
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00495106 7
F
5012
B854

ARTHUR BUIES

—

PETITES
CHRONIQUES

POUR 1877

———o———

QUÉBEC
IMPRIMERIE DE C. DARVEAU
82, rue de la Montagne.
—
1878

A MADAME JOSEPH MAY

MADAME,

Ce petit livre est presque tout entier votre œuvre ; c'est pourquoi je m'empresse de vous en faire hommage. Je le dois à votre consolante et fortifiante amitié. Aussi, je vous prie d'accepter que je vous le dédie comme un témoignage de ma reconnaissance autant que de mon affection pour vous.

Québec, Décembre 1877.

ARTHUR BUIES.

PROLOGUE

—

Encore des Chroniques! Oui, encore. Je voudrais, dès la première page, déconseiller mes lecteurs de les lire. Et cependant elles sont ma seule ressource, à moi qui n'émarge à aucun budjet, à moi, rouge avancé, tellement avancé que mes amis m'ont perdu de vue à leur avénement au pouvoir, il y a de cela bientôt quatre ans. Quatre ans! ça n'est rien dans la vie des

gouvernements, soit ; mais comme cela compte dans la vie des particuliers ! J'ai vu ma fortune décroître à mesure que grossissait le vote libéral, et quand la majorité des libéraux devint écrasante, je touchais juste à la famine.

Si *mon* parti restait au pouvoir encore deux ans, les ultramontains se verraient obligés de me faire enterrer à leurs frais, et......je serais vengé.

Je ne suis même pas encore *honorable*, malgré mes cheveux gris, et j'ai vu Fabre précipité au Sénat sans qu'un même sort semblât me menacer. Déjà je navigue à pleines voiles dans l'âge mûr, âge sans témérités parce qu'il est sans illusions, et je n'ai pas été fonctionnaire un seul jour ! Je ne connais pas le bonheur d'avoir un chef de bureau, et déjà mon passé se compte par lustres dont le nombre m'inspire de sérieuses inquiétudes sur le nombre de ceux qu'il me reste à parcourir. Toutes les félicités officielles me sont inconnues, et j'ai passé des nuits entières à rêver d'une sinécure qui m'eût permis d'édifier un monument littéraire pour la postérité, j'entends pour la postérité la plus rapprochée, celle qui suivrait de très-près l'édification du monument et s'en montrerait digne en me comblant de largesses.

Pourtant, je ne me suis jamais plaint de ceux qu'on reconnaît, à ma pénurie obstinée, pour être

mes amis. Cela est trop vulgaire, et j'entends être au dessus d'une banalité impuissante. Ce dont je me plains, c'est de la chronique elle-même, parce que je lui dois beaucoup, ayant vécu par elle ; je me plains de ce qu'elle a été mon seul refuge, mais en me condamnant à subir le préjugé si commun, si futile et si injuste qui fait de moi un écrivain bon tout au plus à amuser. Ceux-là même qui m'accablent de l'épithète "léger" sont les premiers à me demander des écrits légers. Quiconque, parmi nous, arrive à dérider son lecteur est un homme incapable de toute autre chose. Il semblerait absurde d'attendre de lui les longues études qui font les œuvres durables. Dès lors qu'il a montré des qualités superficielles, toutes les autres lui sont refusées. Et le public ne s'aperçoit pas que c'est lui précisément qui n'est pas sérieux, puisqu'il s'obstine à ne vouloir rien que ce qui l'égaie sans lui apporter aucun fonds.

Quand je parle du public, je fais abstraction de quelques centaines de personnes pour qui l'étude est un attrait et qui n'estiment un livre qu'en autant qu'elles y puisent des connaissances, ou trouvent à y exercer toutes les facultés de leur esprit. Mais ce ne sont pas quelques centaines de personnes qui constituent un public pour l'écrivain. Obligé de se faire au grand nombre de

ceux qui le lisent, il n'y parvient qu'à son propre détriment, à la condition de s'amoindrir lui-même, sciemment, et de faire le sacrifice de ses plus hautes aspirations. Comment me présenterais-je avec une œuvre longtemps étudiée, longtemps méditée ? Je verrais sur cette œuvre s'entasser la poussière des librairies, et mon nom cité peut-être, mais l'œuvre restée inconnue et par suite stérile.

Qui donc oserait se plaindre de ce que j'écris en ce moment ? Le premier qui ait droit de se plaindre, n'est-ce pas plutôt l'écrivain obligé d'accepter des conditions existantes et fatales, l'écrivain qui sent en lui une force supérieure à ces conditions et qui pourrait faire la loi aux intelligences, comme il la fait dans tous les pays où les lettres sont une carrière et un apostolat de l'esprit, au lieu d'avoir à subir le préjugé et de s'incliner devant l'ignorance?

D'où viennent chez nous tant d'œuvres frivoles dont les mieux cotées, les plus connues renferment à peine la substance d'une page, si on voulait l'en extraire ? En premier lieu, de ce que le résultat ne saurait répondre à la grandeur de l'effort tenté pour produire une œuvre sérieuse. En second lieu, de ce que l'écrivain se sent arrêté dès le début par l'impossibilité d'aborder hardiment le vaste domaine intellectuel et qu'il est tenu de se

renfermer dans un cadre immuable, d'où le lecteur ne le laisse sortir que pour faire de la fantaisie et des jouets littéraires, tels que la Chronique. De là vient que tout ce que produit la littérature canadienne de nos jours est à peu près fondu dans le même moule. Il n'y a pas de création, et l'on ne voit poindre nulle part l'idée autour de laquelle se livrent les combats de l'esprit. On ne voit pas la gestation dans l'œuvre, la patiente incubation de la pensée approfondissant son sujet et l'explorant dans tous les sens. Et pourquoi ? C'est que nos jeunes écrivains, pour la plupart, ne font pas les fortes études propres à leur donner le fonds nécessaire. Les grands ouvrages philosophiques et historiques leur sont inconnus ; ils ne se nourrissent à peu près que de littérature secondaire, celle surtout de notre siècle qui abonde en livres délicatement pensés, écrits dans un style où l'art exquis des nuances donne d'innombrables aspects à l'analyse de tous les sentiments humains. Cette littérature est séduisante, nous en convenons. Elle captive et absorbe ; mais il en est d'elle comme des desserts, qui ne constituent pas un repas, et qui empêcheront toujours ceux qui s'en nourrissent de pouvoir donner à un livre de la chair et du sang.

Le lecteur, de son côté, formé à une nourriture

facile, qui ne demande aucun effort de pensée ou d'appréciation, n'en connaît et n'en réclame pas d'autre. A quelle école aurait-il appris à étudier et à méditer, et que peut-il exiger de son auteur? Il n'en peut même rien attendre. Aussi la critique, par une conséquence naturelle et rigoureuse, devient-elle impossible, ne pouvant être en effet plus indépendante, plus approfondie ni plus sérieuse que les ouvrages mêmes qu'elle feint d'examiner et qu'elle a l'air de juger. Il en résulte que le premier venu se croit en état de tenir une plume et que l'on voit surgir presque chaque jour de ces écrivains improvisés qui ont eu le malheur de remporter des prix au collége. Chacun veut avoir fait un livre, n'importe de quoi, n'importe pourquoi. On ne s'occupe guère de ce qu'il peut y avoir dedans, pourvu que son nom soit dessus. L'essentiel n'est pas d'être, mais de paraître. On a lu dans les journaux : "Un tel (prosateur ou poëte) qui fait pâlir Jean Jacques, qui annule Victor Hugo..." et l'on veut essayer si, à son tour, on ne détrônerait pas George Sand ou Dumas, fils. On veut avoir aussi son joli petit volume, en papier rose et caractères mignons, et s'entendre, comme tant d'autres, appelé dans la presse "talent incomparable, auteur prodigieux," fumée d'encens que ne peut recevoir sans être couvert de confusion tout homme ayant la moin-

dre valeur. Ces sortes de grosses louanges, du reste stéréotypées, tournant invariablement en réclames pour l'imprimeur, peuvent convenir aux sots vaniteux, mais elles sont accablantes, souvent mortelles, pour les talents véritables.

On ne veut pas faire chez nous de travail intellectuel difficile ; on n'y a pas été formé. Or la critique, la vraie, est très-difficile ; elle l'est souvent même plus que l'œuvre sur laquelle elle s'exerce. En effet, la plupart des ouvrages modernes sont de pure imagination ; il n'y a qu'à laisser cours pour en enfanter, pourvu qu'on sache sa langue et qu'on ait observé avec fruit, tandis que la critique exige, outre des études extrêmement variées, un goût pour ainsi dire infaillible, tant de qualités et de talents divers qu'on peut la regarder à bon droit comme le plus redoutable des travaux de l'esprit.

II

La littérature canadienne d'il y a trente ans n'était pas aussi abondante que celle de nos jours ;

elle doutait d'elle même, se comptant pour si peu de chose, et n'avait pas eu le temps d'acquérir encore cette sérénité imposante qui ne vient qu'avec la perfection, avec la perfection qu'on croit avoir, ni cette certitude de savoir-faire qui rend la présomption prodigieusement féconde. Mais la littérature d'alors, à peine naissante, avait une bien autre vigueur, et surtout une bien autre portée que celle dont nous contemplons l'expansion sous nos yeux. Parmi les hommes qui l'ont illustrée figurent en tête l'historien Garneau et le publiciste Parent : on ne les a pas remplacés encore. Le Canada a eu, depuis, des écrivains plus aimables, mais aucun de leur valeur. M. Chauveau même, malgré son style châtié, sa facilité élégante, l'art qu'il prodigue dans la construction de sa phrase et l'harmonie qu'il lui donne, ne les atteint pas ; il n'a pas une égale hauteur de vues ni une pareille force dans la conception. Ces deux hommes ont laissé une empreinte à leur époque et ils resteront, tandis que nos génies modernes ne tarderont pas à s'étouffer dans les flots de leur admiration mutuelle.

M. Oscar Dunn est à peu près le seul qui, dans des opuscules bien mélangés de dissertation et de style, se soit montré digne de succéder à M. Parent ; mais il semble arrêté presque à chaque page par je ne sais quelle contrainte étrange qui

empêche son essor et gêne le développement de sa pensée. Le docteur Hubert Larue a aussi montré dans ses "Mélanges", déjà vieux, d'excellentes qualités d'observateur et une vigueur incontestable d'idées et d'expressions; mais le docteur Larue n'est pas précisément un littérateur, quoiqu'il ait le goût et les instincts littéraires; c'est un homme occupé surtout des questions scientifiques qui l'absorbent et qu'il aime avec passion. Malheureusement pour lui, ces questions sont encore à l'état rudimentaire au Canada, et il ne saurait les traiter avec les ressources que lui offrent ses études et son talent.

MM. Parent et Garneau ont écrit à une époque où l'on ne songeait pas à faire de la littérature une carrière. Ils ont abordé l'un, l'histoire, l'autre, les questions sociales, indépendamment de l'effet et de la vogue. Ils n'attendaient pas après le produit de leurs livres ou de leurs articles, mais ils les faisaient pour instruire, pour nourrir l'amour de la patrie par le récit d'un passé glorieux, ou pour satisfaire le besoin d'une intelligence vigoureuse d'être à la hauteur de tous les sujets et de les traiter avec l'indépendance dont la pensée ne peut s'affranchir.

La littérature s'est gâtée chez nous du jour où l'on a voulu en faire une carrière. Alors, elle

n'a plus eu d'objet, car toute littérature réelle est impossible dans un pays où l'on ignore les sciences et les arts ; son champ reste trop limité pour que des esprits sérieux et profonds s'y exercent ; aussi avons-nous vu, depuis un certain nombre d'années, des recherches historiques fort intéressantes, fort instructives, mais où la critique était absente.

Comment veut-on que la littérature soit une carrière dans un pays où chacun est constamment en présence des inflexibles nécessités de la vie, où le combat pour le pain quotidien ne laisse pas de loisirs et absorbe toute l'activité de l'esprit et du corps ? Nous possédons à peine les éléments même de la vie matérielle. Une foule de choses qui seraient d'un rapport aisé, et même très-lucratives, sont laissées de côté, faute de population et de moyens. Nous sommes tenus de résoudre l'existence dans un cadre restreint, quand d'inépuisables richesses naturelles sollicitent de toutes parts le travail et l'exploitation ; nous sommes trop clair-semés sur une vaste étendue de pays pour que des carrières nombreuses puissent se faire jour et espérer quelque chose de la fortune ; nous sommes trop préoccupés de répondre aux besoins immédiats, et ils nous donnent trop à faire, pour que nous puissions rien distraire de nos moyens et de

notre temps pour des objets qui ne paraissent pas indispensables. Aussi les lettres ne peuvent-elles aspirer à devenir une carrière que dans les pays de civilisation très-avancée, où des fortunes nombreuses sont depuis longtemps acquises, où une très-grande partie du public a des loisirs, où les ressources du sol et de l'industrie, exploitées jusqu'à leur dernière limite, donnent de l'aisance à des centaines de milliers d'hommes et les obligent à avoir une certaine culture pour être au niveau de ce qui les entoure ; où, enfin, l'éducation générale, répandue sur une foule d'objets, dans les sciences et dans les arts, crée un besoin, non seulement d'activité, mais encore de jouissance intellectuelle, qui offre aux lettres une carrière pour ainsi dire toute tracée et comme nécessaire.

C'est ainsi que se forme un public liseur et que les livres trouvent à se débiter comme toute autre chose qui a un prix et que l'on recherche. Autour de l'écrivain se rassemble une multitude avide de connaître, la foule innombrable des esprits que passionnent les idées et le style, qui le stimule, crée autour de lui le milieu qui lui est nécessaire, l'enivre d'une noble émulation et le pousse aux conceptions les plus élevées. Au sein de ce monde qui attend impatiemment son œuvre, qui la discute dès qu'elle paraît, qui l'apprécie de

cent manières, qui s'en occupe plus que des grands événements militaires ou politiques, l'écrivain se sent dans l'atmosphère qu'il lui faut pour concevoir et pour produire ; l'écho lui renvoie de toutes parts une immense clameur d'admiration mêlée de critique ; il a frappé l'intelligence et le cœur de millions d'hommes et déjà, en un instant, il s'est répandu partout au dehors, envahissant le monde avec l'idée et sentant la chaleur de toutes les âmes animées de la sienne.

De pareilles conditions attendent-elles l'écrivain canadien et quel mouvement se fait-il autour de sa pensée ? Quel écho trouve-t'il, même dans le public qui le touche de tous les côtés à la fois ? Les libraires et les courtiers de livres vous répondront. Quiconque, parmi ceux qui se font imprimer, n'a pas eu le soin de faire souscrire à son ouvrage longtemps à l'avance, ne trouve pas d'acheteurs. Le public ne vient pas au devant de lui ; donc, il n'a pas besoin de lui ; donc, les lettres ne peuvent être une carrière, même pour les talents supérieurs, parce qu'ils sont appréciés par un trop petit nombre pour pouvoir se frayer une voie et s'assurer l'avenir.

Il n'y a rien de tel qu'une pareille situation pour encourager la médiocrité prétentieuse ou même l'incapacité qui aspire à prendre rang et

qui vise surtout à avoir son bout de réclame. De là un véritable déluge de productions sans valeur comme sans objet, qui n'ont pas de base et que rien ne soutient, comme s'il suffisait de volumes proprement dits pour constituer une littérature, comme s'il suffisait, pour être homme de lettres, de posséder un éditeur qui vous fait imprimer avec goût, brocher avec élégance et relier même, quand la simple brochure ne suffit pas à attirer le regard. Mettra-t-on une fois dans la tête de ces entrepreneurs de lignes qu'un écrivain n'est pas un journalier, qu'on ne s'improvise pas écrivain et qu'on ne devrait prendre une plume, le plus difficile à manier de tous les instruments, que lorsqu'on y a quelque droit, que lorsqu'on a du moins la conviction modeste d'apporter un faible appoint de plus au fonds commun des Lettres ? Qu'est-ce que c'est qu'écrire pour écrire ¿ Et penserait-on par hasard que la littérature moderne, parce qu'elle s'est affranchie du classique, n'ait gardé aucune retenue et se gave de tout ce qu'on lui apporte ?

Cependant, voilà ce qu'on appelle le développement de la littérature nationale. Quoi ! Il n'y pas même de fondations ; que voulez-vous développer ? Nous avons perdu, en Canada, le génie de la langue française ; nous ne connais-

sons de cette langue qu'un certain nombre de phrases en dehors desquelles il est impossible de nous aventurer sans tomber dans l'anarchie et le barbarisme, et nous voulons, dans notre présomption arrogante, donner des ailes à ce qui manque de corps, étendre le vol de ce qui n'a pas d'envergure ! C'est du grotesque. Nous sommes comme les anciens Peaux-Rouges, nos prédécesseurs, dont la langue, très-imparfaite, ne leur offrait qu'un petit nombre de mots pour exprimer l'immense variété des objets, de telle sorte qu'un même mot s'appliquait souvent à bien des choses et que, lorsque le mot faisait absolument défaut, ils empruntaient à la nature même toute sorte d'images pittoresques qui rendaient sensible leur pensée. Si encore nous en faisions autant !

Rien ne frappe plus le lecteur étranger que ce que nous osons affirmer ci-dessus. Au grand nombre d'expressions que nos écrivains et nos journalistes emploient indistinctement, indifféremment, sans se rendre compte de leur signification réelle ; aux locutions bâtardes, aux constructions de phrases étranges, il reconnaît de suite que ce n'est pas un français qui écrit ainsi. Nous n'avons pas de patois au Canada, non, certes ; il ne manquerait plus que cela ! Mais nous avons assez d'anglicismes pour remplacer tous les patois de Bretagne et de

Provence, et ce sont surtout les avocats et les marchands qui en sont affligés ; car on parle dans nos campagnes un français beaucoup plus pur que celui qui est parlé au sein des villes, parmi la classe réputée instruite.

C'est parce que nous n'avons pas le génie de la langue française que tant de nos écrivains ressassent invariablement les mêmes choses, tournent et retournent avec une allure uniforme dans le même cercle monotone d'idées vieillottes, qu'ils croient rajeunir en les habillant avec une défroque qui ne change jamais. Qu'on fasse, si l'on veut, un livre qui n'a en soi ni fonds ni portée, encore faut-il qu'il soit une des formes du mouvement intellectuel, qu'il indique le culte de l'art par l'éclat et le choix des expressions, qu'on y reconnaisse le véritable homme de lettres et qu'on puisse l'admirer dans une production à tous autres points de vue stérile. Il y a des centaines d'œuvres qui sont ainsi devenues immortelles et qui, cependant, semblent n'offrir à l'esprit aucun objet à étudier, qui sont de pure fantaisie, mais qui attestent aux yeux du connaisseur de longues et patientes études, et toutes les ressources de l'art mises au service d'une création futile en apparence. Il y a loin de là à ces essais puériles et présomptueux dont on inonde le domaine de notre littérature comme si ce do-

maine était un champ de déchets où chacun peut venir indistinctement jeter les produits baroques de son imagination. Il est temps, grandement temps de débarrasser le champ littéraire de ces parasites qui y portent le ravage avec leur fécondité désastreuse, qui s'abattent sur la littérature comme des insectes et y sèment leurs larves comme s'il devait en sortir des chefs-d'œuvre.

III

Ce qu'il y a de particulièrement douloureux pour l'écrivain digne de ce nom, c'est qu'il ne jouit au Canada d'aucune considération. Il n'y a qu'une petite partie du public qui fasse une différence entre lui et un faiseur de phrases ampoulées, un barbouilleur pâteux, ou un bourreau de langue dont chaque mot est un coin qui s'enfonce dans la phrase. Le public, dont ça n'est pas la faute, a vu tant d'écrits sans couleur, sans idées et sans style, qu'il n'a pu acquérir le sentiment de l'art littéraire,

ni former son goût, ni savoir faire de distinction. Quand il lit dans les journaux des paragraphes, et même des articles entiers bouffis d'encens à l'adresse du premier venu qui a fait éclore un objet fait en caractères d'imprimerie, divisé en pages et couvert d'une reliure, il ne sait que penser, il repousse tout instinct qui l'éclairerait et il se dit que ce qu'il y doit être très-beau, puisque des gens *compétents* le déclarent tel et l'offrent à son admiration.

Aussi, qu'il paraisse à côté de cet objet un livre bien écrit et bien pensé, il n'aura pas de prix. Pourquoi en aurait-il ? De là vient que ce ne sont pas toujours les plus capables de tenir une plume qui se donnent la peine de produire. Nous en avons des exemples qui étonnent tout le monde. Fabre, qui est un esprit vraiment incomparable, sensible aux impressions les plus délicates et sachant les rendre dans un langage merveilleusement précis, d'une finesse telle qu'on n'en saisit pas toujours l'aiguillon et que la portée en échappe au commun des lecteurs, Fabre, dont le sarcasme atteint souvent l'éloquence, qui trouve au besoin des accents chaleureux et des notes profondément touchantes, Fabre est affligé depuis longtemps d'un incurable dégoût. Henri Taschereau, qui serait devenu un écrivain remarquable, parce

qu'il joint à une grande finesse d'observation des vues élevées, une manière large d'envisager et de traiter son sujet, une sobriété de style qui n'exclut pas l'ampleur de la période et l'harmonie de la phrase, a depuis longtemps abandonné le champ ingrat où ses débuts avaient apporté de si brillantes promesses. Le juge Routhier qui a, lorsqu'il le veut, de d'éclat dans le style et une causticité que n'adoucit pas toujours l'amour du prochain, malgré son énorme orthodoxie, s'égare sur un banc de combat où il développe avec fureur des considérants qui jettent le chaos dans tous les principes.

Nous en citerions encore d'autres qui, tous, pourraient faire de belles œuvres si le milieu dans lequel ils vivent leur était favorable ; mais à quoi bon ? L'évidence n'a pas besoin d'un entassement de démonstrations et l'on fait douter, même de ce qui saute aux yeux, en voulant trop le prouver.

Cependant, il est un nom qui vient naturellement sous ma plume, et je ne puis le laisser passer sous silence, quoique celui qui le porte semble se dérober le plus possible à la connaissance du lecteur. Ce nom est celui de M. Jacques Auger.

Jacques Auger qui, de temps à autre, veut bien nous faire part de ses irritations contre le clinquant littéraire et contre la médiocrité qui s'af-

fiche, dépense un bien trop long temps à aiguiser sa plume, quand nous avons si grand besoin de critique sévère, portant droit et ferme comme celle qu'il a l'art d'infliger. Il se laisse dominer par ses dégoûts, lui qui a des idées et qui sait combien il nous en manque. C'est un tort, un bien grand tort, c'est une faute. Les quelques rares hommes qui tiennent une plume libre, indépendante des coteries, des cliques mesquines et risibles qui s'emparent chaque jour davantage du domaine de la littérature canadienne, ont des devoirs à remplir envers la partie saine des lecteurs. Ils n'ont pas le droit de réserver pour eux ce qu'ils pensent. L'idée, aussitôt éclose, appartient à tous ; elle est le patrimoine commun de tous ceux à qui il peut être utile ou avantageux de la connaître ; et l'écrivain, qui dédaigne de la communiquer, dérobe au public ce qui lui est dû ; il lui enlève la part qu'il doit contribuer à ses lumières et à ses progrès ; il s'esquive d'un devoir sacré dont rien ne saurait l'affranchir, pas même la désolante perspective de rester longtemps incompris ou de n'être pas écouté.

L'écrivain, comme tout ce qui vit, comme tout ce qui sent, est soumis à la condition essentielle de produire, loi supérieure pour lui en ce qu'il a le noble privilége de produire intellectuellement, de

donner l'âme à chacune de ses œuvres ; loi consolante en même temps que fatale, parce qu'elle le protége contre les défaillances, le stimule par la conscience de son mérite et répare ainsi sans cesse l'injustice des dédains ou de l'indifférence. Où en serions-nous, s'il fallait succomber aux déceptions anticipées, à la crainte de tenter d'inutiles efforts ? Il faudrait tout abandonner aux abominables gâcheurs et aboyeurs de la presse, perdre jusqu'au droit d'être humiliés de l'affront qu'ils font tous les jours à notre nom et à notre langue, puisque, pouvant le réparer, nous en serions tacitement complices. Non, il y a autre chose à faire dans un jeune pays que de céder aux désenchantements, et l'irritation de l'écrivain, qui va jusqu'à lui faire rejeter sa plume, cesse d'être légitime.

M. Auger comprend cela aussi bien que personne. Il sait aussi très bien que notre public, loin d'être gâté, n'est pas même formé, et qu'il est aisément accessible à toutes les idées saines qu'on lui présentera avec mesure. A l'œuvre donc, et faites votre part, puisqu'elle vous est échue. D'autres viendront qui ne tarderont pas à subir la vertu de l'exemple, et c'est ainsi qu'on réussira à former une véritable littérature nationale ayant de la substance et de la portée.

Si des esprits supérieurs se sauvent presque de la renommée dont ils sont dignes et de la gloire qui pourrait les attendre dans le champ des lettres, il n'en est pas ainsi d'un nombre tout-à-fait surprenant de génies opiniâtres et audacieux qui produisent à outrance, faisant fi du sens commun, de l'idée et de la langue. Ces gens là sont chez nous chez eux. Rien ne les déconcerte ; ils ont en eux-mêmes une foi telle qu'ils s'écrivent leurs propres réclames, se défiant de la tiédeur des journalistes, étant convaincus d'ailleurs qu'on ne peut assez les admirer et que leur supériorité est trop évidente pour qu'ils ne dédaignent pas une fausse modestie. Ceux-là aussi, je pourrais les nommer, mais c'est trop difficile et je suis certain qu'ils me croiraient jaloux d'eux. J'aime mieux m'en taire pour ne pas leur donner sujet d'écrire de nouveau sous prétexte de me répondre, n'attendant au reste rien du public pour le service que je lui rends.

Quoique la littérature ne soit pas une carrière dans notre pays, et peut-être même à cause de cela, nous sommes inondés d'écrits de toute provenance, les uns baroques et grotesques, les autres fades, incolores, prétentieux dans leur monotonie et superbes d'insignifiance. Oh ! ce qu'il ne faut tolérer à aucun prix, c'est la prétention. Elle gâte ou détruit toutes les bonnes intentions que

pourrait avoir l'impertinent qui ose écrire sans le moindre principe littéraire, sans aucun goût ni guide, sans avoir passé pendant des années sous la férule implacable d'un professeur qui ne souffre ni tache ni faiblesse, sans avoir fait, en un mot, cet apprentissage pénible, mais fécond, qui seul permet de gravir tous les degrés d'un art. Une langue n'est pas un instrument ordinaire, qu'on manie à son gré et dont la présomption enseigne l'usage. C'est une abominable coquette qui fait semblant d'accorder des faveurs à tout le monde et qui surprend tout à coup par quelque noire trahison. Aussi, ne peut-on bien se risquer à l'aborder qu'avec beaucoup de modestie et de défiance, et non pas avec la présomption ridicule d'où naissent tant de ces écrits étranges qui passeraient, partout ailleurs qu'au Canada, pour des phénomènes absolument inexplicables, d'origine et d'espèce ne se rapportant à rien de connu.— Chez nous, "l'Album du Touriste" et d'autres semblables attentats sont tolérés, parce que nous sommes dans un pays où une langue mixte est en voie de formation, et que, par conséquent, nous sommes obligés d'attendre, avalant n'importe quoi dans l'attente.

Nous l'avons dit assez clairement dans tout ce qui précède, et nous le répétons. Beaucoup d'ou-

vrages canadiens ne méritent pas la lecture et il serait tout-à-fait impossible de leur faire voir le jour dans d'autres pays que le nôtre. Aussi, ils ne dépassent pas la frontière et meurent sous nos yeux. Tant qu'il n'y aura pas d'idées dans nos livres, nous ne pouvons pas nous attendre à les voir lus, étudiés et discutés dans le monde général des lettres où la plupart de nos auteurs n'ont pu encore pénétrer, même avec toutes les ressources de la contrebande.

VI

Cependant, n'allons pas trop loin. La critique est si voisine du réquisitoire !.... et les meilleurs conseils ont quelque chose de vexatoire qui fait douter de l'intention qui les inspire. Tenons compte des tentatives plus ou moins sérieuses qui ont été faites depuis un certain nombre d'années pour fonder une littérature ayant un caractère national. Ce n'est pas la faute de ceux qui ont entrepris cette tâche difficile, si le milieu ne correspondait pas davantage à leurs efforts et si eux-mêmes ne soup-

connaient pas tout ce qui leur manquait. Produits bon gré mal gré d'un état de choses absolument rudimentaire, de conditions intellectuelles à peine sensibles, ils n'en ont pas moins affronté une langue depuis longtemps formée, successivement perfectionnée dans tous les genres par les maîtres qui ont écrit depuis trois siècles, et parvenue aujourd'hui à une telle variété, à une telle finesse de détails, qu'elle précise les impressions presque insaisissables et fixe l'image des plus fugitives nuances.

Il y avait donc contre les pionniers des lettres canadiennes tous les désavantages réunis et pas une seule des ressources qui s'offrent à l'écrivain des autres pays qui possèdent une littérature nationale. Partout ailleurs, en effet, l'homme de lettres prend autour de lui, comme dans un fonds sans cesse renouvelé, sans cesse alimenté, les formes infiniment multiples et changeantes qu'une langue peut revêtir, et qui restent cependant conformes à son génie. Il puise ce génie à sa source même, il en est comme pénétré, imprégné, il en reçoit l'impression presque constante et de mille manières ; il a grandi avec cette langue qui, tous les jours, sous ses yeux, s'est élaborée, enrichie, développée : il est elle et elle est lui. Mais l'écrivain canadien, au contraire, loin d'être l'expression d'une langue

se constituant au fur et à mesure des progrès de l'esprit, a eu d'abord à retrouver et à ressaisir tout ce que cette langue avait perdu, tâche bien différente et surtout bien autrement difficile. Dans son ingénuité il a cru qu'il lui suffisait du simple instinct littéraire pour accomplir cette tâche, en faisant de lui un être à part au milieu des propensions d'un vulgaire positivisme ; il ne s'est pas rendu compte de tout ce qu'il lui aurait fallu acquérir, avant de produire, par l'étude raisonnée du cœur humain et par l'observation, conditions dont s'affranchissent imparfaitement à leurs débuts même les génies supérieurs et les talents de premier ordre.

Mais qu'à cela ne tienne. Il n'en est pas moins vrai que, depuis un certain nombre d'années, des efforts réels, et qui portent déjà leurs fruits, ont été faits pour créer au Canada une vie intellectuelle. Petit à petit nous sommes entrés dans le courant des transformations modernes, dans le giron commun où tous les peuples évoluent. Longtemps tenus à l'écart, nous nous sentons atteints chaque jour davantage par les mille souffles qui portent l'idée et par l'expansion envahissante des progrès scientifiques. Bon nombre de travaux de nature diverse ont été faits chez nous en dehors des œuvres purement littéraires ; il y a

un mouvement incontestable et dont il serait absurde de ne pas vouloir convenir. Les précurseurs de la future littérature nationale méritent donc qu'on leur tienne compte, malgré d'inévitables imperfections, non pas tant de ce qu'ils ont produit que du sentiment qui les a inspirés, de l'esprit qui les anime, et comme l'a dit dans une page éloquente et profondément juste, M. l'abbé Casgrain, un vrai poëte qui fait plus de prose que de vers :

“ Si, comme il est incontestable, la littérature “ est le reflet des mœurs et du génie d'une nation, “ si elle garde aussi l'empreinte des lieux d'où elle “ surgit, des sites, des perspectives, des horizons, “ la nôtre sera grave, méditative, religieuse, éner- “ gique et persévérante comme nos pionniers “ d'autrefois, mélancolique comme nos pâles “ soirs d'automne enveloppés d'ombres vaporeuses, “ comme l'azur profond, un peu sévère de notre “ ciel, chaste et pure comme le manteau virginal “ de nos longs hivers.

“ Représentants de la race latine, notre mission “ est d'opposer au positivisme anglo-américain, à “ ses instincts matérialistes, à son égoïsme grossier, “ les tendances d'un ordre plus élevé.

“ Vous avez devant vous une des plus magni-

" fiques carrières qu'il soit donné à des hommes
" d'ambitionner. Issus de la nation la plus cheva-
" leresque et la plus intelligente de l'Europe, vous
" êtes nés à une époque où le reste du monde a
" vieilli, dans une patrie neuve, d'un peuple jeune
" et plein de sève. Vous avez dans l'âme et sous
" les yeux toutes les sources d'inspirations, au
" cœur de fortes croyances, devant vous une gi-
" gantesque nature où semblent croître d'elles-
" mêmes les grandes pensées, une histoire féconde
" en dramatiques événements, en souvenirs héro-
" ïques. En exploitant ces ressources, vous pou-
" vez créer des œuvres qui s'imposeront à l'admi-
" ration et vous mettront à la tête du mouvement
" intellectuel dans cet hémisphère."

Voilà en effet notre mission à nous, représentants en Amérique du génie latin et celte, et cette mission a été comprise d'instinct par les jeunes gens qui se sont exercés dans les lettres. Ils ont ouvert la voie ; ils l'ont fait comme tous les initiateurs, avec les instruments quelconques qu'ils ont eus à leur disposition ; mais le point essentiel est qu'ils s'en soient servis et qu'ils aient eu la noble témérité de fonder, à douze cents lieues de la mère-patrie intellectuelle, un foyer d'où rayonnera son génie quoique affaibli et adapté à des conditions différentes. Qu'importe alors qu'ils soient puérils,

naïfs, qu'ils se plaisent à des descriptions souvent grotesques, qu'ils se perdent dans les lieux communs, s'abandonnent avec une complaisance ingénue à une exposition minutieuse d'impressions et de sentiments beaucoup trop vieillis pour notre époque! Qu'importe que l'imagination, l'originalité et le goût leur fassent trop souvent défaut! On trouve en eux ce qu'on y cherche avant tout, de la jeunesse et cette audace inconsciente, presque aimable, qui fait qu'on leur sourit avec bienveillance et qu'on serait heureux de leur prodiguer les encouragements.

Nul n'a été l'expression du sentiment qu'on éprouve à la lecture des ouvrages canadiens mieux que M. le Consul actuel de France, le premier de tous les consuls français qui se soit occupé de notre littérature et qui ait voulu la faire connaître à l'extérieur.

M. Lefaivre a déjà fait sur notre compte trois conférences à Versailles, dans la première desquelles il s'est efforcé, comme il le rappelle, " de mettre en lumière les traits caractéristiques de l'ancienne colonie française, la persistance de sa vitalité nationale, son attachement à la langue, aux traditions de la mère-patrie, en un mot, tous les titres qui la recommandent à la sympathie d'un public français." M. Lefaivre, en arrivant dans

cette "ancienne colonie française," a été étonné du grand nombre de productions indigènes qu'il voyait étalées chez les libraires ou bruyamment célébrées dans les journaux. Il s'est donné la peine de les lire toutes et de se mettre au courant de nos ambitions et de nos aspirations littéraires, de sorte qu'il a pu, non seulement prendre la mesure de nos capacités respectives, mais encore apprécier exactement tout ce que cette quantité de livres et de brochures contenait de germes et de promesses pour l'avenir. Il s'est senti pris de sollicitude pour les premiers essais de cette littérature enfantine qui émerge à peine des langes, et qui n'en est pas encore arrivée à l'âge de la correction. Il la regarde s'aventurer, il suit avec un intérêt touchant ses pas tantôt tremblants, tantôt hardis, tantôt hasardés, il étudie ses instincts et cherche à prévoir où ils la conduiront; il cherche à reconnaître si, dans l'embryon qu'il découvre, il y a quelque espoir de future virilité. Mais il ne pousse pas cet examen trop loin. Avant tout, il se laisse aller au bonheur d'avoir retrouvé cette petite-fille de la France presque perdue au milieu d'un monde semi-barbare, malgré ses chemins de fer, ses bateaux-à-vapeur et ses télégraphes. L'existence de ce million de français groupés sur les deux rives d'un grand fleuve, et que la France elle-même ignore depuis plus d'un siècle, l'a séduit par

l'école militaire de West Point : on l'a mis à la tête d'une compagnie de soldats de sa race. Il a eu plus de chance qu'une cinquantaine de ses camarades sortis comme lui de l'école et qui restent en dehors du service, parce que le congrès a oublié de voter le budget de la guerre à sa dernière session. A propos, il ne serait peut-être pas mauvais de profiter de l'occasion pour former une armée entière de noirs. Voyez-vous les Etats-Unis engagés dans une grande guerre et défendus uniquement par des nègres ? Bah ! On voit tant de choses ! On a bien vu dernièrement, à Québec, des Turcs vendant des chapelets ; pour un rien, ils auraient dit la messe. Mais ce qu'on ne verra jamais, c'est un journaliste bons-principes arriver à avoir de la religion à force d'en faire.

* *
*

Il nous reste à faire encore quelques progrès dans la province de Québec ; ainsi, nous n'avons pas encore d'école nationale de cuisine et, cependant, l'Angleterre en a une depuis deux ans qui est déjà en pleine voie de prospérité. Cette école compte aujourd'hui vingt-neuf succursales, où les femmes et les jeunes filles des plus grandes familles ne dédaignent pas d'apprendre de leurs propres mains à dresser un poulet et à écorcher un lapin. On y forme des sujets pour le professorat culinaire. Vous allez voir que les anglais vont trouver le moyen de nous renvoyer ici

tout cuit, et plus frais encore que lorsqu'ils l'auront reçu, le bœuf que nous leur expédions en quartiers par les steamers océaniques.—O cuisine !....

***

La vieille église de la Rivière-Ouelle, bâtie en 1792, alors que l'évêque Panet était curé de cette paroisse, vient d'être démolie : son clocher était une copie exacte du beffroi de l'Hôtel-de-Ville de Paris. Pauvre vieille église ! Elle n'a pu vivre assez pour voir célébrer son centenaire. Il faut vraiment n'avoir pas de chance, aujourd'hui que les centenaires sont si à la mode !

***

Terminons par la description suivante que fait l'*Avenir des femmes* des modes féminines actuelles.

" Nos dames ont le goût des modes gênantes, puisqu'elles ont inventé ou ressuscité les robes trop étroites pour marcher, les traînes trop longues pour qu'on puisse éviter de marcher dessus, les cols trop hauts pour tourner la tête, les poches trop basses pour y mettre la main soi-même, les talons trop hauts pour pouvoir marcher sans trébucher, les nœuds placés juste à l'endroit où ils empêchent de s'asseoir."

nationale. " Avant tout, soyons *sereins*," dira désormais la chanson en remplaçant *canadiens* par son synonyme. Nous arriverons à la postérité comme des chérubins reliés en rose, et nos successeurs, venant à leur tour dans cette atmosphère sans nuage, enfanteront comme nous des chefs-d'œuvre bénins dont on parlera longtemps à la campagne.

Oh ! M. le Consul, quels horizons vous nous avez ouverts !......

CHRONIQUES

—

QUÉBEC, 10 MAI 1877

Il existe dans Québec un antique et solennel édifice qui défie la pioche du démolisseur, que les gouvernements entourent d'un respect pieux et jaloux, où les hirondelles reviennent chaque printemps plaquer leurs nids serrés l'un à côté de l'autre, sous un toit qui a essuyé les orages de deux siècles ; édifice vermoulu, lézardé, fissuré, mais qui reste debout avec une ostentation muette et triomphante, comme s'il n'avait rien à craindre de la main des hommes et que son bail avec

le temps fût loin d'expirer encore ; édifice dont les murs jaunis, chassieux, suintent une décrépitude morose et se fatiguent de leur longue résistance ; dont les fenêtres brisées offrent au vent qui s'y engouffre des ouvertures noires et sinistres ; qui menace de crouler et qui hésite, qui s'affaisse et que son poids retient aux entrailles de la terre, comme un vieux tronc dépouillé, rongé, qu'arrête au-dessus du gouffre le sol où plongent ses racines ; jadis asile des premiers missionnaires de la colonie qui y fondèrent le premier collége canadien, puis converti en caserne pour les soldats anglais, et devenu enfin de nos jours un abri pour quelques familles misérables qui s'y sont réfugiées comme des crabes dans une carcasse et n'en veulent partir qu'avec les débris du vieux collége sur le dos, pourvu qu'il consente à s'écrouler.

Là venaient s'asseoir, il y a plus de deux cents ans, quelques enfants Hurons auxquels on apprenait le catéchisme en même temps qu'aux rares fils de visages pâles qui se trouvaient alors dans la cité naissante. Seul, de tout ce qui fut construit à cette époque au Canada, le collége des Jésuites mérita le nom d'édifice dès le commencement et, seul aussi, il est resté de ce temps, intact, sans avoir été modifié ni agrandi, capable de donner asile à plus de cent familles sous ses longues et sombres voûtes percées de cellules.

Cet édifice aux pieds duquel aujourd'hui s'entassent les immondices et se groupent mille ordures variées, jadis foyer de dévouement et d'instruction reli-

gieuse, maintenant foyer d'infection, crasseux, putride, ceinturé de chiens et de chats morts, assailli çà et là par des amoncellements de déchets apportés de toutes les cours de la ville et qui grossissent chaque jour avec une satisfaction évidente, cet édifice, autrefois respectable, maintenant ruine hideuse et dangereuse, continue de rester debout, comme si rien ne pouvait l'arracher du sol qu'il a tenu embrassé pendant plus de deux cents ans.

* *
*

En vain les plaintes, les menaces, les récriminations pleuvent sur lui ; il les reçoit comme des averses et sa face jaunie, semée de rides et de crevasses, les laisse ruisseler et s'abattre sans en être émue ; on dirait "les portes mêmes de l'Eglise contre lesquelles rien ne peut prévaloir." Ces jours derniers encore, croyant qu'il allait crouler, puisqu'il penchait, on lui avait mis des étais et des sentinelles étaient postées pour crier "gare" aux passants ; mais c'était une feinte. Dès qu'il se vit soutenu, il sembla se redresser ferme comme pour narguer ces vaines précautions humaines et, aujourd'hui, étais et sentinelles ont disparu, et le vieux collége des Jésuites est resté debout au milieu de sa fange, inattaqué, inviolé.

On avait donné ordre, pour la vingtième fois, aux lambeaux de familles qui l'habitent, de déguerpir ; un

silence de mort semblait s'être répandu dans ce grand cadavre de plâtre et de mortier ; aucun bruit ne passait par les trous informes de ses murs que fermaient autrefois des fenêtres, et tout à coup l'on vit paisiblement sortir, par quatre à cinq cheminées différentes, l'honnête fumée du pot-au-feu que préparaient comme d'habitude les derniers venus sous ce toit qui menace toujours et qui ne croule pas.

* * *

C'est ce qui fait le désespoir du gouvernement local. Il n'ose toucher au collége, " propriété de l'Eglise," a dit solennellement M. de Boucherville ; mais comme une poussière, même sacrée, peut se disperser au vent ; comme le plus inviolable des murs peut dégringoler lorsqu'il ne tient plus, l'hon. premier ministre a fait ce raisonnement qui le laisse irréprochable et à la fois le tire d'embarras : " Laissons," a-t-il dit, " casser le nez à une vingtaine de citadins qui passeront à portée du collége ; laissons-le enfièvrer, infecter la moitié de la ville, mais ne portons pas la main dessus ; ce serait un sacrilége." De son côté le Conseil-de-ville de Québec, fort embarrassé, fort empêtré, ne sachant s'il a le droit d'empêcher un monument en ruines de démolir les gens, remué, ballotté entre des sentiments et des pressentiments, entre l'urgence et la crainte d'agir, entre la santé publique d'une part et, d'autre

part, l'inviolabilité d'un immeuble dont le propriétaire est inconnu, formule périodiquement des remontrances très-vives à l'adresse du gouvernement local et vote ensuite de nouvelles augmentations de taxe sur les propriétés non sacrées.

Toutefois, un bruit de nature à porter le trouble dans les âmes qui ont horreur du civil, autrement dit de l'Etat, a couru les rues de la capitale hier et avant-hier. On disait que le gouvernement avait consenti à admettre son droit de jeter à terre le collége des Jésuites, mais qu'il le ferait faire par des entrepreneurs spéciaux qui auraient un an devant eux pour exécuter leur contrat. Si c'était là un moyen terme, un biais quelconque pour sortir d'une difficulté gigantesque, je dirais qu'il est avec le cabinet local des accommodements, mais personne ne saurait comprendre pourquoi l'ancien collége des Jésuites cesse d'être " propriété de l'Eglise," parce qu'on lui affecte un démolisseur qui n'aura pas l'air pressé.

Il n'y a donc aucune raison de croire à cette rumeur vraiment subversive, quoiqu'elle soit conforme à la tradition québecquoise qui exige dix ans pour tout ce qui peut se faire en six mois. Je dis dix ans, et je suis bien modeste. Savez-vous depuis combien de temps on parle de prolonger la terrasse Durham jusqu'au glacis, d'où l'on aurait la plus belle vue du monde, un spectacle dont on est d'autant plus avide qu'on en jouit plus souvent et plus longtemps ? Voilà bien vingt ans au moins. Cette petite opération ne coûte-

rait guère que vingt mille dollars environ ; cent fois le Conseil-de-Ville en a été saisi ; tous les jours elle est encore le thème invariable des promeneurs désolés de voir qu'une ville se prive, pour si peu, d'une promenade qui, à elle seule, vaudrait dix parcs....eh bien ! on en est arrivé à croire que ce n'est pas avant le premier centenaire de son existence, c'est-à-dire en 1940, que la terrasse sera complétée.

* *
*

D'immenses travaux, pouvant donner de l'ouvrage à deux ou trois mille hommes, devaient commencer au printemps. C'était une large rue nouvelle ouverte le long du fleuve ; c'étaient les édifices du parlement, des ministères, du palais de justice; c'était un skating-rink, dont le plan exposé a, pendant un mois, charmé les regards naïfs des passants ; c'était toute une cité nouvelle qui allait s'élever autour du terrain choisi pour installer le capitole canadien, c'était, c'était quoi encore ? Québec allait enfin secouer ses énormes couches de débris et en sortir avec des monuments, des palais, des jardins, un parc même, un parc ! entendez-vous ? à la place des remparts croulants qui l'entourent de poussière : le ciel, propice à nos vœux et jetant enfin un regard sur notre abandon, s'était mis de la partie et nous avait donné le printemps trois semaines plus tôt que d'habitude....Bah ! Il n'y a

encore rien de commencé, si ce n'est qu'une cinquantaine de travailleurs étiques, amaigris par une année de privations, .creusent péniblement, pour soixante cents par jour, les fondations de l'édifice où nos Solons canadiens achèveront dans le vingtième siècle de détruire les lois avec la législation.

En revanche, on illumine. Oh ! pour ces choses là, qu'on parle de Québec. Donnez-lui des fêtes, des solennités, des pompes, et Québec est heureux, il est fier ; il jouit, il jubile, il se trémousse et tout son peuple est sur pied. Pauvre enfant qu'un rayon de soleil éblouit, qui se console de sa détresse en un jour de spectacle et de fanfares, qui oublie ses oripeaux au carillon bruyant et joyeux des cloches, laissons-lui ses heures d'ébats. Mais passons outre.

On dit, et c'est très probable, que le Légat Apostolique vient au Canada afin de se rendre compte sur les lieux mêmes de ce que peut bien être cette bête fabuleuse, appelée le Libéralisme canadien, dont la prétendue existence est signalée depuis dix ans par le *Nouveau-Monde.* Qu'est-ce qu'il apprendra ? Que peut-il apprendre ? Il verra une clique de braillards qui, incapables d'aborder les questions politiques et sociales du jour, de les exposer avec intelligence et de les discuter, passent leur temps à dénicher partout dans leur pays des foyers d'hérésie qu'ils peuplent de Manichéens et de Vaudois, et qui croient n'avoir rien fait s'ils n'ont pas offert tous les jours à Lucifer quelques âmes rebelles à leur doctrine forcenée. Quand Mgr.

Conroy aura vu tous ces cloportes, qu'il les aura lus, qu'il les aura fait parler surtout, sa mission sera à peu près accomplie : il pourra retourner à Rome et n'aura pas besoin de faire de rapport ni d'ennuyer le Saint-Père par la description d'une dizaine de lunatiques, verrues d'un pays si catholique qu'il en fait des maladies, telles que le *Canadien* et le *Franc-Parleur*.

Québec, 18 mai.

Nous sommes une race très-fière : aussi est-il bien difficile de nous parler de nos défauts, et bien plus difficile encore de nous faire plier aux nécessités vulgaires de la vie. Le canadien n'est pas frotteur de bottes ; il consentira volontiers à passer chaque lundi par toutes les maisons de la ville, couvert de pièces de vêtements rajustées de cent façons, sordides et infectes, avec un sac sur le dos, pour mendier suivant un usage aussi antique qu'opiniâtre. mais vous ne lui ferez jamais frotter une paire de chaussures, à moins de lui débiter un long speech où le noble métier du cirage serait comparé à la peinture et le cireur à un artiste.

Ces jours derniers entrait chez un barbier de Québec un Yankee, fils de cette nation où pullulent les parvenus, les rôturiers infimes, gens de tout métier, de

toute condition, dont les uns ont été présidents des Etats-Unis après avoir été bûcherons, artisans, ou même journalistes, ce que je regarde comme la dernière fonction possible dans toute société bien constituée. Or, ce Yankee, arrivant de voyage, avec de longs poils et des chaussures crottées, pressé comme le sont presque toujours les *vilains* de sa race, avait besoin impérieusement de se faire passer le rasoir et, de plus, de faire frotter ses bottines, ce qu'on obtient par faveur spéciale et chèrement payée dans les hôtels de Québec. Au barbier qui venait de lui rendre la peau douce il demanda que le *boy* de la boutique, dont l'unique emploi est de brosser les habits et d'épousseter les cols, voulût bien cirer ses *congress*.

Le *boy* regarda dédaigneusement le fils de la libre Amérique et répondit qu'il n'était pas un nègre. C'était sublime: mais le Yankee, un peu causeur, démontra que dans son pays il y avait, chez presque tous les barbiers, de petits garçons qui ne faisaient pas autre chose que de frotter les chaussures—*black your boots, Sir,* et qui ne s'en trouvaient pas amoindris dans leur position sociale, quoiqu'ils fûssent en même temps brosseurs d'habits. Il alla même jusqu'à insinuer que des hommes vraiment remarquables, devenus de grands *politiciens*, avaient commencé par cet humble emploi. Mais il ne put convaincre le *boy* canadien qui, entre autres sujets d'orgueil, a celui de ne savoir ni lire ni écrire, et dont les parents font la tournée hebdomadaire avec la besace sur le dos.

Force fut donc au Yankee d'aller se pourvoir ailleurs, après avoir témoigné de son admiration pour la hauteur de nos sentiments et ajouté quelques remarques saugrenues sur la difficulté pour un peuple comme le nôtre de vivre ailleurs que dans les astres.

* * *

Je ne tirerai pas de morale de ce fait ; je m'en garderais bien. Il est plus difficile de faire une observation juste à un canadien du pays que de passer par le trou d'une aiguille, et Dieu sait que ce n'est pas chose facile que de passer par le trou d'une aiguille ! Depuis dix-huit cent soixante-dix-sept ans, tous les riches de la terre y essaient et n'y arrivent pas. Il n'y a que les pauvres qui ne puissent se payer cette fantaisie ; la pauvreté rend si timide !

Notre ombrageuse susceptibilité, piquée au vif par le moindre mot, ne nous permet pas de supporter la plus légitime critique. Dites à un hôtelier que son bœuf est trop cuit ou que son *waiter* est un lambin, il vous répondra aigrement que si vous n'êtes pas content, vous n'avez qu'à essayer d'un autre hôtel. Dites à un tailleur que votre habit vous empêche de remuer, il vous répondra que vous êtes un capricieux et que vous ne savez pas ce que c'est que de vous habiller élégamment. Dites à

une servante que votre chambre est faite comme si un tremblement de terre venait d'y mettre tout sans dessus dessous, elle ne se gênera pas de vous répondre que vous êtes un homme du commun et que les gens comme il faut ne se plaignent jamais. Dites à un épicier que son sucre a quelque peu les qualités de la chaux vive, il vous rétorquera avec une superbe homérique qu'il satisfait tout son monde et que *les autres* ne se plaignent jamais de lui.

Les autres! voilà le grand mot lâché. Quand on a dit *les autres* au Canada, on a répondu à tout. Que voulez-vous répliquer à cela? Vous êtes seul contre un nombre formidable et invisible d'individus qui, tous, vous donnent tort; alors, vous êtes cloué. Les autres! Pensez-y; les autres! Il arrive que, de par ce mot, une très-grande contrainte et un respect humain assujétissant se répandent dans toutes les classes de la société .... mais bah! qu'est-ce que cela fait? Qui n'y est pas habitué? Passons.

* * *

Le gouvernement local s'est enfin décidé à faire démolir le vieux collége des Jésuites. Quand je dis "s'est décidé," j'emploie une hardiesse de style voisine de l'injure pour le pasteur en chef qui dirige nos destinées. Le gouvernement *s'est décidé*, parce que le collége lui-même était décidé à dégringoler sur la

tête de tout le monde au premier moment. C'est au point qu'il n'y a pas encore un seul démolisseur qui ose s'aventurer sur le toit et attaquer les cheminées et les bardeaux. Voyez-vous un pauvre diable à cheval sur une toiture qui s'effondre tout à coup et le précipite d'une hauteur de cinquante pieds sur un amalgame confus de vieux rats en putréfaction, de fonds de chaudières, de semelles de bottes, de détritus provenant de toutes les catégories d'êtres animés?... ce n'est pas absolument invitant. Il y a des gens qui se font prier pour tenter une pareille aventure, et il sera absolument impossible d'en vouloir à qui que ce soit, fors au gouvernement local, si la démolition du collége des Jésuites procède avec une lenteur aussi rassurante pour nos nez qu'agréable aux yeux du *Nouveau-Monde.*

* * *

Un des événements du jour, tout à fait du domaine de la chronique, est le voyage du général Grant en Europe. Il y a quelque chose de vraiment inattendu dans l'engouement dont est l'objet cet ancien commandant d'une armée que l'Angleterre officielle et aristocratique eût donné beaucoup pour voir mettre en charpie. C'est Grant ici, c'est Grant là. La reine, les princes, ses fils, les plus grands dignitaires, les plus huppés des purs " vieille roche " rivalisent, à qui

mieux mieux, pour lui faire les honneurs de réceptions qui s'engendrent les unes les autres et qui ne laissent pas à l'ex-président un seul jour où il puisse dire : " Ce jour est à moi seul ; aujourd'hui, je suis libre." Il faut qu'il dîne partout, chez tous les ministres et, sans doute, on a chaque fois l'attention délicate de lui faire manger du bœuf américain, produit dont l'exportation a pris depuis deux ans des proportions incroyables, atteignant, le mois dernier, jusqu'à trois millions de dollars. Et puis, que de " turtle soups," que de " plum puddings " il a déjà vu s'étaler devant lui avec cette majesté volumineuse que les Anglais donnent à leurs plats ! Et ce n'est pas tout· Quelle quantité de cigares il va lui falloir brûler ! Car il n'est pas plus permis de voir Grant sans un cigare aux lèvres, que Thiers sans ses lunettes ou Napoléon III sans sa moustache effilée. Il avalera encore toutes les adresses, toutes les allocutions, tous les discours possibles ; l'Angleterre va se mettre à contribution, de cent manières différentes, pour célébrer l'homme qui a eu l'insigne bonheur de mettre fin à une guerre fratricide, de vaincre non pas un ennemi étranger, victoires qui restent toujours sans résultat, mais de ramener à la patrie commune des millions de ses enfants égarés.

C'est un fait bien remarquable, oui, bien remarquable que ces démonstrations empressées d'une Angleterre nouvelle envers un homme qui a combattu pour la liberté démocratique contre un reste d'institutions féodales,

contre une oligarchie qui était l'image en Amérique des *governing classes* de la Grande-Bretagne. Il y a donc depuis quelques années un large envahissement, une expansion souveraine des classes populaires dans cette même Albion où, tout récemment encore, la plus grande partie du peuple appelé libre n'avait pas même droit de vote. Le général Grant, vainqueur de l'oligarchie sudiste, fût-il allé en Angleterre il y a dix ans, n'eût guère trouvé pour l'acclamer que les classes populaires, unies d'instincts, de sympathies et d'aspirations avec les hommes du nord; mais l'Angleterre officielle fût restée dans les strictes limites de la courtoisie obligée, et l'Angleterre de la *nobility* et de la *gentry* fût restée coie, absolument étrangère à ce guerrier républicain.

A propos de la Grande-Bretagne, savez-vous bien que voilà un empire qui ne compte pas moins de 235,000,000 d'âmes; là-dessus, il n'y a qu'un sixième de chrétiens; c'est pour cela que la reine Victoria porte le titre de Majesté très-chrétienne. Mais en ramenant la statistique au Royaume-Uni seulement, on découvre avec stupeur que, sur une population de trente millions d'âmes, il n'y a que *cent soixante huit mille* propriétaires!! Dès lors, on s'explique aisément pourquoi les classes gouvernantes ont fait, jusqu'à ces années dernières, la pluie et le soleil dans ce pays où le *peuple libre* était partout l'esclave du sol.

C'est égal : ces Anglais sont une nation qui a l'œil ouvert et qui ne laisse rien perdre. Il ont déjà acca-

paré l'Egypte d'une manière à eux, sans que personne eût rien à y voir. Savez-vous bien que presque tous les grands fonctionnaires et employés publics du Khédive sont des sujets de notre gracieuse souveraine, encore plus gracieuse depuis qu'elle est impératrice des Indes? Le Maître des Postes de l'Egypte est un anglais qui reçoit pour traitement 10,000 dollars; il a, sous ses ordres, un assistant qui touche $5,000 et un deuxième assistant qui palpe $4.000: histoire de se traiter aux oignons d'Egypte. On n'estime pas à moins de $500,000 le montant des salaires payés aux fonctionnaires anglais du Khédive, et son gouvernement en demande encore d'autres, et il n'arrive guère à Alexandrie de paquebot qui n'amène des ingénieurs, des architectes, des officiers de terre et de mer et des organisateurs de toutes les branches du service public, mandés expressément d'Angleterre par le vice-roi, vassal de la Turquie. Il paraît que les Egyptiens ne sont ni assez honnêtes, ni assez intelligents, ni assez industrieux pour qu'on les emploie à des fonctions supérieures, de sorte que le Khédive, environné d'anglais qui administrent son pays et de capitalistes anglais qui l'enlacent d'hypothèques, est encore plus un vassal de la Grande-Bretagne que de la Turquie, et ne peut guère se considérer que comme un de ces princes indiens auxquels l'Angleterre laisse une souveraineté apparente, mais qu'elle n'en tient pas moins par tous les bouts à la fois.

Québec, 27 mai.

J'arrive tout frais, ou tout chaud, si vous l'aimez mieux, d'une charmante petite réunion qui a eu lieu mercredi soir chez le Lieutenant-Gouverneur. C'était la deuxième, parait-il, d'une série de réceptions intimes que Son Excellence veut donner en l'honneur des gens......de lettres ; et, comme les gens qui sont de lettres, ou qui essaient de l'être, ne manquent pas à Québec, patrie commune des poëtes et des prosateurs canadiens, le gouverneur a compris qu'il ne pouvait les réunir tous à la fois, qu'il fallait les diviser par catégories, tout en conservant à chaque réunion une diversité d'éléments assez grande pour que tous les genres fûssent représentés. C'est là une inspiration qui avait échappé, je crois, aux deux précédents gouverneurs de la province. Chez

M. Letellier de St. Just, elle a été toute spontanée, elle est venue la première en quelque sorte, comme pour indiquer d'un trait quelle est la nature de l'homme qui est aujourd'hui à la tête de son pays.

Pourquoi notre gouverneur a-t-il songé avant tout, j'oserai dire, aux gens de lettres ? C'est qu'il est lui-même friand de littérature, c'est que la lecture est une passion pour lui, c'est que les choses de l'esprit ont la première place dans ses préférences, c'est qu'en portant quelque attention aux gens de lettres, il agit par sympathie naturelle, il cède au tempérament. M. Letellier de St. Just a beaucoup lu et sa merveilleuse mémoire est restée intacte, malgré trente années de luttes politiques formidables qui eûssent suffi à ébranler les facultés les plus solides. Or, on sait ce que sont les luttes politiques chez nous. S'il y a quelque chose au monde qui puisse anéantir dans un homme le goût des arts, le sentiment de ce qui se rattache au beau, sous une forme quelconque, c'est bien la pratique de ces abominables joûtes où l'on trouve souvent devant soi les plus indignes adversaires, où il faut faire face aux hommes les plus ignorants, les plus grossiers et les plus malhonnêtes, et combattre toute espèce de moyens, d'autant mieux mis en jeu qu'ils sont plus déloyaux et plus odieux.

Si le Dante vivait aujourd'hui, il placerait à coup sûr une campagne électorale du Canada dans un des cercles de son enfer, et les plus laids comme les plus tourmentés des condamnés seraient bien certainement les candidats. Quelle atmosphère que celle de la

politique provinciale ! Sortir de ce grouillement hideux de toutes les mauvaises passions, après trente années de batailles presque incessantes, et en sortir avec un goût des lettres et des arts qui n'a été ni flétri ni diminué, c'est un peu remarquable. Je crains énormément que vous ne me croyiez trop aisément étonné ; eh bien ! non, ce que je vous écris là, je l'écris posément, mûrement, en réfléchissant et en me rendant compte. Nous avons dans notre pays tant de sujets d'être vite dégoûtés des muses, de renoncer à toute culture intellectuelle, et la politique est un éteignoir si puissant, que je me demande comment on peut en faire pendant trente années et se rappeler encore après cela qu'il y a des livres et des gens qui les écrivent !

* * *

Pauvres diables de littérateurs québecquois ! Il est tombé sur eux un regard de Spencer Wood, les voilà presqu'en fermentation ! Ce regard, comme le rayon de soleil tardif, va faire éclore peut-être bien des strophes inédites, bien des préfaces à peine ébauchées. Jeunes aspirants au Parnasse, sortez vos dithyrambes, faites pleuvoir les stances, sonnez, odes et cantates, coulez, touchantes idylles ; jamais muse n'eut de plus ravissante retraite que Spencer Wood pour y recevoir ses adorateurs. Oh ! Spencer Wood, quel délicieux séjour, quel adorable petit coin de paradis ! Et dire

qu'il y a des Québecquois qui ne te connaissent pas, Eden des gouverneurs ! Ah ! si jamais un sort cruel ......oui, c'est là que je voudrais finir mes jours. Lord Elgin disait qu'il n'avait jamais habité un endroit qui lui fût plus agréable ; c'est à donner envie d'être gouverneur quand même, et je demande comment on peut se résoudre à ne plus l'être quand on a habité Spencer Wood pendant cinq ans ! (1)

Cependant, quelques grandes âmes, quelques caractères héroïques, comme Sir Narcisse Fortunat Belleau, ont pu résister à ce malheur ; d'autres y ont succombé. Pour notre gouverneur actuel, je n'ai aucune crainte ; il va nous faire passer de si délicieuses heures sans accompagnement d'habits à queue ni de cravates blanches, il va nous rendre si heureux sous son *règne*, que le souvenir qu'il en conservera suffira à le rendre heureux lui-même, jusque dans la retraite.

* * *

Vous croyez peut-être que j'en ai fini à propos de Son Excellence. Erreur. J'ajoute ceci, et ça en vaut la peine. M. Letellier de St. Just veut fonder à Spencer Wood une petite bibliothèque essentiellement canadienne, qui fera partie intégrante du château et que

---

(1) Terme pendant lequel un lieutenant-gouverneur exerce ses fonctions.

ses successeurs auront le droit d'augmenter et d'embellir si le cœur leur en dit. Nous avons donc tous été invités par lui, nous les hommes de lettres, bien entendu, les princes de la pensée, à présenter nos œuvres ou celles de nos amis, ou tout ouvrage relatif au Canada fait par un compatriote. Outre que cela nous chatouille agréablement, nous y trouvons un gage d'immortalité, et nous sommes certains que si des barbares modernes s'empareraient du pays et y brûlaient les bibliothèques publiques, ils épargneraient à coup sûr les ouvrages canadiens. Ainsi, les rayons de la bibliothèque de Spencer Wood vont nous mener droit aux dernières générations qui fouleront notre sol. Quelle longue vengeance nous tirerons alors de nos dédaigneux contemporains !

Maintenant, quittons les bosquets touffus, les pelouses ondoyantes et verdoyantes, les ombrages caressants de Spencer Wood. Il faut en partir quand même, quoiqu'il soit à peine minuit : mais il y a espoir de retour. Le gouverneur nous laisse aller à regret ; ah ! quel aimable et facile compagnon ! Combien nous avons été à l'aise pendant près de quatre heures et combien cette courtoisie toute amicale, cette affabilité familière font de bien, aux jeunes enfants qui ont toutes les timidités du génie inconscient ! Allons! partons sous la voûte sombre du feuillage qui secoue la rosée sur nos têtes et fait frissonner tout un peuple de petites ombres qui s'agitent, se trémoussent et luttent avec les souffles de la nuit ; rendons-nous à la

ville où il n'y a que les ombres des murs et où la brise n'agite dans l'air que des flots de poussière ; abordons les sujets généralement quelconques et délayons la chronique dans des alinéas divers.

Québec, 7 juin.

Je ne sais pas si vous êtes facile à agacer, vous, mon cher éditeur ; mais pour moi, je le suis, et, entre autres, beaucoup par les dépêches télégraphiques. Je ne connais pas de meilleur instrument pour répandre, non-seulement des nouvelles fausses, mais encore des idées fausses. Joignez à cela l'extrême facilité, l'espèce d'enthousiasme avec lesquels les hommes se portent au préjugé, tandis qu'il est si difficile de leur faire entrer une idée juste dans la tête. Qu'une opinion, quelque mal fondée qu'elle soit, se répande, qu'elle gagne du terrain, il faudra faire dix fois autant de chemin pour la détruire qu'elle en a fait pour se produire. Ainsi, par exemple, il est à peu près convenu que les Turcs persécutent les chrétiens à outrance, qu'ils ne leur laissent pas un instant de paix, qu'ils les empalent avec émulation, et que les russes sont les sauveurs de tous les malheureux. Eh bien ! voilà le correspondant même du *Journal des*

Débats qui, s'étant rendu en Orient pour voir de ses propres yeux les massacres de Bulgarie et s'étant arrêté quelque temps à Smyrne, dans l'Asie Mineure, est resté tout stupéfait de la tranquillité dans laquelle vit la population bigarrée de cette ville, et des excellentes relations qui y existent entre musulmans et chrétiens.

Ce n'est pas de la domination turque, paraît-il, que se plaignent les chrétiens, pas plus que les ottomans ; mais c'est de l'épouvantable, de la ruineuse administration de cet empire par des pachas cupides qui tirent d'abord à eux tout ce qu'ils peuvent et gaspillent un des plus riches pays du monde. Il n'y a guère que les gamins, et quelquefois les femmes, sexe partout méchant, qui regardent d'un mauvais œil les *giaours*. Il serait bon de se rappeler un peu comment les Russes traitent les Polonais, avant de les prendre pour des libérateurs. A Smyrne, les Sœurs de la Charité sont appelées *braves femmes* par les Turcs, et les religieuses de tous les ordres peuvent s'y promener en toute sécurité. Quand une procession de religieuses passe par les rues, les soldats turcs présentent les armes . je connais plus d'un pays chrétien où ces mêmes processions sont interdites. Et que dire du Saint-Sépulcre où ce sont précisément les fils de l'Islam qui empêchent les chrétiens de se mettre en pièces pour l'amour de Dieu !

J'aurais voulu faire un peu de diplomatie en parlant de l'intervention de l'Angleterre dans la guerre d'O-

rient ; mais comme l'Angleterre, vu la faiblesse de son armée, ne peut intervenir dans les affaires du continent que lorsqu'elle est sûre de deux ou trois bonnes alliances, je me contenterai de vous citer une fable qui vient de paraître et qui résoud la question. Voici :

L'Angleterre ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la guerre fut venue ;
Pas le moindre troupier
A mettre sur pied.
Elle alla crier famine
Chez la France, sa voisine,
La priant de lui prêter
Ses soldats pour les porter
Sur les côtes de Dardanelle :
" Je vous paierai, lui dit-elle,
Ce service amical
En papier oriental."
La France n'est plus belliqueuse,
Elle a l'esprit trop prudent.
"—M'avez-vous aidée à Sédan ? "
Dit-elle à son emprunteuse.
"—Je dormais, ne vous en déplaise."
"—Ah ! vous dormiez, j'en suis bien aise,
"—Eh bien ! ronflez maintenant."

* * *

Nous sommes décidément dans l'ère des centenaires. On parle à Paris ni plus ni moins que de célé-

brer l'année prochaine celui de la mort de Voltaire ; voici à ce propos un fait assez curieux.

Les fenêtres de l'appartement où Voltaire expira le 30 mai 1778, sur le quai qui porte aujourd'hui son nom, n'ont jamais été ouvertes depuis ce jour, en vertu d'une clause du testament de la marquise de Villette, et elles ne doivent être ouvertes qu'au centième anniversaire de sa mort, c'est-à-dire l'an prochain. On se demande ce qui a pu motiver une clause semblable : dans tous les cas, les Parisiens n'auront qu'à se bien tenir le 30 mai 1878, car le diable en personne va s'échapper ce jour-là des fenêtres si longtemps condamnées, ce qui ne sera pas bien rassurant pour les hommes de l'ordre moral qui ont promis à la France une longue vie de bonheur et de paix, grâce aux coups d'état, aux destitutions, aux persécutions, aux incarcérations et à la suppression de toutes les libertés dont la France commençait à faire l'essai intelligent et modéré.

Pour faire contraste avec la célébration de ce centenaire, on fêtera à Orléans, presque à la même époque, le 449e anniversaire de la délivrance de cette ville par Jeanne d'Arc. A chaque anniversaire de cette délivrance mémorable, le beffroi sonne depuis midi de quart d'heure en quart d'heure ; des drapeaux sont arborés aux portes de la ville et sur les principaux monuments, et, le soir, a lieu l'illumination et la cérémonie de la remise de l'étendard de Jeanne d'Arc. Cette auguste héroïne est peut-être la plus touchante

figure de l'histoire, et le peuple qui sait en vénérer le souvenir a droit de ne pas se trouver amoindri par les revers ; il a droit d'espérer en d'autres revanches prochaines, comme en sa délivrance des prétendants, les pires fléaux de tous les peuples.

* * *

Je n'essaierai pas d'être original en vous disant que les hommes sont bien les êtres les plus incompréhensibles qu'il y ait au monde, abstraction faite de la femme, bien entendu, de la femme qui est le mystère sous toutes les formes. Vous vous rappelez sans doute le temps où Franklin, délégué des colonies anglaises, se faisait présenter à la cour de France en bas de laine. Aujourd'hui les Américains, qui ont passé quelque temps en Europe, sont précisément les hommes qui se font remarquer par les prétentions aristocratiques les plus mortifiantes pour les égalitaires dont la manie est de regarder les Yankees comme des modèles. Voici M. Pierreponts, ministre des Etats-Unis à Londres, qui vient de demander au comte Manvers, chef des Pierrepont d'Angleterre, la permission de faire peindre sur sa voiture les armoiries du noble lord. Ce dernier y a gracieusement consenti, disent les journaux. Il y a beaucoup de dédain dans ce *gracieusement consenti,* si, comme je le crois, le comte Manvers est un homme

intelligent : " Les titres nobiliaires perdent de plus en plus de leur valeur en Europe, se dit-il ; laissons les porter aux Yankees." Et voilà comment un noble anglais se venge des fiers démocrates d'Amérique. Il s'empresse de les parer d'un prestige qui n'a presque plus de prix pour lui.

* * *

Maintenant, vous allez me permettre d'aligner des chiffres. Cela fait bien de temps à autre dans la chronique ; le lecteur s'habitue ainsi sans s'en douter au calcul et à la réflexion, et, avant d'arriver au bout de mes paragraphes, il est presque un statisticien. Je commence par la ville de Londres, cette énorme capitale qui est un monde en elle-même, un petit univers, un microcosme, comme cela s'appelle. Allons-y.

Londres a 90 milles de tour—celui qui les a mesurés a dû être bien étourdi, sa besogne faite—et quatre millions d'habitants. Elle renferme plus de catholiques que Rome même, plus de juifs que toute la Palestine, plus d'irlandais que Dublin, plus d'écossais qu'Edinbourg, mais bien moins de canadiens que St. Lambert. Il y naît une créature humaine toutes les cinq minutes et il en meurt une toutes les huit minutes ; calculez combien, au bout de la journée, cela fait de naissances excédant les décès, et vous en saurez long. La grande cité anglaise a sept mille milles de rues, dans

lesquelles il arrive en moyenne sept accidents par jour. Vous direz qu'il faut avoir du courage pour calculer jusqu'au nombre des accidents qui peuvent arriver dans une ville, mais cela fait faire tant de progrès à la science ! Vingt-huit milles de nouvelles rues sont ajoutés tous les ans à la brumeuse Babylone et neuf mille maisons de plus s'y dressent au sein des brouillards et de la fumée.

Londres s'accroît de 124 habitants et voit arriver dans son port chaque jour mille bâtiments montés par neuf mille matelots. Elle possède assez de tavernes pour couvrir un espace de soixante-treize milles de long, histoire de se rafraîchir chemin faisant, et 38,000 pochards qui sont amenés annuellement devant le juge de police. Cela est hors de toute proportion avec le reste. Il devrait y avoir à Londres au moins cent mille pochards bien avérés ; mais ce qui peut nous consoler de ce manque d'équilibre dans la statistique, c'est que la grande cité compte, sur ses quatre millions d'âmes, 117,000 malfaiteurs qu'on loge au violon dans le cours de l'année ; voilà, du moins, qui en vaut la peine.

Terminons par le compte fait des gens qui ne suivent aucun culte religieux ; vous ne sauriez vous en faire d'idée ; on reste stupéfait en l'apprenant. Figurez-vous que le nombre s'en élève à un million d'âmes, le quart de toute la population de la ville ! Il paraît que ce million, au lieu d'aller dans les églises, le dimanche, se précipite dans les *beer-shops*, qui restent ouverts à Londres, contrairement à l'exemple que donnent les villes canadiennes.

* * *

Il y a 129 villes américaines, oui, 129 exactement, qui sont dans de jolis draps. A elles seules elles doivent sept cent quarante-cinq millions de dollars. En supposant, ce qui doit être bien au-dessous du chiffre réel, que les autres villes doivent ensemble deux cent cinquante millions, on arrive au total d'un milliard pour la dette municipale de toute l'Union. C'est gentil.

L'augmentation de la dette municipale n'a été que de 176 pour cent depuis 1870 : à cette dernière date, en effet, elle ne s'élevait pas à plus de 270 millions de dollars. Voilà ce qui s'appelle du *go ahead*. Ce petit milliard tout mignon représente soixante millions de taxes par année ; et si vous ajoutez à cela le coût du gouvernement général, les taxes de comté, celles d'etat et les taxes fédérales, vous arrivez à la somme de six cent cinquante millions pour le paiement desquels le peuple américain s'impose annuellement.

Un journal des Etats-Unis prétend que la taxe municipale augmente régulièrement de deux dollars par tête tous les trois cent soixante-cinq jours ; il y aurait moyen de se contenter à moins. Le commerce, dans des conditions pareilles, aurait beau fleurir, se répandre, et la population s'accroître avec enthousiasme, ce qu'elle a cessé de faire depuis deux ou trois ans, grâce au ralentissement de l'émigration, on conçoit qu'il ne peut y avoir de prospérité sérieuse sous le poids d'un

fardeau aussi énorme. Dieu me garde de parler de ces choses avec l'intention de combattre les tendances annexionnistes; oh non! j'aimerais mieux me faire couper la main, d'autant plus que, sous le rapport des dettes, nous courons vite où sont déjà arrivés les Etats-Unis, pour peu que nous donnions suite au magnifique projet de la construction du chemin de fer du Pacifique. Or, il paraît qu'il n'y a pas moyen d'empêcher cette grande entreprise qui nous apportera au bas mot cent cinquante millions de plus à payer, sans compter les ponts de la Colombie qui, à eux seuls, exigeront une dépense de trente à quarante millions; c'est là ce qui résulte des rapports officiels. Une jolie perspective! Mais que voulez-vous? Une confédération de mille lieues de longueur, dont les cinq-sixièmes sont déserts, est une chose si mirifique qu'un peuple, pour en être digne, doit ne pas compter et savoir courir à sa ruine avec grandeur. Nous y arriverons, mais ensuite? Oh! ensuite,.... nous entreprendrons un tunnel sous le Pacifique pour compléter la ligne, et, de la sorte, nous serons sûrs d'enlever aux Américains le commerce avec l'Asie. Voilà où mènent les glorieuses rivalités.

* * *

Vous savez que la question des pêcheries demandera deux solutions; l'une, qui règlera l'indemnité que les Etats-Unis doivent nous payer pour avoir le droit de pêcher dans nos eaux; l'autre, qui détermi-

nera si les Français ont, oui ou non, droit exclusif de pêche sur une partie de la côte est de Terreneuve. Cette partie comprend une étendue de 6200 milles géographiques carrés, mais voilà qu'un professeur vient de trouver sur la côte du Labrador de nouvelles pêcheries de morue d'une étendue de 7,100 milles carrés. " Cette côte, dit un journal de New-York est protégée par un très-grand nombre de petites îles, et est elle-même frangée de baies et de fiords qui se prolongent jusqu'à plus de quatre-vingts milles dans l'intérieur. En dehors de cette côte frangée et de ces îles commencent, du côté de la grande mer, une suite de terrasses gigantesques où les morues aiment à s'assembler, montant vers les îles à mesure que la chaleur augmente et descendant au contraire ces gradins gigantesques, plus le froid est intense. M. Hind est d'opinion que ces innombrables morues sont principalement attirées dans ces parages par la présence d'énormes quantités de crabes, de mollusques et de crevettes, dont les morues sont très-friandes."

Les gros poissons mangent les petites morues. Quand ils meurent de vieillesse ou qu'ils périssent par accident, les crevettes les avalent à leur tour ; les morues viennent alors qui gobent les crevettes, et l'homme accourt à travers les mers pour pêcher les morues. Ainsi va le monde.

* * *

Il est question de faire de la région des Black Hills,

illustrée par la mort de trois cents soldats américains qui se sont fait tuer jusqu'au dernier en combattant douze à quinze cents Indiens Sioux, un nouveau territoire des Etats-Unis. Les américains procèdent généralement ainsi : quand ils découvrent une région minière d'une étendue et d'une importance considérables, et que des intérêts assez nombreux s'y concentrent, ils demandent que cette région soit convertie en un territoire officiel, ayant droit à une représentation au sénat. Un territoire organisé a l'avantage d'avoir au congrès deux sénateurs qui font valoir ses besoins et lui assurent une législation propre, qui font arpenter les terres et établir les routes postales en même temps que des bureaux de colonisation. Ce procédé a été couronné de succès depuis nombre d'années. C'est ainsi que la Californie et le Nevada, maintenant devenus états, ont été constitués ; de même le Colorado, l'Idaho, le Montana, le Wyoming et l'Arizona, qui sont encore des territoires, mais qui, dans un avenir prochain, auront le droit d'être représentés sur la bannière étoilée des Etats-Unis, c'est-à-dire qu'ils enverront des députés à la chambre des représentants du congrès, de même qu'ils y envoient aujourd'hui de simples délégués.

***

L'armée américaine possède depuis quelques jours le premier officier noir qui ait jamais été gradué à

l'école militaire de West Point : on l'a mis à la tête d'une compagnie de soldats de sa race. Il a eu plus de chance qu'une cinquantaine de ses camarades sortis comme lui de l'école et qui restent en dehors du service, parce que le congrès a oublié de voter le budget de la guerre à sa dernière session. A propos, il ne serait peut-être pas mauvais de profiter de l'occasion pour former une armée entière de noirs. Voyez-vous les Etats-Unis engagés dans une grande guerre et défendus uniquement par des nègres ? Bah ! On voit tant de choses ! On a bien vu dernièrement, à Québec, des Turcs vendant des chapelets ; pour un rien, ils auraient dit la messe. Mais ce qu'on ne verra jamais, c'est un journaliste bons-principes arriver à avoir de la religion à force d'en faire.

* * *

Il nous reste à faire encore quelques progrès dans la province de Québec ; ainsi, nous n'avons pas encore d'école nationale de cuisine et, cependant, l'Angleterre en a une depuis deux ans qui est déjà en pleine voie de prospérité. Cette école compte aujourd'hui vingt-neuf succursales, où les femmes et les jeunes filles des plus grandes familles ne dédaignent pas d'apprendre de leurs propres mains à dresser un poulet et à écorcher un lapin. On y forme des sujets pour le professorat culinaire. Vous allez voir que les anglais vont trouver le moyen de nous renvoyer ici

tout cuit, et plus frais encore que lorsqu'ils l'auront reçu, le bœuf que nous leur expédions en quartiers par les steamers océaniques.—O cuisine !....

*
* *

La vieille église de la Rivière-Ouelle, bâtie en 1792, alors que l'évêque Panet était curé de cette paroisse, vient d'être démolie : son clocher était une copie exacte du beffroi de l'Hôtel-de-Ville de Paris. Pauvre vieille église ! Elle n'a pu vivre assez pour voir célébrer son centenaire. Il faut vraiment n'avoir pas de chance, aujourd'hui que les centenaires sont si à la mode !

*
* *

Terminons par la description suivante que fait l'*Avenir des femmes* des modes féminines actuelles.

" Nos dames ont le goût des modes gênantes, puisqu'elles ont inventé ou ressuscité les robes trop étroites pour marcher, les traînes trop longues pour qu'on puisse éviter de marcher dessus, les cols trop hauts pour tourner la tête, les poches trop basses pour y mettre la main soi-même, les talons trop hauts pour pouvoir marcher sans trébucher, les nœuds placés juste à l'endroit où ils empêchent de s'asseoir."

Québec, 2 juillet.

On a beau faire, tant que le Canada ne sera qu'une colonie, il n'y aura pas de nationalité canadienne : il y aura des races française, anglaise, écossaise, irlandaise, qui, toutes, se réclameront de leur mère-patrie respective, mais elles ne se fondront pas dans l'appellation commune de canadiens, parce qu'il ne peut exister une nation canadienne là où il n'y a pas d'état canadien indépendant.

Voilà ce que je me disais hier en observant dans les rues de Québec les particularités de la célébration du *Dominion Day*. On a voulu faire de ce jour la fête générale de la Confédération, on a tenté d'instituer une fête commune, essentiellement nationale, indifférente à toutes les sympathies d'origine, également propre à toutes les races, eh bien ! on n'a pas réussi à en faire autre chose qu'une fête anglaise. Non, les

Canadiens-Français ne reconnaîtront jamais d'autre fête nationale que la St. Jean-Baptiste. Ils admettent parfaitement l'autorité de l'Angleterre, ils lui sont très-soumis, ils obéissent volontiers aux lois qu'elle sanctionne pour ses provinces d'Amérique, mais à ce caractère exclusif se bornent leurs relations avec elle : en dehors du lien politique, il n'y a plus de rapprochement, encore moins d'affinité. En outre, le canadien-français ne comprend pas qu'on puisse lui imposer une autre fête nationale que celle qu'il a établie lui-même, que celle qu'il a choisie ; il se regarde avec raison comme le véritable habitant du Canada ; lui seul y a des traditions ; c'est là qu'est son histoire, ce sont ses pères qui ont fondé et peuplé ce pays maintenant soumis à un pouvoir étranger ; c'est lui seul qui s'appelle canadien tout court, et il est uniquement et essentiellement ce qu'on le nomme, pendant que les habitants des autres races ne veulent être absolument que des anglais, que des écossais ou des irlandais. Il n'a pas seulement un caractère qui lui est propre ; il n'habite pas le Canada au même titre que les races étrangères qui l'entourent, il y est de par tous les titres réunis qui constituent une nationalité et la rattachent au sol ; appartenant à cette nationalité qui, seule, est réelle, qui, seule, est constituée par l'histoire et les traditions dans l'Amérique anglaise, il n'est donc pas prêt à admettre pour le Canada une autre fête nationale que celle qui est sienne, et, en bonne justice, on ne saurait l'exiger de lui.

Le *Dominion Day* reste donc, pour la province de Québec, une fête essentiellement anglaise ; c'est une célébration politique et non pas nationale, et on le voit clairement à chaque pas qu'on fait dans les rues de nos villes ; les banques sont fermées, il est vrai, de même que les bureaux publics dont le caractère est officiel, parce que le *Dominion Day* est un jour légal ; les magasins anglais sont fermés aussi, mais les magasins canadiens ne le sont pas, si ce n'est par exception. Voici un exemple extrêmement piquant de ce fait ; je l'ai remarqué tout à coup en passant par la grande allée St. Louis où se construisent côte à côte deux grands édifices ; l'un est élevé par un entrepreneur canadien, l'autre par un entrepreneur anglais : au premier, les ouvriers travaillaient absolument comme d'habitude ; au second il y avait silence de tombe, absence complète, pas une figure humaine.

Tout le *Dominion Day* était là.

* *
*

On tient notre Province, ou, tout au moins, notre gouvernement local en fort haute estime auprès de certains gouvernements étrangers, comme vous allez le voir.

L'hiver dernier, deux de nos ministres, la session locale étant évanouie, conjurèrent de s'enfuir vers des

cieux moins sévères, de se sauver de nos frimas pour dire juste, et laissèrent sans vergogne le vaisseau de l'état abandonné de son pilote et de son second, quoique le capitaine, homme peu vagrant de sa nature, restât toujours au timon. Le capitaine, ou, si l'on veut, le chef de cabinet, est un homme qui prend au sérieux la qualité de *local* propre à son gouvernement, et il trouve que c'est localiser fort peu un gouvernement que de le faire voyager de Québec aux Antilles, même durant les durs mois de janvier, de février et de mars. Mais qu'importe ! nos deux ministres avaient pris, un beau jour, le train de New-York et, de là, le paquebot qui devait les conduire à la Havane, en ayant eu soin au préalable de se munir de lettres de présentation fort aimables que leur avait données le consul d'Espagne à Québec.

Arrivés à Cuba, après avoir fait connaître leurs qualités et remettre les lettres qui allaient faire ouvrir toutes les portes devant eux, quelle ne fut pas leur extrême surprise de voir le capitaine-général de Cuba venir leur faire visite lui-même à leur hôtel, mettre ses voitures à leur disposition et les inviter à dîner avant même qu'ils eussent eu le loisir de lui rendre sa visite ! Il alla en outre jusqu'à passer une revue en leur honneur et se comporta envers eux absolument comme s'ils étaient les premiers personnages d'une grande puissance. Remarquons que le capitaine-général de Cuba est le représentant direct du souverain d'Espagne et qu'il a des pouvoirs joliment

plus étendus encore que ceux que possède le gouverneur de toute la Confédération canadienne. Nos ministres, certainement, ne pouvaient s'attendre à des témoignages aussi magnifiques de sa part, puisqu'ils ne représentaient rien absolument, qu'ils n'allaient pas à Cuba en mission ou en qualité officielle, qu'ils n'étaient pas les ministres d'un état reconnu par les autres et que, par conséquent, ils ne pouvaient espérer qu'on fît les moindres frais officiels en leur honneur. Toutes les politesses qu'ils reçurent du capitaine-général de Cuba étaient donc à titre de simple courtoisie et tout-à-fait indépendantes des usages diplomatiques ; ce qui n'en était que plus flatteur, tellement flatteur que les deux personnages canadiens en étaient littéralement embarrassés et confus.

Ces hommages spontanés, offerts à deux de nos ministres provinciaux par le chef militaire et civil de la plus belle colonie espagnole, sont pour nous un légitime sujet d'orgueil et nous avons droit d'en être fiers, mais ils portent aussi une leçon dont il faut que nous tirions profit. L'année dernière, à un banquet offert par la ville de Québec à Lord Dufferin, les consuls de France et d'Espagne, au lieu d'être placés à la table d'honneur, avaient été mis, sans aucun égard à leur qualité officielle, parmi les souscripteurs ordinaires du banquet ; ils protestèrent dès le lendemain contre un procédé qui n'avait ni raison ni excuse ; on ne leur fit pas justice, et, depuis lors, ils se trouvent dans la position de ne pouvoir plus assister à aucune démonstration ou célébration officielle quelconque.

Cependant, les consuls de France et d'Espagne sont les représentants de deux grandes nations, et nous ne leur accordons aucuns égards comme tels, pendant qu'un capitaine-général de Cuba rend à de simples ministres de province, à des hommes qui ne peuvent être reconnus diplomatiquement, des hommages presque royaux. Si nos ministres locaux n'ont qu'à se présenter pour qu'on se précipite devant eux, et que, de notre côté, nous ne fassions rien pour reconnaître, même par pure politesse, la position et la qualité de représentants de grandes puissances, il faut croire que la province de Québec est tellement au-dessus de tous les pays du monde, même les plus élevés, qu'il n'y a plus de lois pour elle et qu'elle ne doit rien à personne, tandis que tout lui est dû de la part des autres. Il ne serait pas bon cependant de trop s'enfoncer dans cette idée-là.

* * *

Il y a quelques semaines, les journaux allemands reprochaient aux journaux anglais de porter presque tout leur intérêt sur les affaires de France et de ne guère s'occuper de l'Allemagne, de la grande Allemagne, pays des casques à pointe. Le *Times*, cependant, au nom de ses confrères, reconnut leur crime, s'en excusa longuement et termina en cherchant à l'atténuer

par ce coup de massue : "Ce n'est pas trop notre faute cependant, si nous nous occupons moins de vous que de la France : *vous manquez de pittoresque.*"

Si les blonds allemands manquent de pittoresque à l'état habituel, ils ont par fois des cris de désespoir qui en ont du pittoresque, et du plus piquant. Deux bons bourgeois de Berlin s'entretenaient ensemble : "Ainsi, disait l'un d'eux, nous allons encore avoir la guerre avec la France, paraît-il.—Prions Dieu pour qu'elle nous donne une bonne volée cette fois, répondit l'autre, afin qu'elle devienne aussi pauvre que nous."

Jamais philantrope n'a rien dit qui vaille ce motlà. On pense instinctivement à la Turquie qui, à chaque râclée qu'elle donnait aux Serbes dans la dernière guerre, était obligée de leur faire quelque nouvelle concession.

Les Américains non plus ne sont pas un peuple remarquable par le pittoresque, et cependant ils ne cessent de nous donner les spectacles les plus bizarres, les plus inattendus. Ainsi, que pensez-vous d'une nation de quarante millions d'âmes, qui possède trois mille milles de côtes sur deux océans et qui n'a pas un seul vaisseau de guerre capable de se défendre contre un cuirassé ? Que pensez-vous d'une nation qui, pendant une guerre terrible de cinq ans, a mis sur pied plus d'un million d'hommes, et qui n'en a pas deux mille à opposer aux incursions des tribus indiennes de l'ouest qui semblent s'être donné un mot d'ordre suprême pour chasser les blancs ou pour mourir en-

semble ? Eh bien ! cela est pourtant. Et qu'on ne pense pas que toutes les tribus réunies soient un ennemi à dédaigner. La guerre sera générale et se prolongera parce que les Indiens la préparent depuis longtemps. La tribu des Alènes peut fournir cinq cents guerriers, celles des Spokones, douze cents, des Colvilles, quinze cents, des Yakinas, dix-huit cents, des Sources Chaudes, huit cents, des Nez Percés, mille, des Têtes Plates avec leurs alliés, douze cents ; réunissez tous ces guerriers là ensemble, faites-les commander par des chefs déterminés et rusés, et vous verrez qu'il y aura pour les Etats-Unis quelque chose de plus à faire que de distribuer des armes pour se défendre aux colons épars dans les immenses territoires du Montana et de l'Idaho.

Québec, 12 juillet.

Qu'il fait chaud ! Oh ! Qu'il fait chaud ! Mon Dieu, qu'il fait chaud !"—Allons donc ! Il me semble que c'est à peu près la saison. Voudriez-vous par hasard geler au mois de juillet ? Merci ; on gèle assez en décembre, janvier, février et mars. Que l'on fonde pendant deux mois de l'année, il n'y a là qu'une réaction légitime ; le corps d'un canadien est fait pour la dilatation ou la contraction indéfinies ; il s'allonge ou se ramène autant que cela se peut sans avoir l'air d'un boudin ou sans éclater. Je crois que pour délier des membres engourdis par sept mois de froid, il faut des chaleurs torrides pendant trois mois au moins, et encore nous nous plaignons, comme si ce n'était pas un bonheur inestimable pour nous que d'être embrasés par la canicule !

Vous n'y résistez pas? Vous étouffez, vous haletez, ous fondez?....Le remède est bien simple. Prenez matin, à 7 heures, un des bateaux de la compagnie u St. Laurent, et faites le tour du Saguenay; ou bien, rrêtez-vous à Tadoussac, où l'eau est glaciale sous un iel de feu, où vous tend les bras et sa note un hôtel le premier ordre, où le gouverneur-général abrite sa randeur, où il y a de la chasse et de la pêche à fatiguer les plus intrépides *sportsmen*, où viennent tous es ans des américaines, oh! mais des américaines qui n'ont pas froid aux yeux et qui allument les vôtres. Si vous en avez peur, si votre tempérament redoute d'aussi terribles attraits, arrêtez-vous à la Malbaie, la plus pittoresque et la plus poétique des places d'eau, l'Eden du Canada, le rêve du poëte.

Oh! Malbaie, Malbaie! séjour de tous les contentements bucoliques! Peut-on rester à la ville, sous quatre-vingt-dix degrés de chaleur, quand tu existes? Tout ce que la nature canadienne offre de splendeurs et de charmes divers se trouve rassemblé en toi comme à dessein: le grand et le pittoresque, les contours gracieux, les lointains bleuâtres, aux lignes à la fois douces et hardies, les collines qui s'étagent sans confusion, les côteaux qui suspendent la vue sans la borner, les bouquets d'arbres qui se groupent en cent endroits sans se gêner les uns les autres, les montagnes qui s'élèvent avec une majesté discrète, et à l'arrière plan, comme pour ne pas heurter le regard et le laisser errer librement sur l'ensemble merveilleux qui s'offre à lui, tout, dans ce lieu ravissant, témoigne de l'har-

monie savante de la nature qui sait réunir tant de beautés diverses en laissant à chacune d'elles son aspect et son effet distincts.

Le Canada, "un des plus beaux pays du monde," disent les géographes modernes, renferme une foule de sites plus séduisants les uns que les autres ; mais leur beauté est d'un caractère trop souvent exclusif : elle se borne à certains aspects, elle adopte un genre au détriment des autres, elle ne convient qu'à certains goûts, tandis que la Malbaie semble avoir rassemblé en elle, par un privilége unique, ce qui peut flatter tous les regards, charmer toutes les imaginations.

Aussi, il faut voir combien grossit chaque année le flot des voyageurs qui avaient choisi la Malbaie au début de sa vogue ! Ceux-là reviennent tous ; ils ne peuvent s'en lasser. Pour eux, aller en villégiature ailleurs serait un exil ; on aime la Malbaie après l'avoir admirée, on s'y attache, on lui est reconnaissant des heures de jouissance intime qu'on y a goûtées et l'on ne peut se passer de la revoir.

Eh ! grand Dieu ! comment en serait-il autrement ? Comment se priver de faire le plus attrayant petit voyage qu'on puisse désirer, lorsque, pour cela, les facilités s'offrent en foule ? Tous les matins, à sept heures, un bateau de la compagnie du St. Laurent laisse le port de Québec et arrive à la Malbaie six heures après, en longeant l'île d'Orléans, puis la côte nord, cette partie de la côte superbe et sauvage où les Laurentides atteignent leur plus grand développe-

ment, où le cap Tourmente, émergeant tout à coup du fleuve jusqu'à une hauteur de deux mille pieds, commence une série de monts qui se baignent dans le St. Laurent, se dressant libres et droits comme des géants de pierre, en rejetant derrière eux leur sombre chevelure qui va flotter de cîme en cîme, de plateau en plateau, jusqu'à ce que l'œil la perde dans un horizon teint de toutes les couleurs des nuages.

Ah ! quelle est belle cette âpre et farouche bordure du St. Laurent, et combien, pour la voir seulement, vaut la peine qu'on se mette en route ! Et puis. on aspire, pendant la moitié du trajet, ces senteurs vivifiantes et parfumées du matin qui arrivent des rivages, mêlées à celles qui s'exhalent du fleuve avec toute leur fraîcheur saline. Que tout cela est beau autant que bon ! Dites-moi, quel apéritif équivaut à une heure passée avec le soleil levant, sur le pont de l'Union ou du Saguenay, alors que l'astre, gravissant de plus en plus l'horizon, inonde de sa lumière la nature sans l'embraser encore, et que l'air, chargé d'arômes, pur et vigoureux, s'engouffre dans les poumons avides. dans les gosiers haletants ! Dites-moi, quel plaisir, quelle joie valent cette ivresse des sens, ivresse tranquille et fortifiante qui entre par tous les pores, qui court par toutes les fibres et qui remplit en même temps l'âme tout entière ? Ah ! Dieu est bien bon, de temps à autre, pour sa misérable créature, et la compagnie du St. Laurent mérite bien tous les transports de notre reconnaissance ! !

Oui, elle les mérite, et c'est à tous égards, et c'est pour toutes les raisons qu'une compagnie maritime peut avoir de réclamer le patronage d'un public assez souvent plaignard et difficile. On ne peut pas avoir affaire à un personnel plus avenant, plus complaisant, plus désireux de se rendre utile et aimable, que celui des officiers de cette compagnie, depuis les directeurs jusqu'au simple surintendant du fret. Ceci n'est pas un compliment banal ni un coup d'encensoir porté au nez de Mr. le Gérant dont les attentions n'ont toujours été si sensibles : c'est un simple témoignage que je suis heureux de rendre, parce qu'il est mérité, et je ne songe à rien autre chose qu'à me faire l'écho du sentiment des voyageurs que j'ai entendu exprimer souvent dans plusieurs de mes voyages.

La compagnie possède quatre steamers exclusivement réservés aux touristes, le St. Laurent, le Saguenay, l'Union et le Clyde. Les trois premiers font le même voyage, le Clyde seul suit un itinéraire tout particulier ; il dessert la côte sud, s'arrête à tous les endroits un peu considérables de cette côte et se rend jusqu'à Kamouraska, d'où il revient le lendemain matin. Le départ des steamers est maintenant quotidien et, de plus, le samedi après-midi, à trois heures, il y a un départ supplémentaire pour ceux que leurs affaires retiennent à la ville toute la matinée et qui ont besoin d'être de retour le lundi matin. Le voyage du samedi est appelé *excursion* et ne coûte qu'un prix nominal.

La nourriture à bord est remarquablement bonne

et variée, outre que les choses se font avec élégance et une sorte de prodigalité qui est, à mon sens, le compliment le plus flatteur qu'on puisse faire aux passagers. Il se rencontre bien par ci par là un *waiter* novice, qui n'est pas rompu à l'art difficile d'être en même temps aux ordres de plusieurs personnes, mais il n'en est aucun qui ne soit poli et toujours prêt. On s'aperçoit aisément que la compagnie a l'œil là dessus et que ses instructions sont rigoureuses ; on s'en aperçoit encore dans maint autre détail qu'il serait puéril de mentionner, mais dont il est bien agréable, quand l'occasion en est offerte, de recueillir le fruit. Les capitaines, vrais loups de mer, hâlés et solides comme des chênes, sont causeurs, toujours dispos, bons garçons tant qu'on veut, aimant à frayer avec les passagers, à leur donner toute sorte de renseignements, jamais fatigués de leurs questions bien des fois importunes et si souvent les mêmes, enfin, se faisant à tout et comme encore plus heureux que fiers d'être utiles.

C'est certainement grâce à la compagnie du St. Laurent si les places d'eau du bas du fleuve sont devenues si populaires, si elles se sont développées plus vite, si leur commerce a pris tant d'extension, si leur population a doublé et parfois triplé, si tant de maisons ont été construites, si tant de petites industries locales ont pris leur essor et trouvent un marché certain, si des étrangers en si grand nombre connaissent notre pays dans ce qu'il offre, de plus beau et de plus intéressant et si, enfin, nous le connaissons mieux nous-mêmes,

placés que nous sommes aujourd'hui en présence d'un déploiement de communications qui s'est fait avec une rapidité remarquable.

Qui ne se rappelle le temps encore assez rapproché où un seul bateau suffisait pour transporter les voyageurs qui allaient prendre les bains à Cacouna et à la Rivière-du-Loup, temps où la Malbaie était encore ignorée ? Je parle d'il y a quinze ou vingt ans. Oui, la Malbaie, ce bijou des places d'eau, était encore inconnue alors. et aujourd'hui, ses trois hôtels de premier ordre et ses innombrables cottages, bâtis tout exprès pour nos deux mois et demi d'été peuvent à peine contenir la foule des voyageurs qui s'y rendent de toutes les parties des deux Canadas. Aujourd'hui, la Malbaie est ouverte de toutes parts et possède toutes les communications désirables, elle qui, auparavant, renfermait comme dans une prison ses visiteurs obligés d'attendre le bateau pour s'échapper, quand il leur fallait partir. Aujourd'hui, elle a une ligne télégraphique, elle voit venir à son quai deux fois par jour les steamers de la compagnie St. Laurent et se trouve en communication directe et quotidienne avec le Sud, au moyen d'un petit bateau traversier qui porte la malle et les rares voyageurs qu'une raison pressante oblige d'aller prendre le train à la Rivière-Ouelle pour retourner à la ville. Aujourd'hui, la Malbaie est devenue si populeuse qu'il a fallu la partager en deux municipalités distinctes, de sorte que le village où se réunissent de préférence les étrangers, et qui

s'appelle la Pointe-à-Pic, est tout-à-fait indépendant et de la paroisse et du village proprement dit qui avoisine l'église. Aujourd'hui, les trois principaux hôtels ont des licences et la Pointe-à-Pic a des trottoirs, ce qu'elle n'avait pu obtenir, tant qu'elle faisait partie intégrante de la vieille municipalité ; enfin on se sent, en y arrivant, dans un pays qui semble préparer des prodiges pour l'avenir, tant il a fait de progrès en une seule année !

* * *

Le lecteur nous saura gré sans doute de lui donner ici un petit aperçu historique de la fondation de la compagnie St. Laurent, et de quelques phases qu'elle a traversées avant d'acquérir le plein dévelopement où nous la voyons aujourd'hui. Nous l'appelons Compagnie St. Laurent, pour abréger, mais son véritable nom, son nom officiel est celui de Compagnie des Remorqueurs du St. Laurent. Elle fut fondée en 1863 par les propriétaires de bateaux-ferrys qui faisaient la traversée entre Lévis et Québec, et n'eut d'abord d'autre objet que d'établir un service de remorquage depuis Gaspé jusqu'à Montréal.

Comme on le voit, ses débuts ne faisaient guère présager la transformation profonde qu'elle allait subir ni le caractère futur qu'elle allait devoir aux circonstances.

En cette année 1863 les opérations du remorquage furent extrêmement lucratives : les actions de la compagnie atteignirent vingt-cinq pour cent de prime et le dividende soldé aux actionnaires s'éleva à quarante pour cent. Le capital souscrit avait été de quatre cent mille dollars et déjà il y en avait 291.000 de payés : notons en passant que M. Julien Chabot, aujourd'hui l'administrateur général de la compagnie, en était dès lors un des directeurs.

Malheureusement, un succès si rapide donna à un certain nombre d'actionnaires la fièvre du gain et l'ambition aveugle des bénéfices démesurés. La compagnie avait fait dès la première année pour $338,590 d'affaires en quelques mois : il n'en fallait pas plus pour remplir de visions dorées la vie de quelques uns des actionnaires qui, dans l'espoir de réaliser encore plus promptement, ne crurent mieux faire que de vendre leurs parts à 25 pour cent de prime et de construire d'autres remorqueurs. Cette désertion jeta le désarroi dans les rangs de la compagnie qui faillit sombrer et qui, depuis lors jusqu'en 1863, se maintint modestement dans une sphère d'action limitée. En 1866, elle construisit le bateau-à-vapeur *Union* et lui fit faire deux voyages à Pictou. Cette année, le chiffre de ses affaires s'éleva à $182,791, sous la présidence de M. W. Withall. L'année suivante, sous la présidence de M. A. Joseph, la ligne de Pictou fut abandonnée pour celle du Saguenay que desservit également l'*Union*. Ainsi, c'est à peine s'il

y a douze ans que le premier vapeur de la compagnie St. Laurent fit le trajet entre Québec et Chicoutimi. Mais nous faisons erreur ; ce n'est pas seulement de Québec que partait l'*Union* ; ce bateau se rendait jusqu'à Montréal et y prenait des passagers à la barbe de la compagnie Richelieu, qui se trouva offusquée de cette intrusion et chercha à y mettre un terme rapidement. Elle fit donc des offres si tentantes à la compagnie des Remorqueurs qu'il fut impossible à celle-ci de ne pas lui vendre le bateau qui avait été la cause de ses angoisses naissantes, en n'en réservant pour elle-même qu'un seul, le petit *Clyde* qui allait continuer de servir la ligne jusqu'à Chicoutimi, en arrêtant à tous les ports du nord et en traversant pour la première fois à Kamouraska.

L'année 1868 s'ouvrit sous la présidence de l'Honorable Thomas McGreevy. Cet homme intelligent et entreprenant comprit qu'avec un seul bateau comme le *Clyde* la compagnie ne pourrait avoir un champ d'action digne des hommes qui la dirigeaient ; il essaya donc de l'étendre et il finit par pouvoir faire une combinaison avec toutes les autres compagnies de remorqueurs, combinaison qui dura jusqu'en 1876 et qui porta, pour l'année 1870, la première de son exercice, le chiffre des affaires à $346,056. Mais ce n'était pas tout. Dès son installation à la présidence, M. McGreevy, agissant en conformité de vues avec son collègue, M. Chabot et le secrétaire de la Compagnie, M. Gaboury, avait cru indispensable de changer le mode d'opérations de la Compagnie et de demander

à la Législature de nouveaux qui l'autorisassent à transporter des passagers dans toute la Province. Ces pouvoirs, elle les obtint et tel fut le point de départ de la ligne régulière des bateaux que nous voyons arrêter chaque année à tous les ports du sud jusqu'à la Rivière-du-Loup et à tous les ports du nord jusqu'à Chicoutimi.

En 1872, la compagnie St. Laurent racheta l'*Union* qu'elle avait vendu à la "Canadian Navigation Company" et que celle-ci mettait sur la ligne du Saguenay avec le *Magnet*, en compétition avec le *Clyde*. La "Canadian Navigation...." abandonnait complètement toute prétention sur le bas St. Laurent et se retirait sur les lacs du Haut-Canada dont elle continue à desservir les différents ports avec beaucoup d'avantage pour elle et pour le public.

Les affaires brillantes de l'année 1872, dont le montant s'éleva à $574,684, permirent à la compagnie St. Laurent d'acheter, l'année suivante, deux nouveaux vapeurs, le *St. Laurent* et le *Saguenay*, et de réserver le *Clyde* pour une ligne spéciale entre Québec et Kamouraska, ligne qui comprend depuis deux ans tous les ports du sud sans exception jusqu'à trente lieues en bas de Québec, tels que Berthier, l'Islet, St. Jean-Port-Joli et la Pointe à l'Orignal.

En 1876, la fusion avec les autres compagnies de Remorqueurs n'existait plus, et cependant le chiffre des opérations de la compagnie St. Laurent s'élevait à $320,032, malgré la crise et malgré la dépression gé-

nérale qui ruinait tant d'industries et paralysait tant d'exploitations heureusement commencées.

Nous n'avons pas les chiffres de l'année 1877, la première qui vit les départs quotidiens des vapeurs pour le Saguenay, sous la présidence de M. A. Joseph, mais cela n'est pas indispensable ; ce qui importe réellement, c'est de constater les résultats généraux, comme nous l'avons fait sommairement ci-dessus, et de montrer par là ce que les principaux centres des deux rives du fleuve, jusqu'à Chicoutimi et la Rivière-du-Loup, peuvent attendre de développements et de prospérité, grâce aux communications nombreuses et régulières qu'ils ont désormais avec toutes les villes des provinces de Québec et d'Ontario. Tous ces centres qui, il n'y a guère plus de dix ans, pouvaient à peine donner du fret à un seul petit bateau-à-vapeur, en alimentent aujourd'hui trois de premier ordre. Les colons du Saguenay, qui n'avaient pas d'autre marché que les chantiers de M. Price, peuvent aujourd'hui librement envoyer leurs produits à la ville, et ces produits, grâce à la fécondité magnifique de la vallée du Saguenay, ont pris rapidement une importance majeure. Le commerce des bestiaux y figure en première ligne. L'an dernier, le Saguenay n'a pas envoyé moins de deux mille bœufs au marché de Québec, et l'on s'attend à voir doubler ce chiffre l'année prochaine. Les bluets (myrtilles) seuls ont rapporté à cette fertile région au-delà de vingt mille dollars en 1877, et le commerce des grains y a pris de telles proportions

qu'il est question d'établir des entrepôts pour l'emmagasinage des céréales, ce qui aurait pour double effet de garder une réserve toujours prête et d'assurer aux habitants la vente, sur les lieux mêmes, de l'excédant de leurs récoltes.

Tous ces résultats sont dus en grande partie à l'esprit d'entreprise de la compagnie du St. Laurent qui fait ses profits en même temps qu'elle ouvre à la province de nouveaux débouchés et de nouvelles voies de commerce. Sans elle le Saguenay serait encore une terre à peu près inconnue et ses champs resteraient stériles ; elle a fait plus que les fertiliser, puisqu'elle leur a donné l'écoulement nécessaire en leur ouvrant le monde extérieur et en retenant le colon sur ses terres par la certitude de pouvoir toucher le prix de ses travaux. Dans quelques années d'ici, lorsque l'admirable vallée du lac St. Jean sera reliée à celle du St. Maurice, qu'elle sera mise en communication directe par terre avec la capitale et que sa population sera presque doublée, les jeunes cultivateurs d'alors, entendant parler des pénibles commencements du Saguenay, des disettes fréquentes des premiers temps et des amers découragements qui, bien des fois, chassèrent de leurs foyers les aventureux colons de 1845, aimeront peut-être à savoir quand et comment le Saguenay commença à s'affranchir de sa misère, quelle fut l'origine de sa fortune, quelle fut la première voie ouverte devant lui, celle qui le mit en rapport avec le reste de la province en lui révélant à lui-même sa propre richesse. C'est alors

que les quelques lignes que nous venons d'écrire trouveront sans doute leur utilité et que le lecteur ne pourra s'empêcher de nous savoir gré de lui avoir fait faire connaissance plus intime avec une compagnie qui a eu l'insigne privilége de mêler beaucoup de patriotisme à l'esprit d'entreprise et à l'intelligence des intérêts publics.

NOS PLACES D'EAU

—

LA MALBAIE

Août 10.

Nos places d'eau ! Il est bien temps d'en parler vraiment ; voilà la saison finie ! Depuis bientôt quinze jours, le Nord-Est, ce Borée du Canada, souffle avec fureur sur toute la surface du fleuve ; ses rafales se précipitent, mugissent, tourbillonnent et viennent s'abattre sur les campagnes qui rendent mille gémisse-

ments. Avant la mi-août, les gros pardessus sont sortis des valises tutélaires qui les gardaient dans le camphre comme des saumons marinés ; les pelisses de fourrure recouvrent des épaules frissonnantes qui, hier encore, se découvraient paresseusement aux baisers du soleil ; on a vu du feu dans les maisons, *horribile dictu !* pendant que les brouillards vomis par le golfe, et se succédant sans relâche, remplissaient l'air d'une crudité glaciale qui passait à travers les plus solides étoffes.

Quel climat que le nôtre, grand Dieu ! Est-on jamais sûr ici d'un lendemain d'été ? Quel jour peut servir de gage à un autre, et comment croire aux promesses d'un ciel plein de caprices furieux ? Vous quittez la ville haletant, suffoqué, réduit par la transpiration, le manque d'appétit et le manque de sommeil, les membranes intérieures tapissées d'une poussière brûlante ; vous êtes exténué, accablé, vous vous traînez languissamment dans des rues presque désertes ; vos amis, tous ceux du moins qui l'ont pu, ont fui ; à l'heure où vous pensez à eux le gosier desséché, la sueur coulant de votre front comme une chaude averse, ils aspirent les senteurs du varech et les fraîches, les vivifiantes émanations des marées qui, deux fois par jour, font gronder les rivages....vous n'y tenez plus : "De l'air, de l'air," il vous faut de l'air : vous rassemblez ce qu'il vous reste de forces, vous vous donnez huit ou quinze jours, plus ou moins, de vacances, que vous arrachez aux jalouses affaires, et vous voilà parti. Oui, parti, mais le lendemain, mais le soir même ? Ah ! le len-

demain ! le lendemain....c'est le frisson, c'est le grelottement, c'est le fleuve caressé dans vos rêves qui arrive en mugissant avec des bouffées de brouillards, comme si une immense bouche de froid emplissait de son souffle toute la vallée du St. Laurent.

Et cela dure une semaine, deux semaines. Cette année, nous voici arrivés au douzième jour, et ça n'est pas encore fini. Remarquez que vous avez quitté la ville léger et court vêtu, que vous n'avez pu prévoir le mois d'octobre au mois d'août, que vous avez eu confiance dans le soleil, ce père de la nature, que vous n'avez mis en fait d'*extras*, dans votre bagage, qu'un caleçon de bain, ce qui est une garantie précaire contre le nord-est, que vous avez laissé flanelles, molletons, chaussettes de laine et camisoles dédaigneusement empilés dans les tiroirs, et que vous êtes là, maintenant, à deux pas de cette plage retentissante, enfermé misérablement dans une maison crue, mal bâtie, mal jointe, où le rhumatisme, compagnon inséparable du nord-est, vous attend comme une proie assurée.

Eh bien ! Le croiriez-vous ? Non, vous ne le croirez pas. Je vais le dire tout de même. Si parfois, au milieu des rages du vent qui pousse devant lui les brouillards, il se fait une petite accalmie, si le ciel, fatigué d'orages, se repose un instant et, qu'à travers le voile humide qui l'enveloppe, le soleil hasarde une pointe de rayon qui meurt à peine apparu : " Ah ! que le temps est pesant." dira à côté de vous un canadien des campagnes ; " çà n'est pas drôle, allez, monsieur, qu'une sécheresse pareille ! Tout rôtit dans les champs ;

les patates sont grosses comme le pouce, les grains n'ont pas de paille, les épis sont gros comme des fraises, les animaux vont crever ; qu'est-ce qu'on va devenir ?"....Ce que vous allez devenir ? Vous allez rôtir, aussi vous, et devenir gros comme une pomme ; car, je le dis en vérité, un canadien est incontentable. Pour lui, il n'y a jamais de bonnes années ; pour lui, les averses ne sont que des feux de paille, et le délugo viendrait-il encore une fois inonder la terre qu'il tendrait la langue et supplierait le ciel de lui envoyer une goutte d'eau pour calmer sa soif brûlante.

On dit que les travailleurs de la terre, qu'ils s'appellent *paysans* ou *habitants*, sont partout les mêmes, qu'ils se plaignent par routine, absolument comme ils cultivent, et que, jamais, depuis que le premier soc a creusé le premier sillon, ils n'ont adressé au ciel patient autre chose que des récriminations et des doléances. Classe paisible, heureuse, sans souci, qui mange du lait caillé et du lard, tant qu'elle en veut, qui atteint les limites extrêmes de la longévité, qui a l'air d'être parfaitement satisfaite de son sort et qui, cependant, ne l'est jamais du temps qu'il fait ! Vous trouvez cela étrange et rien ne l'est moins. De quoi l'habitant aurait-il donc à se plaindre si ce n'était du ciel, du ciel qui le comble ou l'appauvrit indifféremment ? Pour lui le temps est toujours un ennemi déguisé, parce qu'il le redoute toujours. Quand il fait beau, c'est de la pluie qu'il faudrait, parce que les champs ont soif; et quand il pleut, il pleut toujours trop tard

ou pas assez. Vouloir satisfaire un *habitant* avec du soleil ou de la pluie, c'est vouloir contenter un oppositionniste avec un gouvernement modèle, ou le *Nouveau-Monde* avec le massacre de tous les libéraux, martyrs de la foi dans quelque contrée sauvage.

Cette année, donc, pour en revenir où nous en étions tout-à-l'heure, la pluie, le vent, le brouillard et la brume se sont disputé le ciel pendant toute la première quinzaine d'août. Les étrangers ont fui, et surtout les jeunes femmes, les jeunes filles, comme des volées d'hirondelles effarées, surprises par l'automne avant que les petits n'aient encore d'ailes. Beaucoup sont restés tout de même, ceux qui ont loué pour la saison, ceux qui ont pris feu et lieu, les mères qui n'ont pas de grandes filles, les pères qui ont des sinécures, et les hardis, les intrépides baigneurs et baigneuses qui se sont fait une loi de prendre un bain tous les jours, quelque temps qu'il fit, quoiqu'il arrivât.

De toutes les places balnéaires, la Malbaie est celle qui a conservé le plus de son public ancien ou nouveau. On ne vit jamais pareille invasion, pas même à Cacouna, le *resort* autrefois sans rival, où se faisaient des courses, et dont le grand hôtel a compté jusqu'à six cents pensionnaires pendant plusieurs semaines d'un même été. La Malbaie a été littéralement encombrée cette année-ci ; ses hôteliers ont été sur les dents, et ses nombreux caléchiers n'ont pas connu le chômage un seul jour. Commençons donc par

elle la revue de nos places d'eau, que je vais faire autant que possible positive et pratique, pour l'instruction du lecteur qui veut connaître les avantages et les inconvénients de chaque endroit, en même temps que les progrès qui s'y font et les perspectives que lui offre l'avenir.

* * *

La Malbaie ressemble autant à un paysage suisse qu'à un paysage canadien ; elle participe de l'un par la majesté, de l'autre par le groupement harmonieux des contrastes. Rien n'est sauvage comme le premier aspect qu'elle présente à droite et à gauche, à l'arrivée du bateau. On ne voit rien d'abord qu'une falaise abrupte, sourcilleuse, dégarnie, couverte d'un épais capuchon de sapins qui se rabat sur elle et s'étend presque jusqu'au fleuve. A droite, la falaise dénudée cache le village de la Pointe-à-Pic, la baie, la rivière qui s'en détache et va se perdre dans l'intérieur, enfin, le village proprement dit de la Malbaie, qui est bâti le long de la rivière. On ne voit rien de tout cela en touchant le quai, et il faut gravir une côte raide, ouverte dans les entrailles de la falaise, avant d'apercevoir seulement les premières maisons de la Pointe-à-Pic où les étrangers ont élu leur domicile exclusif.

C'est sur la partie boisée de la falaise, dominant immédiatement le fleuve, d'où le regard embrasse un

panorama sans limite et aussi varié qu'en apparence infini, protégée par sa position même contre tout voisinage incommodant, que M. Chamard, le propriétaire bien connu du *Lorne House*, veut élever un grand hôtel au capital de cinquante mille dollars, divisé en 2,000 actions de vingt-cinq dollars chacune, et, dans le voisinage immédiat, un certain nombre de cottages isolés, mais dépendant tous de l'hôtel, où logeraient les familles qui veulent vivre à part. M. Chamard a fondé à cet effet une société qu'il veut faire incorporer à la session prochaine du parlement et il a fait publier un plan du terrain qu'il a déjà acheté avec une circulaire explicative en regard. Le plan est bien fait, parce que la géométrie et le dessin sont les mêmes dans toutes les langues : mais la circulaire, appelée *Prospectus*, a été rédigée par un Ostrogoth du bas empire qui ne craint pas de faire imprimer "des cottages *en rapport* avec l'hôtel, des *affaires d'hôtellerie* et encore "*Aux attractions* des courses en yacht *se joignent* les charmes d'une magnifique nappe d'eau...." ; le *voyageur d'agrément*, les sentiers qui *sillonnent à travers les montagnes*, et vingt autres expressions de ce genre qui trahissent un mauvais anglais.

Si l'on ne savait d'avance que M. Chamard est un homme fort honorable, très versé dans les *affaires d'hôtellerie*, qui a su se faire une si nombreuse clientèle qu'il a été obligé de louer cette année un autre hôtel en dehors du *Lorne House* et un certain nombre de

cottages, non pas *en rapport avec,* mais *dépendant* de la maison principale ; si l'on ne savait que son projet est fort sérieux, qu'il a des garanties de succès et qu'il répond au besoin généralement senti par la foule toujours grossissante des voyageurs, on serait tenté d'envoyer le plan au diable à cause de la circulaire, et de garder ses vingt-cinq dollars en poche. Mais on ne s'arrêtera pas à l'étrangeté de la rédaction, tant les dépêches télégraphiques et les faits divers des journaux canadiens-français nous y ont habitués ; on ne sera pas plus difficile avec le rédacteur de la circulaire Chamard qu'avec ceux de notre presse, et l'on souscrira des actions avec le même enthousiasme que l'on paie son abonnement.

M. Chamard se propose de bâtir son hôtel de telle sorte qu'il puisse être agrandi successivement, au fur et à mesure des besoins nouveaux. Cet hôtel aura, pour commencer, (et non pas comme dans la circulaire "on *commencera par un édifice* de "....) 120 pieds de long sur 40 de large et comprendra trois étages, le deuxième au-dessus du premier et le troisième au-dessus du deuxième, comme le veut une routine incorrigible. Il sera situé en plein milieu du bois de sapins et recevra par toutes les portes et fenêtres ce parfum âcre et délicieux à la fois qui se compose des senteurs de la mer mêlées à celles des bois.

" Aux *attractions extraordinaires* de la localité...." dit encore une fois la circulaire; puis " les avenues seront faites d'une manière commode et attrayante."

Ce ne seront donc pas les avenues qui seront attrayantes, mais la manière dont elles seront faites ; soit, je le veux bien, mais pourquoi pas les deux ? Pourquoi l'architecte se réservera-t-il d'être attrayant tout seul, par sa manière de faire, ne laissant rien aux avenues qui en auront plus besoin que lui ? Mais ça n'est pas tout : " Les prix seront fixés de manière à *correspondre aux demandes* des visiteurs." Voilà en vérité un hôtelier par trop commode, et si M. Chamard commence par un système pareil, il court grand risque que l'hôtel *lui reste sur le dos*, expression qu'il faut prendre au figuré.

Décidément, cette maudite circulaire gâte tout ; je l'ai sur le cœur et j'en suis affligé pour M. Chamard qui est un très-estimable homme, fort poli, fort entendu, et dont aucun de ses pensionnaires ne peut se passer de faire l'éloge en général et en particulier. Je lui conseille de faire rédiger au plus tôt une autre circulaire, et je lui promets en revanche un accueil très favorable de la part du public dont je ne fais pas partie.

* * *

Passons maintenant à l'hôtel Duberger, le plus ancien de l'endroit, le plus vaste, le mieux situé, le plus complet, possédant jeux de billards et de quilles, salle

de danse et de concerts pour trois cents personnes assises à l'aise, grande salle à dîner toute neuve avec tables pour dix à douze convives, mais meublée avec une simplicité qui n'a rien de commun avec la noblesse, et qui laisse trop voir que les besoins immédiats seuls ont été pris en considération. M. Duberger, jeune homme encore, a compris qu'un hôtel de campagne ne rapporte que pendant deux mois de l'année tout au plus, et il a fait des améliorations et des agrandissements successifs, sans luxe, en vue strictement du nécessaire, mais avec discernement et à propos. C'est le seul moyen de rendre productif un hôtel de cette dimension ; n'avoir pas un personnel trop nombreux et ne faire que les dépenses nécessitées par les besoins nouveaux que chaque année successive amène avec elle est un secret bien simple, mais qui échappe cependant à beaucoup d'hôteliers qui se lancent dans cette voie avec mille chimères en tête, avec un enthousiasme qui tombe bien vite devant l'énormité des frais.

L'hôtel Duberger renferme un trésor, un trésor inestimable, c'est Madame Duberger, mère. Je l'ai dit jadis dans mon premier volume de *Chroniques ;* mais cela date déjà de cinq ans. Eh bien ! Madame Duberger n'a pas vieilli depuis lors ; femme étonnante qui, dans sa soixante-treizième année, voit à chaque détail, s'occupe des moindres choses, se donne à elle seule autant de mouvement que tout le personnel féminin sous ses ordres, et s'empresse également auprès de tous les pensionnaires avec une vivacité et une allure

de trente ans! Telle on l'a vue il y a dix ans, telle on la revoit encore aujourd'hui, ayant vaincu dans l'intervalle deux ou trois maladies sérieuses, opposant l'énergie aux atteintes répétées du temps et ne consentant pas à s'effacer tant qu'elle pourra rester seulement debout. Mme Duberger, mère, est la légende vivante, elle est la chronique en chair et en os de la Malbaie; elle est le type fidèle, l'image frappée au coin précis de la nature vigoureuse au sein de laquelle sa vie s'écoule sans défaillance et sans lassitude, et elle restera comme un souvenir inséparable de la période qui vit la Malbaie devenir la plus recherchée de toutes les places d'eaux canadiennes.

* * *

Vient maintenant l'hôtel Warren divisé en deux maisons l'une à côté de l'autre, toutes deux les plus jeunes de l'endroit, renfermant les meilleures chambres et offrant les repas les mieux fournis. Le propriétaire, M. Warren, porte un nom écossais qui ne l'empêche pas d'être aussi canadien que le plus pur Jean-Baptiste; c'est un homme affable, agréable, aux procédés larges, qui a le sentiment du progrès et qui ne néglige rien pour le réaliser sous toutes les formes propres à un hôtel. M. Warren est un bon rouge, un libéral de la vieille roche, ce qui ne peut que le re-

commander encore davantage aux touristes, si ce n'est à l'honorable Hector Langevin qui représente, dit-on, la minorité du comté de Charlevoix.

* * *

Il était indispensable de parler un peu au long des hôtels de la Malbaie en abordant cette unique place d'eau sur toute la côte nord du St. Laurent ; ils ont eu une trop grande part et ils jouent un trop grand rôle dans le développement et la vogue de cet endroit pour que le chroniqueur ne leur doive un portrait en pied. Quand j'appelle la Malbaie l'unique place d'eau de toute la rive nord, je n'oublie pas Tadoussac, roc velu, pleins de trous et de bosses, frissonnant aux vents du fleuve, qui abrite un reste de tribu indienne dans ses anfractuosités, quelques cottages dans ses replis et sur son dos, et qui porte sur sa crête un hôtel somptueux, fréquenté surtout par des américains valétudinaires et des américaines qui n'ont pas le courage de se rendre jusqu'au pôle, ou qui confondent Tadoussac avec une station du Groënland. Vous comprenez qu'il est absolument impossible d'appeler place d'eau un endroit, quelque pittoresque qu'il soit, quelque bel aspect qu'il offre, où l'on ne peut pas seulement se tremper un doigt de pied sans avoir froid jusqu'à la racine des cheveux et où il serait très-dangereux de

vouloir prendre un bain entier. Je répète donc que la Malbaie est la seule place d'eau de toute la rive nord, ce qui ne veut pas dire que les deux tiers du temps il ne vaille pas mieux y rester sur terre que de se risquer dans l'onde perfide du fleuve ; mais, en somme, on court la chance d'y trouver l'eau supportable dix jours dans le mois ; c'est assez pour les baigneurs ordinaires, mais insuffisant pour les phoques qui viennent en villégiature des extrémités d'Ontario ou même de la vallée de l'Ottawa.

* *
*

C'est une chose bien connue du reste que l'eau du St. Laurent est en général très-froide sur la rive nord et souvent trop chaude sur la rive sud. Du côté nord il n'y a presque pas de battures et, par conséquent, l'eau se retire peu au baissant, de telle sorte que le rivage n'est guère chauffé par le soleil et ne peut guère à son tour réchauffer l'eau graduellement à la marée montante ; tandis que, du côté sud, les battures sont interminables et presque plates ; l'eau s'y retire en certains endroits jusqu'à une lieue du rivage, de sorte que tout ce fond laissé à découvert par le baissant est caressé par le soleil pendant une grande partie de la journée ; et comme la mer monte lentement sur une plage unie, il en résulte que l'eau, arrivée au rivage,

est presque tiède à certains jours exceptionnellement beaux. Mais il ne faut pas trop s'y fier et ne jamais confondre notre fleuve avec une bouilloire.

* *
*

Jusqu'à cette année-ci, c'étaient les bateaux de la compagnie du St. Laurent qui transportaient la malle tant que durait l'été aux différents ports de la rive nord, depuis la baie St. Paul inclusivement jusqu'à Chicoutimi ; le service se faisait régulièrement et la subvention pour cela était de quinze cents dollars. Mais il y a souvent des brouillards pendant certaines époques de la saison de navigation et il en résulte des retards qui causent des inconvénients graves, parfois des préjudices sérieux aux gens d'affaires. C'était là une situation embarrassante, mais comment y remédier? Assurément, on n'allait pas s'amuser à envoyer la malle par terre, en voiture, et obliger les gens de Chicoutimi, par exemple, à ne recevoir leurs lettres et papiers que trois jours après le départ de Québec, quand les bateaux pouvaient les leur apporter en vingt-quatre heures. Il n'y a pas de voie ferrée sur la rive nord et il est impossible d'y en établir une à cause des montagnes qui, se prolongeant jusqu'à dix ou quinze lieues dans l'intérieur, viennent souvent tomber à pic dans le fleuve, ne laissant pas même la

place d'un sentier pour les piétons. Comment fallait-il donc faire ?

C'est alors que M. Tremblay, l'ex-député de Charlevoix, conçut l'idée de proposer un changement complet au maître de poste, l'Hon. M. Huntington. Ce changement consistait en ceci : la malle, au lieu d'être apportée par bateaux, le serait par le Grand Tronc jusqu'à la Rivière Ouelle, endroit de la rive sud qui se trouve presque vis-à-vis la Malbaie ; de la station de la rivière Ouelle, située fort avant dans les terres, un *stage* de la malle la prendrait et l'emporterait jusqu'au quai de St. Denis qui se trouve à sept milles de distance : de là un bateau à vapeur la recevrait à son tour et la traverserait à la Malbaie, d'où elle serait expédiée a tous les bureaux de poste du nord par courriers spéciaux, sans délai et sans embarras. Ce plan a été réalisé en effet ; il est en pleine exécution depuis le commencement de l'été et il fonctionne excellemment, outre qu'il apporte un nouveau moyen de communication, et à heure fixe, au moyen duquel les deux côtes nord et sud se trouvent immédiatement reliées.

* * *

Le plus grand inconvénient ou désavantage *(drawback* en anglais) de la Malbaie était jusqu'aujourd'hui d'être isolée, de n'offrir aucun moyen d'en sortir au

voyageur qu'une affaire pressante rappelait à la ville et de l'obliger, par conséquent, à attendre le retour du bateau. Aujourd'hui il peut traverser tous les matins à huit heures, s'il le veut, au quai de St. Denis, d'où il gagnera le Grand Tronc qui le mènera trois fois par jour dans la direction qu'il lui plaira. Le samedi, il traversera deux fois, car, ce jour là, le *Rival*, tel est le nom du bateau loué par le département des postes, fait deux voyages ; la traversée est de quatorze milles et se fait exactement en cinquante-cinq minutes.

Un autre désavantage de la Malbaie, c'est qu'il est à peu près impossible d'aller en voiture aux paroisses voisines, soit en descendant, soit en remontant le fleuve, à moins de se résigner à se faire broyer les os et à revenir en capilotade. Les côtes de ce pays sont effrayantes et on ne s'y hasarde, la conscience tranquille, que lorsqu'on est candidat libéral ou qu'on porte des pilules aux malades. Cependant, l'intérieur est fort praticable, quoiqu'il y ait aussi des montées et des descentes ; mais elles ont un caractère humain, et le paysage qui les environne, avec son cadre de montagnes de toutes les hauteurs et de toutes les formes, est si beau, si varié, si abondant en aspects pittoresques ou saisissants, qu'il n'est pas de promenades plus connues par les touristes que celles qui mènent aux chutes Fraser, au Trou, au Grand Ruisseau et au Grand Lac, endroits situés à une distance variant de quatre à dix milles de la Pointe-à-Pic. Et combien d'autres lacs plus éloignés, à quinze, dix-huit

et vingt milles de distance, foisonnent de truites et prodiguent aux pêcheurs mille tentations auxquelles ils cèdent invariablement tous !

En somme, de toutes les places balnéaires de la province, la Malbaie, unique en son genre, sans comparaison comme sans rivale, est à bon droit la plus fréquentée malgré des désavantages réels, car elle est de toutes celle qui offre le plus d'attraits au tourists qui sait goûter la nature, au poëte qui la chante et à l'artiste qui la peint.

* *
*

Il semblerait qu'en voilà assez sur le compte d'un seul et même endroit, quelque admirable, quelque attrayant qu'il puisse être. Eh bien ! non, j'en demande pardon à genoux, mais je ne puis encore me résoudre à laisser la Malbaie sans reproduire au moins quelques coups de pinceau qu'en fait le peintre de la nature canadienne, M. J. M. Lemoine, dans " l'Album du Touriste."

Pour l'édification du lecteur, nous reproduisons ci-dessous le texte même des pages 355 et 358 de l'*Album du Touriste* auxquelles nous faisons allusion.

C'est à la Malbaie qu'il faut aller pour jouir de l'âpre, de la grande nature, des larges horizons. Ce ne sont plus les beaux

champs de blé de Kamouraska, les coquets et verdoyants côteaux de Cacouna ou de Rimouski, où le *langoureux* citadin (langoureux pour languissant) va retremper ses forces pendant la canicule; c'est une nature sauvage, indomptée, des points de vue encore plus majestueux que ceux que présentent les *côtes* et les *murailles* du Bic.

Précipices sur précipices : gorges impénétrables dans la saillie des rochers; pics qui se perdent dans la nue, où grimpe, en juillet l'ours noir en quête de *bluets;* où broute, en septembre, le caribou; où le solitaire corbeau, l'aigle royale vont faire leurs nids en mai; bref, les paysages alpestres, les impratiquables *highlands* de l'Ecosse, une nature *byronienne,* tourmentée, entassée dans le nord, loin des sentiers de l'homme civilisé, dans le voisinage de certain volcan, qui de temps à autre se réveille, secoue les environs de manière à causer de piquantes surprises, mais sans danger aucun pour les romanesques habitants.

Selon les uns, pour jouir en toute plénitude de ces austères beautés, il faut être à une époque privilégiée de la vie. Si donc vous voulez savourer à grands traits la rêveuse solitude des plages, des grottes, des grands bois de la Pointe au Pic ou du Cap à l'Aigle, ou capturer par centaines les frétillantes truites du lointain lac Gravel, il faut avoir bon œil, bras nerveux, jambe souple, posséder les roses illusions de la jeunesse, "l'âge des longs espoirs où tout chante en dedans de nous." Vous pouvez toujours, *avant, pendant* et même *après* la lune de miel, séjourner sans danger, sur

..................................ces rivages......

La Malbaie ne paraît pas avoir joué un rôle bien marquant pendant le siége de 1759, bien qu'il y eût *une descente.* D'après une *entrée* dans le Journal de M. James Thompson, déjà cité, et plus tard employé au bureau du génie, (Thompson ou le Journal ?) il paraîtrait que la Malbaie fut choisie en 1776 comme lieu de détention des prisonniers américains. M. Thompson fit alors ériger un corps de logis convenable pour ces messieurs; les prisonniers y travaillèrent eux-mêmes.

Les étrangers paraissent presque prendre possession de la Malbaie, à l'exclusion des *indigènes*, tant que dure la belle saison. Au siècle prochain, les touristes parleront des anciens habitants, des descendants des *Highlanders* de Fraser comme d'une race éteinte, dont les savants tenteront peut-être de tracer la complexe généalogie,—perdue dans la nuit des temps,—à celle des Pictes ou des Lapons. Il n'y aura qu'un rejeton qui fleurira vivace jusqu'à la fin des siècles : la tribu des charretiers, race démoralisée, par ses exactions et sa soif homérique pour les spiritueux.

Qui sait si, au siècle prochain, quelque savant, en villégiature à la Malbaie, ne tentera pas de leur appliquer la théorie de Darwin sur l'"Origine des races" et d'expliquer scientifiquement une ancienne tradition selon laquelle le premier charretier de la côte nord serait issu d'une Laponne et d'un marsouin, au temps d'Eric le Roux, monarque en renom parmi ces peuplades ?

Mais on prétend que ceci se serait passé sur la côte sud, au *Cap au Diable*, et on *en expliquerait le nom*.

Toutefois, en disant que les touristes semblent avoir exclu les *aborigènes* de la Malbaie, ceci ne doit s'entendre que de la Pointe au Pic ; car le village proprement dit, autour de l'église, près du pont et le long de la rivière Murray, en gagnant l'intérieur, est fort populeux.

La Malbaie renferme quatre ou cinq grands hôtels, capables de contenir 600 à 700 touristes. D'abord, l'hôtel renommé de madame Duberger ; celui de Mme. Micheletti ; ceux des Warren et de quelques autres, avec palais de Justice, prison, une belle église catholique, une chapelle anglicane, un juge résident, l'hon. juge Henri-Elzéar Taschereau, un shérif, un greffier, deux médecins.

" Précipices sur précipices .... " On s'arrête effaré.... Quoi ! C'est comme cela que la Malbaie commence ! Quoi ! j'arrive à la Malbaie, moi, touriste ingénu, et.... crac ! la première chose que je fais est

de tomber dans un précipice de quinze cents pieds de hauteur ! Et encore si c'était tout ! Mais me voilà qui dégringole de ce premier précipice dans un autre, qui bondis d'abîme en abîme en me demandant si jamais il y a un bout ? C'est qu'une fois tombé là-dedans, on ne s'arrête plus qu'au centre de la terre. Il n'y a rien de tel que les précipices pour avoir l'esprit de corps ; à peine arrive-t-on au fond de l'un qu'un autre est là qui attend, tout prêt à vous relancer à l'abîme qui le suit et qui, à son tour, vous jette à son voisin, comme si ça n'était pas de vos affaires.

Mais, envoyons fort. " Gorges impénétrables dans la saillie des rochers ".... Ce sont les précipices qui devraient être impénétrables. Un beau gras de jambe en vérité pour le pauvre diable arrivé à trente mille pieds sous terre, au fond du vingt-huitième précipice, avec l'*Album* sur son cœur, que de savoir qu'il y a dans la Malbaie des gorges impénétrables ! Il trouve qu'il a assez pénétré comme cela. Cependant, nous oserons demander à M. Lemoine dans quelle *saillie de rochers* il est allé prendre ces gorges impénétrables, (comme si l'on allait chercher des enfoncements dans des bosses) où en a-t-il vu, même de pénétrables, dans cette pauvre Malbaie chargée de tant d'horreurs ? Ah ! nous comprenons. Comme il n'y apas de gorges du tout dans ce pays, il est évident qu'elles sont impénétrables. Qu'on est heureux de pouvoir deviner !

" Pics qui se perdent dans la nue....." Allons, arrêtez-vous, morbleu ! Vous faites de la Malbaie un endroit absolument impossible, une création insensée qu'on ne

rêverait pas même dans le délire. Jusqu'à présent ce ne sont que des précipices sur précipices, des gorges impénétrables, des pics qui se perdent dans la lune.... Mais qu'en restera-t-il donc ? Que restera-t-il au touriste et sur quoi pourra-t'il mettre pied, s'il ne trouve en arrivant que des précipices qui s'entassent, des gorges où l'on ne pénètre pas et des pics qui se logent au firmament ? D'autres, heureusement, que l'auteur de l'*Album* ont découvert que la Malbaie ne renferme que des montagnes très-ordinaires, qui ne se perdent nulle part et n'ont aucune prétention à escalader les nues.

" Une nature byronienne, *entassée dans le nord*, loin des sentiers de l'homme civilisé.... " Allons, voilà que la Malbaie n'est plus même un lieu quelconque, qui existe réellement, malgré les formes fantastiques dont on la revêt, c'est une *nature* et une nature loin des sentiers de l'homme civilisé ! Mais alors, comment y arrivez-vous donc à cette Malbaie, s'il n'y a même pas de sentiers qui y mènent ? Comment avez-vous pû pénétrer, vous, M. J. M. LeMoine, jusqu'à cette nature *entassée dans le nord ?* Y êtes-vous arrivé par les gorges impénétrables, ou bien l'aigle de Jupiter vous a-t-il porté de pic en pic perdu jusqu'à cet énorme paquet septentrional ?.... Dire que cet entassement de cataclysmes, effroyable comme le chaos, est tout simplement le chef-lieu d'un comté ! Qui ne comprendrait que *l'influence indue* doive avoir beau jeu dans un endroit parcil ?

Perdu dans les précipices sur précipices de cette nature byronienne, l'auteur de l'*Album* ne s'est plus rappelé que l'homme civilisé de nos jours a des chemins de fer et des routes carossables, et qu'il laisse d'habitude les sentiers au pauvre sauvage, enfant des bois, qui n'a besoin que de pouvoir poser un pied devant l'autre pour aller où bon lui semble. Mais le lyrisme dédaigne tant le simple bon sens et la réalité des choses !

" Dans le voisinage de *certain* volcan (certain volcan !) qui secoue les environs, de manière à causer de *piquantes* surprises, mais sans danger aucun pour les *romanesques* habitants...." Quand un volcan vous secoue dans les environs, cela vous donne de piquantes surprises ; on en devient *romanesque. Piquantes* est le mot juste pour exprimer ces sortes de surprises-là. " *Selon les uns*, pour *jouir* en toute plénitude de ces austères beautés, il faut être à une époque privilégiée de la vie...." Ils n'ont vraiment pas de chance, ceux qui ne sont pas encore ou qui ne sont plus à cette époque-là.

Pour les gens sérieux, il y a quelque chose de si *austère* à être secoué dans les environs par un certain volcan, selon les uns, qu'il leur est bien pénible assurément d'avoir dépassé l'époque de la vie qui leur en donne le privilége. Quant à la piquante surprise, je crois qu'elle est ici bien plutôt pour le lecteur qui connait la Malbaie et qui, en lisant l'*Album*, se demande de quel étrange bolithe tombé sur les Laurentides l'auteur a voulu faire la description.

“ Si donc vous voulez savourer à grands traits la *rêveuse solitude* des plages (c'est la solitude qui est rêveuse), ou capturer par centaines les frétillantes truites *du lointain* lac Gravel, il faut avoir bon œil, bras nerveux, jambe souple, posséder les roses illusions de la jeunesse, l'âge des longs espoirs où tout chante en dedans de nous.”—Ainsi, pour savourer la rêveuse solitude des plages, il faut avoir le bras nerveux, et pour capturer les frétillantes truites d'un lac lointain qui s'appelle Gravel, il faut posséder les roses illusions de la jeunesse et que tout chante en soi. On a un orchestre dans le corps, les truites frétillent, le diable y est. Cela n'empêche pas qu'on prenne les truites par centaines. Ces petites bêtes-là ne sont pas farouches, c'est clair. Mais quand on possède les *roses* illusions, les truites, qui aiment les couleurs tendres probablement, et qui sont touchées de ce que l'on conserve des illusions à leur endroit, viennent à l'envi se faire capturer, toutes frétillantes, entre nos jambes souples.

“ Les étrangers paraissent presque prendre possession de la Malbaie, à l'exclusion des indigènes, tant que dure la belle saison.”—Comment ! des indigènes ! Tout à l'heure, on les appelait *romanesques habitants ;* vingt lignes plus loin, M. LeMoine dira : “ En répétant que les étrangers semblent avoir exclu les *aborigènes....* ” Il faut s'entendre. Les gens de la Malbaie sont-ils indigènes, aborigènes ou romanesques habitants ? Vous allez voir qu'on ne tardera pas à les appeler *individus.*

“ Au siècle prochain, les savants tenteront peut-être de *tracer* la *complexe* généalogie des *Highlanders* de Fraser à celle des Pictes ou des Lapons.... ” Tracer une généalogie à...., c'est de l'anglais, *to trace to ;* mais laissons de côté les anglicismes qui, dans un pareil morceau, semblent véniels. Allons toujours.

“ Il n'y aura qu'un *rejeton* qui fleurira vivace jusqu'à la fin des siècles ; la tribu des charretiers, race démoralisée par ses exactions et sa soif homérique pour les spiritueux.”—Lorsqu'il n'y aura plus que des *charretiers* dans la Malbaie, on ne se hasardera guère à les appeler *romanesques habitants :* toutefois, s'ils habitent le flanc des précipices sur précipices ou se logent sur la cîme des pics qui se perdent, ça pourra encore passer. En attendant, je me sens le devoir de réclamer en leur nom contre la mauvaise réputation qui leur est faite. Les charretiers de la Malbaie sont tout ce qu'il y a au monde de moins exigeant ; ils vous feront faire trois milles pour trente sous et vous donneront une journée entière pour un dollar cinquante. Il n'y a pas là de quoi *démoraliser,* même des *indigènes.* En outre les charretiers de la Malbaie sont remarquablement sobres ; tout le monde peut leur rendre ce témoignage. C'est rare, si l'on veut, tout-à-fait dérogatoire à leur noble profession telle que l'entendent les cochers urbains, mais c'est le cas, et il n'y a rien à dire contre le fait.

Passons au dernier coup de pinceau, et le lecteur sera soulagé.

“ La Malbaie renferme quatre ou cinq grands hôtels, capables de contenir six à sept cents touristes, (vient l'énumération) *avec* Palais de Justice, prison, une belle église catholique, une chapelle anglicane, un juge résident, un shérif, un greffier, deux médecins..” Jugez un peu de ce que peuvent bien être quatre ou cinq hôtels qui renferment tous et chacun à la fois le même Palais de Justice, la même prison, la même église, les deux mêmes médecins et le même juge! Une pareille merveille ne peut exister que dans un endroit étonnant à tant d'égards, comme on l'a vu plus haut. Ce qui n'étonne pas moins, c'est que le premier venu puisse se la payer pour une piastre et demie par jour, *avec* beefsteacks, saucisses, omelettes et cornichons.

* *
*

Voilà un livre qui devrait être sévèrement prohibé. Il n'est pas plus permis d'écrire de pareilles choses dans un pareil langage que de faire de la fausse monnaie. Quand on possède, surtout comme l'auteur de l'*Album*, une belle campagne, avec parc, serre-chaude et vignoble, on a des devoirs envers ses semblables, et le premier de ces devoirs est assurément de ne pas massacrer leur langue sans nécessité; le deuxième serait bien de laisser le champ de la litté-

rature aux pauvres diables qui n'en ont pas d'autre et qui pourraient en tirer quelque chose, s'il n'était pas envahi par les plantes destructives.

Nous n'avons besoin de personne en Canada qui fasse concurrence au style de Gagne, et le moins que nous puissions réclamer de ceux qui prennent une plume, c'est qu'ils aient quelque notion de grammaire jointe à un peu de sens commun, et qu'ils ne torturent pas sous nos yeux la pauvre langue échappée à la conquête, consolation et espoir des canadiens depuis plus d'un siècle. Le moins que nous puissions réclamer du président d'une société littéraire, d'un homme dont le nom paraît à tout bout de champ dans les journaux comme auteur, tantôt d'un livre, tantôt d'un mémoire, tantôt d'une brochure, tantôt de çi, tantôt de ça, d'un homme qui va jusqu'à revendiquer au nom de la langue française et se constituer comme son chevalier, voire même comme son protecteur en Canada, d'un homme qui a été appelé charmant écrivain par Mr. Gaillardet qui ne soupçonnerait même pas encore son existence, si le complaisant et perfide Mr. Chauveau ne la lui avait révélée, d'un homme enfin qui ne peut se résoudre à écrire deux lignes sans en faire part au public, le moins, dis-je, que nous puissions réclamer de lui serait, bien modestement, de connaître la signification des mots les plus ordinaires et ne pas les entasser pêle-mêle, sans construction, sans raison, sans à-propos ni convenance, comme s'il en était le maître et qu'il pût les arranger à sa guise.

Des volumes comme l'*Album du Touriste* dénaturent le français et il y a de la perfidie à les écrire. C'est se montrer en public avec la défroque d'un vêtement élégant changé en oripeau, et continuer à l'appeler par son nom. De pareils livres sont une apostasie dissimulée de notre langue; ils l'avilissent par leurs embrassements funestes et lui font produire des êtres tellement difformes qu'on la prend en dégoût. Ils nous dépouillent de notre figure propre, nous enlèvent la sève gauloise et nous anglifient en français. Ils font plus contre notre langue que vingt conquêtes saxonnes, puisqu'ils la retournent contre elle-même et la rendent méconnaissable avec ses propres expressions. C'est grâce à eux que tant de canadi ns se réfugient dans la langue anglaise et proclament qu'il vaut mieux ne connaître et n'écrire qu'elle, plutôt qu'un français aussi baroque et aussi repoussant.

Or, ce sont là des prévarications. Nous n'admettons pas que la conscience doive être plus absente d'une manière d'écrire quelconque que de tout autre acte de la vie. Ecrivez comme un bûcheron si bon vous semble, mais n'essayez pas de faire prendre la cognée pour une plume. Rejeter sur notre langue des énormités comme l'*Album du Touriste*, cela équivaut à faire faux en écritures publiques, à commettre un attentat à la pudeur sous le nom d'un autre.

Il est temps que ces productions innommables cessent de voir le jour; il est temps qu'elles cessent de s'imposer au public comme à un esclave qui aime sa

chaîne ; il est temps que tout ce qui a quelque souci de la littérature s'insurge contre elles, sans quoi on en serait inondé et le temple serait livré aux saturnales. Finissons-en ; repoussons l'invasion barbare, si nous voulons vivre, et ne permettons pas enfin qu'on nous étouffe dans le germe sous prétexte de nous embrasser.

* *
*

Maintenant, je ne saurais finir sans dire un mot de la double appellation qu'on donne à l'endroit qui est le sujet de ce chapitre. On l'appelle indifféremment *Malbaie* ou *Murray Bay*. Il y a pourtant une différence ; en quoi consiste-t-elle ? " Malbaie " est un nom fort ancien ; il remonte à 1608, aux premiers temps de la colonie, et a été donné par Champlain lui-même. Plus tard, après la conquête du Canada, le général Murray, commandant des forces anglaises, divisa en 1762 la seigneurie de la Malbaie en deux parts dont il concéda l'une, appelée *Mount Murray*, à Malcolm Fraser, l'autre, qui prit le nom de *Murray* Bay, à John Nairn, tous deux officiers du régiment écossais des *Highlanders*. Les Canadiens ont fait de " Mount Murray " le fameux *Cap à l'Aigle*, connu de tous les voyageurs du continent, et ils laissent les anglais et les américains appeler à leur guise *Murray Bay* toute la partie ouest de la rivière qui comprend le village proprement dit et la Pointe-à-Pic.

Malcolm Fraser et John Nairn amenèrent avec eux un certain nombre de montagnards de leur régiment et leur concédèrent des terres, chacun dans sa seigneurie respective. Il y eut ainsi, à la Malbaie, dès 1762, une colonie anglaise plus nombreuse que la colonie originaire elle-même. Eh bien ! il ne s'était pas écoulé un demi-siècle que les descendants des *Highlanders* étaient complètement francisés ; ils étaient devenus aussi *habitants* que les plus purs canadiens, et aujourd'hui l'étranger voit avec étonnement des gens qui portent les noms de Blackburn, de McNeil, de Harvey, de Warren, de MacPherson et autres, et qui ne savent pas un mot d'anglais. Leurs pères ont cédé à la propriété absorbante de notre race que rien n'entame et qui s'assimile aisément les éléments étrangers. Le même fait s'est reproduit partout où l'on a voulu implanter dans la campagne bas-canadienne une colonisation britannique pour la faire prévaloir et dominer sur la nôtre.

* * *

En ouvrant le *Correspondant* (1) du mois d'avril dernier, on trouve, sous la signature J. Guérard, un article fort étudié sur la Confédération canadienne, dans le-

(1) Le *Correspondant* est une Revue de premier ordre publiée à Paris.

quel l'auteur, résumant les phases périlleuses par lesquelles a passé le Canada français, et aussi étonné que ravi de la force presque mystérieuse qui, non-seulement l'a maintenu, mais l'a encore fait croître et s'étendre alors que l'engloutissement semblait être sa destinée inévitable, signale, entre autres exemples de cette merveilleuse conservation, celui des Cantons de l'Est où l'on a voulu établir définitivement la race saxonne et lui donner la prépondérance :

"Dans une région montagneuse, dit-il, au sud du Saint-Laurent, est un pays limitrophe des Etats-Unis, qui fut presque inhabité jusqu'à la fin du siècle dernier. Les gouverneurs anglais le colonisèrent dans l'espoir d'enserrer la population française et de la dissoudre à force d'infiltrations britanniques. Or, le fait inverse s'est produit. Non-seulement ces colonies anglaises n'ont rien gagné sur la zône franco-canadienne, mais elles ont été envahies et pénétrées elles-mêmes par l'élément qu'elles devaient détruire. Le recensement de 1871 a donné, pour les onze comtés dont elle se compose, les résultats suivants : Anglais, 60,011 âmes ; Français, 88,717. Par la comparaison de ces chiffres, on voit la merveilleuse fécondité de la race française. Ses rejetons, ses enfants perdus ont formé dans les comtés anglais une masse imposante, supérieure en nombre à toute l'émigration britannique. Cette contrée fertile et pittoresque est devenue, grâce à leur affluence, une des plus riches de tout le Canada. Partout des fermes à l'aspect riant, des vil-

lages populeux, tous les signes d'une colonisation active et prospère."

Ce que l'histoire nous montre dans la province bas-canadienne, elle le fait voir en France même et partout où l'élément celte a été en butte à la conquête. Cet élément renferme en lui une force d'expansion indéfinie en même temps qu'une puissance de cohésion inattaquable. Il résiste à toutes les atteintes, pendant que lui-même perce et s'infiltre au dehors. L'effacement de la race celto-latine a été maintes fois annoncé et l'on attend encore qu'il s'accomplisse. Cette race représente dans le monde une idée indispensable, et elle constitue ainsi une sorte de muraille morale que les invasions et la conquête ne pourront jamais entamer. Toujours, quand il n'a pas été refoulé au dehors, l'envahisseur a été absorbé par ses victoires, dissous au dedans, assimilé par l'élément celte dont la vitalité est prodigieuse. Ce qui lui donne cette vitalité, c'est le génie qui lui est propre ; il fait du sol son point d'appui, et grâce à la langue qui est l'instrument de son génie, à cette langue unique dont la précision et la clarté sont nécessaires aux sciences et aux relations entre tous les peuples, il reste indestructible.

La possession du sol est ce qui assurera l'avenir de la race française en Amérique. Les nations qui se fusionnent ou qui disparaissent sont celles qui n'ont pas de point d'appui ; tandis que les maîtres du sol absorbent tout autour d'eux. Les conquêtes durables,

depuis les premiers temps de l'histoire, n'ont jamais eu d'autre base. Or, nous pouvons être sans inquiétude à cet égard, puisqu'il semble jusqu'à présent établi que notre race est la seule qui puisse coloniser un pays comme le nôtre et s'y maintenir.

* *
*

Mais il ne convient pas de pousser trop loin une dissertation de cette nature dans un petit volume où il est convenu que l'auteur ne peut et ne doit qu'amuser ; j'en demande pardon au lecteur surpris, en faveur de mon effusion patriotique, et je retourne en hâte à nos " Places d'eau " avant que toute la saison ne s'écoule dans mes digressions prolongées.

LA POINTE A L'ORIGNAL.

—

Quittons la sauvage région des Laurentides. Il est huit heures du matin et le *Rival* fume. Embarquons vite, car le bateau, fier de porter le chroniqueur et des centaines de secrets dans autant de lettres, attend avec impatience.

Voyez-vous là, droit devant vous, cette ligne blanche qui semble, par un beau jour, comme une épave flottant indolemment au soleil sur le dos du fleuve ? C'est le quai de St. Denis ou quai de la Rivière-Ouelle, comme bon vous semblera, car il porte les deux noms, étant placé à égale distance entre les deux paroisses, et n'ayant absolument de préférence pour aucune.

Mais, qu'est-ce que c'est que le quai de St. Denis ? C'est un de ces quais gigantesques, variant de sept à douze arpents en longueur, et qu'avait fait construire il y a vingt-trois ans, feu M. François Baby, le plus grand, le plus intelligent et le plus fin *jobbiste* public qu'on ait encore vu au Canada.

D'abord, un peu de topographie pour s'orienter. Entre St. Denis, paroisse chenue et chétive qu'habite M. le sénateur Chapais, et la Rivière-Ouelle où notre Lieutenant-Gouverneur renferme ses Lares, il y a une longue langue de terre qui s'avance parallèlement au fleuve en s'écartant de la ligne de côtes d'environ trois milles. Cette langue de terre s'appelle la Pointe à l'Orignal, parce qu'il n'y a jamais eu là que des corneilles et des anguilles ; de l'extrémité ouest de cette pointe s'élance le quai, en s'allongeant jusqu'à ce qu'il atteigne l'eau profonde ; cela l'oblige à avoir sept arpents de long. C'est là que le *Rival* arrive tous les matins à neuf heures et d'où part immédiatement une diligence qui emporte la malle et les passagers à la station du Grand-Tronc, huit milles plus loin.

La Pointe-à-l'Orignal est située à deux lieues environ de chacune des deux églises de St. Denis et de la Rivière-Ouelle, et peut être regardée comme le site le plus désert, le plus sauvage, mais en même temps le plus pittoresque, le mieux dégagé de tout ce qui pourrait modifier sa physionomie naturelle, et le mieux disposé pour offrir une vue d'ensemble de toute la côte qui s'élève en face de lui. Singulier endroit

que cette Pointe-à-l'Orignal ! Encore plus étrange l'attrait irrésistible, la véritable fascination qu'il exerce sur l'âme de ceux qui y sont restés quelques jours ! Endroit par excellence pour la rêverie, pour la contemplation et pour l'admiration en présence du gigantesque panorama qui se déploie devant le regard !

Il y a là trois cottages seulement, un hôtel qui n'a pas changé depuis quinze ans, et un hangar où l'on prépare l'anguille qui abonde dans les pêches avoisinantes.

Le propriétaire de cet hôtel est un vieux kalmouck, une vraie tête bretonne, aussi récalcitrante, aussi obstinée qu'un clou poussé jusqu'à la tête dans du bois humide. Depuis quinze ans son hôtel regorge de monde ; sans se lasser, les mêmes familles y reviennent ; on s'est évertué à lui faire comprendre qu'il avait une petite fortune à réaliser en agrandissant sa maison et en lui donnant tout le comfort moderne ; on lui a démontré que deux ou trois cottages de plus ne seraient pas de trop pour contenir les familles qui ne peuvent manquer de se rendre de plus en plus chaque année à la Pointe-à-l'Orignal....il n'entend rien. Renfermé dans la pêche à l'anguille à laquelle il donne tous ses soins, il ne voit rien en dehors de cela, pas même aujourd'hui que la Pointe, *sa* Pointe, comme il l'appelle, se trouve reliée au Grand-Tronc par un omnibus et à la rive nord par une ligne quotidienne de bateaux-à-vapeur. Impossible de le séparer de l'anguille ; il ne voit et n'entend que marée et salaison.

Et cependant, il possède la Pointe-à-l'Orignal tout entière, et les voyageurs affluent et chacun d'eux lui dit la même chose, sur mille tons répétés.

C'est qu'en effet il n'y a qu'un sentiment et qu'une voix là-dessus. On se désole à voir, aux mains d'un macaque obstiné, le plus beau site peut-être de toute la rive sud, celui d'où la vue embrasse la plus vaste étendue et le plus grandiose spectacle, un site qui offre au voyageur des avantages inappréciables, entre autres celui de le laisser absolument chez lui, sur un petit domaine rural où il vit en maître, loin de tout contact, de tout rapport avec la population des paroisses voisines, libre dans ses habitudes, dans ses goûts, dans ses manières de faire, à l'abri de l'ennui, car, chose curieuse ! les distractions abondent sur ce coin de terre isolé, ou, du moins, il est extrêmement facile de les y faire naître.

Elevez en effet, sur la Pointe-à-l'Orignal, un hôtel qui puisse contenir au moins cent personnes, au lieu de trente ou de quarante au maximum qu'il loge difficilement aujourd'hui, mettez des voitures à leur disposition et des jeux de quilles, de balle ou de croquet, installés n'importe où aux environs de l'hôtel, car le terrain ne manque pas, certes, et vous formez de suite une clientèle assurée de villégiateurs qui ne manqueront pas de revenir tous les ans passer leurs vacances à la Pointe.

S'ils allaient s'ennuyer malgré tout ce qu'on leur offre, c'est qu'ils ne sont pas dignes d'une vie meil-

leure. Ils n'auraient aucune raison de céder à l'ennui : tous les jours ils peuvent aller à la Malbaie en une heure, ou bien, deux fois par semaine, prendre le *Clyde* qui les conduira, soit à Kamouraska, à quatre lieues seulement de distance, soit à St. Jean-Port-Joli ou à l'Islet, s'ils veulent faire de petites excursions. Quant aux promenades en voiture, il y a celles de Kamouraska ou de Ste. Anne la Pocatière, qui en valent certainement bien la peine.

Mais je ne dis tout cela qu'au point de vue des renseignements à donner et pour l'édification du lecteur de la ville qui veut un détail complet de toutes nos places d'eau : mais il reste à peindre le côté le plus piquant, le plus attrayant pour quiconque a fait longue connaissance avec la Pointe-à-l'Orignal, c'est sa physionomie intime, celle que lui ont donnée ses traditions et qu'elle ne dévoile qu'aux anciens amis. Pour tout autre, pour l'étranger par exemple, cette physionomie est muette ou n'existe même pas; aussi il perd le charme secret de ce lieu rempli d'épisodes fantasques et de demi-mystères : il en ignore le passé pittoresque plein d'aventures et de joyeux tumulte, quand des amis de dix lieues à la ronde et de la ville même se réunissaient, avec le vieux Bacchus et son compère Silène, pour y consommer les plus homériques *festes* que la lune ait jamais éclairées de sa pâle et mélancolique figure. Et quels repas pour vingt-cinq à trente convives bourdonnant, piétinant, chantant, dansant, sans cesse altérés, sans cesse se désaltérant, Mme

Fraser préparait alors! On allait quérir mouton, veau et bœuf à deux ou trois milles, et la volaille, et le gibier, et les entassements de tartes et les jarres bondées de confitures! et quels arrosements. per Baccho dio, sur tout cela! Quels torrents d'ale, de porter, de gin et de vieux Hennessey répandus sur cette masse de victuailles pour les obliger à se frayer un passage dans l'estomac indocile et irrité!

Ah! je vous parle d'un temps, d'un temps qui ne reviendra plus, hélas! Par la mort Dieu! nous avons été jeunes, nous aussi, et nous avons héroïquement pintoché, nous avons englouti le veau et le mouton national aussi bien que les meilleurs de nos ancêtres, et quand nous irons les rejoindre dans le Styx, au moins on pourra dire de nous: " Ceux-là ont vécu." Ils ont vécu vite peut-être, peut-être même trop, pensera quelque incurable dyspeptique au récit de nos exploits; mais c'est là le secret de la vie: Vivre très-vite pour ne pas perdre de temps, et vivre beaucoup, afin de n'avoir rien à se reprocher.

" Multa implevit in paucis diebus."

KAMOURASKA

—

Kamouraska, où l'on arrive après une heure de bateau, en partant du quai St. Denis, est un des anciens rendez-vous d'été de la province. On y est allé de tout temps, depuis qu'on va à l'eau salée. Kamouraska avait son personnel de familles amies qui s'y rendaient tous les ans, avant qu'aucune des places d'eau, aujourd'hui célèbres, ne fût même connue. C'était un rendez-vous d'élite, sans mélange, gardant dans sa pureté les manières et les usages d'autrefois ; le premier venu ne s'y montrait pas, et il n'y avait pas comme aujourd'hui cinq ou six établissements, moitié hôtels, moitié maisons de pension, qui se disputassent la clientèle des voyageurs. C'était

une chose entendue alors qu'on allait invariablement passer ses vacances à Kamouraska ; les autres endroits ne comptaient pas, et quand les familles de la ville arrivaient, elles trouvaient, pour les recevoir, une élégante et joyeuse société qui avait préparé d'avance des pique-niques, des danses et des parties de plaisir variées pour toute la saison.

Ah ! quel bon temps c'était que celui-là, et combien une place d'eau d'alors ressemblait peu à celles qu'on voit aujourd'hui encombrées de gens de toute espèce, venus de partout, sans cohésion, sans affinité, sans aucun point de contact ou de sympathie possible entre eux, gens qui ont bouleversé la physionomie des lieux favoris de la villégiature, en ont changé les mœurs, ont relégué dans un intérieur inaccessible les bonnes familles qui les habitent, détruit tous les charmes de la campagne et remplacé les bonnes, les réjouissantes et solides fêtes de jadis par des pique-niques grotesques, des danses maniérées, du vacarme, de l'esbouffe et du clinquant ! Nos places d'eau modernes sont de vrais capharnaums, des bouzi-bouzins où l'on va s'étaler, se grimer, se contorsionner pour acquérir des airs, où l'on va faire le plus de train possible et vider le plus de flacons, bêtement, sans entrain, sans joyeuseté, sans camaraderie, tandis qu'avant l'invasion des endroits à la vogue, nos places balnéaires étaient de véritables rendez-vous assignés tacitement par l'usage entre un certain nombre d'amis qui avaient l'habitude de se trouver toujours ensemble pour passer l'été.

De tous ces lieux de rendez-vous, Kamouraska était, je viens de le dire, le plus fréquenté et le plus connu. Une ancienneté plus haute et de nombreuses traditions s'y rattachaient. De grandes familles et des hommes célèbres y avaient demeuré ; on y raconte même encore des drames émouvants et trop réels, qui sont restés dans la mémoire de deux générations. Le manoir, un des plus anciens de la rive sud, dans le bas St. Laurent, avait reçu pendant un quart de siècle tout ce que le pays renfermait d'hommes éminents dans la vie publique, ou distingués par la naissance et la position ; enfin, Kamouraska, comparé aux autres places encore naissantes, avait tout le prestige d'un passé plein d'intérêt et d'un présent plein d'attraits, qui l'enveloppait d'une sorte d'auréole magnétique en laissant l'ombre sur tout le reste.

Mais, de nos jours, il n'est pas d'endroit qui ait autant changé, qui ait subi davantage les atteintes brutales d'un état social devenu tout différent, presque sans transition. On y cherche en vain les nombreuses familles si joyeuses, si hospitalières, si vraiment canadiennes d'autrefois ; à peine en reste-t'il deux ou trois, affaiblies, démembrées, qui n'ont plus ni les mêmes ressources ni les mêmes goûts, qui se trouvent dépaysées dans cette variété de voyageurs composée, chaque année, d'éléments de plus en plus divers et mal assortis, et qui, enfin, préfèrent vivre dans une retraite de leur choix qu'au milieu d'un monde qui ne leur convient plus.

*
* *

Lorsqu'on découvre tout à coup Kamouraska par un beau coucher de soleil et à mer haute, en arrivant par la longue et ennuyeuse route de St. Paschal, de la station du Grand-Tronc qui est à cinq milles plus loin, il n'y a pas de spectacle plus réjouissant ni plus agréable à contempler. Ce village, bâti comme à l'aventure, sur le bord même du fleuve, sans symétrie aucune, présentant aux rayons du soleil qui s'en va ses toits éclatants de blancheur, ses jardins, ses bosquets et ses touffes d'arbres qui, à cette heure, s'épanouissent dans un bain de lumière, est tout ce qu'on peut imaginer de plus gai et de plus coquet. Puis, lorsqu'on a franchi le village, qu'on arrive à la partie vraiment pittoresque, vraiment belle de Kamouraska, au côteau, appelé la Côte-à-Pincourt, qui s'élève du fleuve en pente douce, sous un manteau de sapins et de verdure, on a devant soi une vue admirable, un panorama immense et heureusement varié par des groupes d'îles qui reposent le regard et arrêtent çà et là la ligne de l'horizon, trop étendue pour être contemplée longtemps sans fatigue.

C'est la Côte-à-Pincourt qui est la promenade par excellence du soir, à l'heure des chuchotements, des gazouillements et des accompagnements, à l'heure des rencontres fortuites auxquelles on a rêvé tout le jour, et qu'on a préparées par mille regards et autant de

signes improvisés, mais toujours admirablement compris. La Côte-à-Pincourt a environ un mille de longueur et peut être appelée la terrasse Durham du bas St. Laurent ; on chercherait en vain ailleurs une promenade réunissant mieux toutes les conditions nécessaires, une vue presqu'illimitée et sans monotonie, une longue et capricieuse bordure de montagnes bleues sur la rive opposée du fleuve, des îles à un mille ou deux du rivage ; d'un côté, à droite, une frange de sapins plus ou moins épaisse qui descend jusqu'au rivage, et de l'autre, à gauche, des rochers, de petits caps et des bouquets d'arbres qui se placent là comme ils peuvent, dans un désordre gracieux, pendant que le terrain même sur lequel on marche semble avoir été nivelé, passé au rouleau, tout préparé d'avance pour devenir une promenade favorite, recherchée de plus en plus avec le temps.

On ne se lasse pas de ce que fait la nature elle même pour certains plaisirs particulièrement agréables à l'homme, et la promenade aisée, délassante, faite dans une atmosphère de senteurs salines que le fleuve envoie le soir par longues et fortes bouffées, est un de ces plaisirs-là. Aussi, quelle que soit l'affluence des touristes dans les autres endroits, Kamouraska en reçoit-il tous les ans un certain nombre, au-dessous duquel il ne descend jamais et qu'il dépasse à certaines années de beaucoup, suivant la direction que les circonstances ou une impulsion quelconque auront fait prendre aux voyageurs. Les mai-

sons qui bordent chaque côté de la Côte-à-Pincourt, sur une longueur de près d'un mille, sont presque toujours toutes louées à des familles privées, et ce qu'on appelle à Kamouraska "n'avoir pas d'étrangers," comme il arrive cette année-ci, c'est lorsque les maisons de pension et les hôtels ne sont pas encombrés et qu'on peut y trouver un lit, sans avoir à le conquérir sur un autre arrivant.

Si le village de Kamouraska est en soi fort joli et fort agréable, en revanche, dès qu'on en sort, on se trouve, à l'une ou à l'autre extrémité, devant une anse longue et ennuyeuse qu'il faut passer pour arriver à la paroisse voisine, soit à St. André, soit à St. Denis. Aussi, voit-on peu d'étrangers s'y promener en voiture ; ils se réservent pour les promenades en chaloupe, aux îles, ou pour les promenades à pied le soir.

Disons un dernier mot. L'air de Kamouraska est particulièrement pur et vivifiant, les bains tempérés, le séjour rapide et joyeux, les plaisirs faciles, et l'on n'en revient jamais qu'avec une santé raffermie et le désir d'y retourner l'année suivante.

LA RIVIERE-DU-LOUP

—

Nous arrivons maintenant à la Rivière-du-Loup, endroit considérable, terminus du Grand-Tronc, tête de ligne de l'Intercolonial, point d'aboutissement du grand chemin intérieur de Témiscouata qui rejoint le Nouveau-Brunswick, rendez-vous des bateaux-à-vapeur qui vont au Saguenay et en reviennent, situé à cinq milles de Cacouna, auquel il est relié soit par le chemin de fer, soit par un chemin carossable extrêmement pittoresque, endroit enfin qui est destiné à des développements inattendus et à une importance de premier ordre, dès que la ligne projetée de Frederic-

ton, qui le reliera directement avec la capitale du Nouveau-Brunswick, aura été construite, dans quatre ou cinq ans. Déjà, près de la gare du Grand-Tronc, il s'est formé tout un nouveau village qui a l'aspect d'une petite ville animée et prospère. Le voyageur s'y reconnaît à peine et il ouvre les yeux pour se rendre compte de ce progrès rapide ; ce n'est pas, pour dire vrai, que la Rivière-du-Loup menace de devenir un Chicago d'ici à vingt ans, mais ce que l'on admettra, c'est que ce progrès est remarquable et ne peut que l'être de plus en plus, au milieu de tout ce qui tend à en favoriser le développement.

La Rivière-du-Loup ne sera jamais un lieu à la mode, fréquenté par un grand nombre de gens en villégiature, parce qu'elle est trop loin du fleuve ; mais comme il faut absolument s'y rendre, soit pour prendre le bateau-à-vapeur, soit pour prendre l'Intercolonial ou le Grand-Tronc, il y aura toujours, plus que partout sur la rive sud, un très-grand nombre de passants, dont la grande partie voudra s'arrêter quelques heures et fournira un appoint considérable aux hôtels et aux maisons de commerce. Celles-ci sont nombreuses et considérables à la Rivière-du-Loup, tandis qu'il n'y avait eu jusqu'à ces dernières années qu'un seul hôtel convenable, l'hôtel Larochelle si bien connu et si bien achalandé depuis un quart de siècle. Mais maintenant, la Rivière-du-Loup peut se réjouir d'avoir un second hôtel de premier ordre, celui que M. N. Lemieux a ouvert il y a deux ans, et qui l'a em-

porté l'été dernier sur son concurrent par le nombre des personnes qu'il a reçues. On ne saurait s'empêcher de souhaiter à M. Lemieux tout le succès possible, d'autant plus qu'on peut le faire sans causer aucun tort à l'hôtel Larochelle ; il y a place à la Rivière-du-Loup pour deux hôtels de premier ordre, et si quelqu'un peut remplir convenablement une moitié de cette place, c'est bien M. Lemieux dont la politesse, les manières agréables et le savoir-faire sont remarqués de tous les voyageurs.

Rivière-du-Loup est un nom ancien dont on ne peut retracer l'origine, malgré la signification qu'il semble porter en lui-même. Pourquoi "loup" plutôt que renard, lièvre, caribou ou castor ? D'autant plus qu'il y a une autre "Rivière-du-Loup" *en haut*, près de Maskinongé, et une autre encore sur la Ristigouche, près de la baie des Chaleurs, et peut-être deux ou trois de plus que connait seul l'inspecteur des postes. Les loups d'autrefois étaient donc de grands baigneurs, absolument sans préjugés, qui passaient une rivière aussi bien qu'une autre, et qui ne s'arrêtaient que juste le temps d'être remarqués pour qu'on baptisât une rivière de leur nom. Je me rappelle un de mes amis qui, arrivé à la Rivière-du-Loup (en bas) se trouvait absolument mystifié : "Le loup!" demandait-il aux passants, "le loup, je veux voir le loup ; je vois bien la rivière, mais où est le loup ?" Il n'en démordait pas et sa surprise était extrême ; il pensait sans doute qu'un loup traditionnel devait pas-

ser sa vie à traverser la rivière et se faire remplacer par un autre dès qu'il se sentirait sur le point de faillir à sa mission. Aujourd'hui, nous sommes moins catégoriques quoique plus rationels, et le nom de Rivière-du-Loup (en bas) a été heureusement changé en celui de Fraserville. Mais il en est de ce dernier nom comme du système décimal. Il est parfaitement reconnu, apprécié, mais un grand nombre de marchands n'en continuent pas moins de vous présenter leurs comptes en louis, shillings et pences, comme si de rien n'était, "comme si ç'avait du bon sens," dirait un débiteur susceptible et délicat.

Il n'y a pas lieu toutefois de s'appesantir là-dessus ; prédisons seulement à coup sûr que le nom moderne de Fraserville remplacera définitivement l'ancien, quand bien même il arriverait maintenant toute une meute de loups pour réclamer.



Cacouna, situé à cinq milles plus bas sur le fleuve, est un endroit assommant, fort à la mode jusqu'à ces années dernières, aussi insignifiant, aussi désagréable qu'un endroit à la mode peut l'être, embelli, il est vrai, par un grand nombre de cottages et même parfois de véritables châteaux que les étrangers y ont bâtis ; assez près du fleuve pour qu'on puisse s'y baigner sans avoir trop de chemin à faire et assez

loin pour qu'on en perde l'envie ; possédant un immense hôtel, six fois trop grand, et aussi ennuyeux qu'il est long ; élevé sur un côteau qui ne manquerait pas de charme s'il était livré à sa nature sauvage, au lieu d'être tailladé, dépecé en parterres, par l'élégante civilisation qui a voulu rendre joli ce qui était beau ; rempli, surchargé de maisons de pension de toute nuance, construites en vue de recevoir des étrangers qui, de plus en plus, s'en vont ailleurs.... voilà Cacouna, le *resort* élégant d'autrefois, si vanté, si recherché qu'on y allait quand même, parce que c'était comme une flétrissure que d'ignorer l'endroit à la mode, et que l'on passait presque pour un barbare quand on n'en revenait pas fou d'enthousiasme et littéralement éreinté par une saison de danses et de veilles orageuses.

Aujourd'hui, c'est bien changé : " Voir Cacouna et aller ailleurs......"

C'est là tout ce qu'on en peut dire maintenant.

RIMOUSKI

—

Le Bic est, après Cacouna, la place d'eau la plus rapprochée, en suivant toujours la rive sud. Il faut faire dix-sept lieues pour y arriver et l'on se trouve à cent-soixante dix milles de Québec, en face d'un fleuve sans cesse s'élargissant et qui prend déjà une allure océanique. Mais ne nous y arrêtons pas encore ; abordons vite le grand centre du bas St. Laurent, trois lieues plus loin, Rimouski, chef-lieu d'une immense région, du plus grand district judiciaire et du plus grand diocèse du Dominion.

Rimouski n'est pas seulement une campagne, c'est une petite ville, et une petite ville qui mérite admirablement ce nom. Figurez-vous que vous êtes sur le bord du fleuve, mais absolument sur le bord, là où sa largeur atteint une douzaine de lieues et d'où le regard aperçoit vaguement la rive nord confondue avec l'horizon, ou baignée dans les flots qu'elle teint d'une longue frange bleue qui semble flotter, se soulever ou s'abattre comme une crinière ondulée. Vous êtes au fond d'une baie de peu de profondeur, qui s'évase largement, et que deux pointes de terre inégales protégent de chaque côté contre la violence des vents du nord-est ou du sud-ouest ; le chemin, un chemin plus beau, plus régulier que les chemins macadamisés les mieux entretenus, passe presque sur la grève, entre deux haies de maisons qui se suivent dru sur une longueur de vingt arpens et qui constituent le cœur même de la ville ; derrière, un côteau dominé par de grands édifices tels que le palais de justice, le collége et le couvent, et recouvert çà et là de villas élégantes que des jardins naissants et d'ingénieuses plantations dérobent plus ou moins au regard. A l'extrémité de gauche, une rivière extrêmement pittoresque, variant de deux à cinq cents pieds en largeur, se fraye sournoisement un chemin dans l'intérieur du pays et va se perdre près de la frontière avec ses truites, ses saumons et ses anguilles qui ont escaladé cascades, écluses et barrages. A l'extrémité de droite, c'est la pointe apparente que fait la baie en se refermant, et qui n'offre aucun relief, mais dont le contour régulier, au

dessin ferme et pur, s'harmonise agréablement avec l'ensemble du paysage. En face, à une lieue au large, s'étend la gracieuse, l'élégante île de St. Barnabé, île protectrice qui défend Rimouski des vents du nord, qui reçoit sans distinction rêveurs et pique-niqueurs, également hospitalière à tous, qui ne demande pas mieux que de se faire tondre par les nombreux visiteurs à court de bois, et qui n'a véritablement pas de défauts, malgré ce qu'en disent les baigneurs qui vont se jeter à l'eau sur son rivage, s'y gèlent en une seconde et se plaignent ensuite de ce que l'île ne les réchauffe pas.

* *
*

Dans Rimouski il y a plusieurs genres de beautés ; la beauté ample, à découvert, sans obstacle devant la vue, beauté libre et souveraine que le majestueux St. Laurent déploie dans son cours. Il y a la beauté pittoresque et gracieuse, nourrie d'inattendus, abondante en détails, pleine de capricieux désordres, de promesses interrompues, de séductions, de détours et de fallacies savamment ménagées pour le plaisir de l'âme et des yeux ; c'est la beauté qu'offrent dans son cours furtif la rivière Rimouski et ses rives tantôt dérobées, tantôt étalées en plein soleil sous la chaude averse des rayons d'été ; ça et là bordées d'épaisses touffes d'arbrisseaux qui jettent une ombre silencieuse sur des eaux profondes et claires comme le cristal, ou

bien recevant la dernière ondulation de longues collines qui s'abaissent lentement sous une toison de verdure ; ici, cascade bondissant à travers les rochers, courant éparse dans trois ou quatre directions, prenant un lit, quittant l'autre, changeant de rive, allant et revenant affolée, jusqu'à ce qu'elle disparaisse tout à coup comme engouffrée au sein de la terre ; là, nappe profonde, calme avec majesté, insouciante des vents qui font frissonner la rive, réflétant sans une ride l'azur sombre du ciel, dormant ainsi depuis des siècles dans une immobilité pleine de sourdes tempêtes, comme si elle attendait l'heure fatale pour les faire éclater ; plus loin, cours facile, sans ambages et sans heurts, se prêtant aux moindres souffles qui tremblent dans l'air et brisant en mille paillettes lumineuses les rayons du soleil dispersés sur son dos. Il y a enfin la beauté simple et harmonieuse du paysage qu'on embrasse en un coup-d'œil, dont tous les détails se révèlent simultanément et se complètent l'un l'autre pour former un ensemble auquel rien ne manque. Ce dernier genre de beauté est surtout propre à Rimouski. Difficilement, en effet, on trouverait ailleurs un endroit qui renferme autant d'harmonie dans la disposition de ses parties, qui ait une assiette plus unie et qui soit d'un dessin plus sobre, plus régulier et plus pur.

***

Rimouski est l'endroit par excellence au point de vue des tempéraments ; il convient à tous les caractères et à tous les états, à toutes les conditions de l'esprit et du corps. Grâce au cadre qui l'entoure, il combine un air remarquablement doux et tempéré avec l'air âcre et vigoureux de la mer, en sorte que les poitrines robustes et les poitrines délicates s'en accommodent également. Il convient aux gens de la ville qui ont besoin de mouvement, qui veulent sentir la vie autour d'eux, parce que, de toutes les petites villes du Canada, il n'y en a pas une où il y ait autant d'animation et de va-et-vient qu'à Rimouski. Là, tout le monde est sur pied, allant et venant au dehors, foulant à toute heure un magnifique trottoir de cinq pieds de largeur et de deux milles et demi de longueur en ligne droite, trottoir unique, qu'on parcourt sans fatigue et avec reconnaissance pour le maire actuel de l'endroit, M. Louis Gauvreau, homme fort intelligent, homme de progrès, qui connaît le monde et qui n'a accepté sa charge qu'à la condition qu'on le laissât compléter sans délai tout ce qui manquait encore pour faire de Rimouski une véritable petite ville moderne, propre au citadin aussi bien qu'au touriste.

On ne saurait s'imaginer combien il est ravissant de se promener par un beau clair de lune, et à marée haute, sur ce long trottoir qui suit le cours du fleuve et

en reçoit les émanations pénétrantes mêlées à la brise parfumée du soir. Tout le monde vient aspirer avec délices cette atmosphère pleine de mâles et vivifiantes caresses. Celui qui a travaillé tout le jour ou qui a calculé pour l'avenir, qui a médité, pensé de longues heures et pleuré peut-être, vient y livrer son front soucieux et chargé de regrets; la nature, cette grande consolatrice, le calme, le réconforte et lui apporte de nouvelles espérances. Le jeune homme rêveur, qui a encore l'illusion, cette touchante bêtise du cœur où l'on puise une foi sans limite en ce qu'on aime, y vient chercher des inspirations et les secrets merveilleux qui le conduiront à l'âme dont la sienne est éprise. Les jeunes filles, essaim bruyant, peu songeur, volant d'amourettes en amourettes comme l'oiseau de branche en branche, sans se poser nulle part, et pour qui le "doux esclavage" est une métaphore imaginée à leur profit, les jeunes filles aussi y viennent en troupe nombreuse, en troupe redoutable, essayer de discrètes séductions sous le regard bienveillant de la lune et la complicité sereine des étoiles. Les grandes ombres de l'île St. Barnabé qui sommeille au large, celles des pointes, qui se projettent de chaque côté de la ville assoupie, et des collines qui étagent au loin leurs crêtes boisées, se rassemblent comme pour jeter une teinte mélancolique sur le ciel scintillant. On croit les voir s'approcher et vous envelopper, et cependant elles gardent, immobiles, leur forme indécise, vaguement flottante, comme les voiles étendues d'un grand navire qui attend les premiers souffles du vent.

* * *

Tout ce qui vit, dans Rimouski, tout ce qui sent, hommes, femmes, vieillards, jeunes gens, fillettes et garçons, quitte au soleil couché les travaux et les soucis, abandonne les maisons et se répand comme un flot pendant deux heures sur le trottoir retentissant. La plage rend mille échos qui répondent à la cadence des pas, aux chuchotements des conversations intimes, et les soupirs de la vague se mêlent à ceux des poitrines dilatées par de longs et tendres aveux.

C'est l'heure des jeunes surtout, de ceux qui ont la vie devant eux, et quelle foule ils sont ! Il n'y a pas d'endroit, certes, dans toute la province, où l'on puisse trouver une aussi brillante génération des deux sexes, aussi nombreuse, aussi cultivée, aussi indépendante d'esprit et, en même temps, qui ait des manières plus aimables et plus courtoises. On peut dire que Rimouski est l'endroit par excellence de la politesse aisée et de l'urbanité cordiale qui s'étend à toutes les relations et les facilite en les protégeant contre la familiarité vulgaire. C'est que tous les citoyens s'y fréquentent, entretiennent entre eux des rapports constants et que les manières, se communiquant ainsi des uns aux autres, se généralisent. A Rimouski, ce qu'on appelle l'échelle sociale est une chose fort indéterminée ; on n'y connaît pas d'inférieurs et un niveau

presque uniforme se répand sur toutes les têtes, parce que la plupart des gens, de toute catégorie et de tout état, ont une culture à peu près égale, des façons et un langage qui rendent les distinctions bien difficiles à établir.

A Rimouski, il n'y a personne, sachant lire, qui ne reçoive un ou plusieurs journaux, chose absolument unique dans toute la province. Le nombre des lettres, reçues et expédiées à son bureau de poste, est plus considérable que celui de toutes les paroisses réunies de la rive sud, sur une longueur de cinquante lieues, si l'on en excepte Lévis et Fraserville. Mais les abonnements se bornent un peu trop exclusivement aux journaux de Québec. On est si loin de Montréal ! et l'intérêt que peut inspirer un journal de la métropole canadienne semble diminuer en raison directe du carré des distances, ce qui ne lui en laisse guère à son arrivée à Rimouski.

* * *

Pour être vivant, animé, Rimouski n'a pas besoin d'étrangers; il se suffit à lui-même. Sa population condensée, active, est très *sorteuse ;* tout le monde est dehors, ce qui porterait aisément l'étranger à se tromper sur le nombre réel des citoyens. Comme à la Rivière-du-Loup, il y a beaucoup de passants, de gens qui sont obligés pour ainsi dire d'arrêter quelques

heures, parce que Rimouski est un chef-lieu d'une nature exceptionnelle, le centre d'approvisionnement d'une immense région qui s'étend jusqu'à la Baie des Chaleurs et à la frontière du Nouveau-Brunswick. C'est là aussi qu'arrêtent, tant que dure la navigation, les paquebots de la ligne Allan et qu'ils prennent la malle de toutes les provinces à destination de l'Europe, en même temps que les passagers venus pour traverser l'Océan. C'est là encore qu'ils stationnent à leur retour pour être visités par l'officier de douane et pour déposer la malle européenne ; ils y laissent aussi les passagers d'outre-mer qui veulent prendre l'Intercolonial et se rendre, soit dans les provinces maritimes, soit dans les provinces supérieures.

A cet effet, il a été construit un petit embranchement de deux milles qui, partant de la ligne de l'Intercolonial, aboutit à l'extrémité du quai de Rimouski, quai prodigieux qui a douze arpents de longueur sur trente pieds à peine de largeur, et qui s'avance dans le fleuve comme une véritable batture. Malgré cette longueur, il était à peu près inutile et il n'aurait jamais servi qu'à immortaliser l'incomparable et l'honorable feu M. François Baby, si le gouvernement fédéral ne lui eût fait ajouter au printemps dernier une aile qui garde à l'abri de tous les vents le petit *tender* dont la fonction est de porter à bord du paquebot, mouillé au large, la malle et les passagers que lui transmet le chemin de fer.

Or, cette fonction se réduit à deux petites courses

par semaine, l'une vers le steamer qui part et l'autre vers le steamer qui arrive. Tout le reste du temps, le *tender* est inactif et son équipage baille sur le quai. Pour cela, le gouvernement paie environ trois cents dollars par mois. On se demande s'il ne serait pas infiniment préférable, tout en étant praticable, que le gouvernement employât un bateau plus grand, dont l'objet serait surtout de relier avec Rimouski les établissements isolés de la rive nord, depuis Tadoussac jusqu'à Manicouagan, une distance d'environ trente-cinq lieues, d'y faire le transport des provisions et effets, et d'en rapporter les produits de la pêche et les fourrures qui sont les seuls articles vendus au dehors par la population de ces établissements. Mais cela dérangerait, paraît-il, le service régulier et précis de la malle ; il peut arriver que le *tender* soit retardé dans l'une de ses courses par des brouillards ou par un accident quelconque, et alors le steamer océanique serait contraint d'attendre son arrivée. Tous les avantages que l'on retire de l'expédition de la malle jusqu'à Rimouski, par l'Intercolonial, seraient en conséquence perdus et l'on pourrait accuser le gouvernement de subordonner la chose publique à un intérêt local.

Cependant, il semble facile de concilier les deux. Le fleuve, devant Rimouski, a douze lieues de largeur ; qu'on donne au *tender* les trois premiers jours de la semaine pour visiter, l'un après l'autre, les quatre ou cinq établissements du nord et revenir aussitôt après avoir chargé et déchargé sa cargaison, ce pour quoi il

aurait amplement le temps nécessaire. S'il lui arrivait d'être enveloppé de brouillards persistants, il ne serait pas plus retardé que le steamer lui-même, obligé par le même contretemps de rester immobile ; et si le service de la malle en éprouvait quelque inconvénient, cette circonstance serait si rare et si exceptionnelle que l'on aurait sérieusement tort de lui sacrifier un grand avantage positif, assuré à une vaste partie du pays qui manque de moyens de communication. Aussi, les citoyens les plus influents de Rimouski ont-ils *pétitionné* le gouvernement, il y a quelques mois, pour qu'il leur envoyât un *tender* capable de porter autre chose que des sacs de lettres et quelques passagers. Ils attendent encore une réponse, ce qui ne veut pas dire que le gouvernement ne s'occupera pas de la chose au premier moment opportun ; il a tout à y gagner du reste, car le commerce de Rimouski avec les chantiers du nord et la circulation des voyageurs le rembourseraient presque des frais auxquels l'oblige l'entretien d'un *tender* qui reste oisif pendant six jours de la semaine.

Si le *tender* est forcément oisif, en revanche son équipage ne demande qu'à agir et son capitaine, M. Lavoie, homme aussi affable et complaisant que marin habile, se désole d'une inaction qui ne va guère à un loup de mer et regarde avec amertume la fumée des steamers qui passent à l'horizon, pendant qu'il est obligé de garder dans la soûte du sien tout son combustible inutile, inutile même pour faire cuire des

beafsteaks et rutiler l'omelette au lard. Il attend, Rimouski attend, le gouvernement attend.

" Savoir attendre" est une grande force, dit le proverbe ; mais c'est une force qui finit par agacer et par rendre maussade.

* * *

Rimouski est un des anciens endroits de la province. La première concession qui en fut faite, par le gouverneur de Brisay au sieur de la Cardonnière, remonte à l'année 1688. Huit ans plus tard, M. de la Cardonnière cédait sa seigneurie à René Lepage de Ste Claire qui, le premier, vint s'y fixer. Il y a donc aujourd'hui près de deux siècles que la première maison de Rimouski fut élevée par son premier habitant, qui était en même temps le seigneur de la place.

Ce n'était pas tout d'avoir une maison et de posséder un domaine de deux lieux de front sur deux lieux de profondeur. Il fallait attirer des censitaires sur ce domaine et y amener des colons qui paieraient un sou de rente par arpent défriché, comme cela se faisait parmi les anciens canadiens. Mais il n'y avait pas d'agence d'émigration à cette époque-là ; nos pères comptaient bien plus sur eux-mêmes que sur les autres ; aussi le sieur René Lepage de Ste Claire se hâta-t'il de donner l'exemple sans retard. Il ne fit ni une ni deux ; il avait pour épouse une de ces

canadiennes du bon vieux temps qui ne marchandaient pas la progéniture ; elle lui avait déjà donné six enfants ; il lui en demanda encore, et la digne femme lui en apporta dix de plus.

C'était commencer d'un bon train. Mais il en fut malheureusement de la colonie de Rimouski comme de toutes celles d'alors ; l'établissement en fut ardu, pénible, et partant lent. Aussi, plus de soixante ans plus tard, à l'époque de la conquête, n'y avait-il encore à Rimouski qu'une vingtaine de maisons disséminées sur un espace de quatre lieues carrées, et une population ne dépassant pas trois cents âmes.

*
* *

Si l'on consulte les régistres des mariages et naissances qui ont eu lieu dans Rimouski pendant les dix-huitième et dix-neuvième siècles, on voit que la progression est loin d'être régulière. Les écarts sont considérables ; le chiffre des mariages surtout varie, tandis que celui des naissances se soutient avec une certaine allure mathématique qui fait voir que les enfants ne s'empressaient pas de mourir, à peine venus à la lumière, comme ils en ont pris l'habitude depuis bien des années déjà. Ainsi, les mariages se maintiennent pendant près d'un siècle et demi, avec une moyenne extrêmement changeante et languissante

à la fois, jusqu'à ce que tout à coup, en 1838, les habitants de Rimouski deviennent furieux ; quarante-cinq d'entre eux se marient cette année-là et il y a deux cent douze naissances. Il fallut trente-quatre ans pour qu'ils pussent se remettre d'une pareille émotion, et ce n'est qu'en 1830 qu'on voit le chiffre des mariages s'élever à quarante-huit, après être descendu dans l'intervalle jusqu'au chiffre absolument méprisable de dix.

On remarquera aussi, en consultant les régistres de la paroisse, que le nombre des décès n'était pas du tout en rapport avec celui des naissances. On mourait peu au siècle dernier ; on meurt peu encore aujourd'hui, proportion gardée ; Rimouski est décidément un endroit où les gens ont la vie dure, autant qu'ils ont le cœur tendre ; c'est pourquoi l'on y comptait en 1870 jusqu'à seize individus mariés depuis plus de cinquante ans et qui étaient encore loin d'être blasés. Une année seulement, en 1830, le nombre des sépultures atteignit un chiffre inouï, effrayant. Cent-sept personnes furent enterrées. C'était probablement en prévision du grand choléra qui devait éclater deux ans plus tard : les gens mouraient d'avance afin d'être sûrs d'y échapper.

* * *

Rimouski, nous l'avons remarqué plus haut, a une existence assez ancienne, comparée à celle des autres

établissements canadiens. Il a été chanté dans des vers immortels qu'on trouve cités dès au début d'un petit volume intitulé " Chronique de Rimouski," lequel volume a paru il y a quatre ans. On ne peut s'empêcher de reproduire ces vers dans la présente chronique, et on ne pourra s'en empêcher non plus dans toutes les autres chroniques qui suivront sur le même sujet. Les voici dans leur fraîcheur bucolique :

" Aux parages lointains où le fleuve est *immense*."

Immense n'est pas une cheville.

" Non loin *des grandes eaux où l'océan commence*,"

L'océan commence aux grandes eaux ! !....C'est rare.

" Sur un banc de récifs, et dans l'ombre du soir,
" L'Ile St. Barnabé dessine un long trait noir."

Ceci n'est pas d'accord avec la peinture qui en est faite par M. J. Charles Taché, et que cite également l'auteur dès la page suivante. Ainsi M. Taché appelle l'Ile St. Barnabé *une délicieuse corbeille de verdure vive, au sein des eaux du grand fleuve.* Il serait difficile de faire *dessiner un long trait noir* à une *corbeille de verdure vive*, mais quand on est poëte, on voit aisément, dans ses moments d'inspiration, la nature entière se livrer aux beaux-arts. Dans ces moments-là, la spécialité des Iles, c'est de dessiner. Sachons gré à M. Taché de ne pas faire de vers et de se contenter de trouver

le fleuve *grand* en prose; poëte, il eût été condamné à le trouver *immense* tout d'un coup. Mais continuons la lecture de notre ode.

> " Il faut jusqu'au détour (quel détour?) en suivre le rivage,
> *Par derrière* s'élève, au midi, sur la plage "......

Ah ! nous y sommes. C'est le détour du derrière.

> " Le bourg de Rimouski, déjà *tant orgueilleux*
> *De l'honneur infini d'être l'un des chefs-lieux.*"

Tout est grand dans cette poésie lyrique. Le fleuve est *immense*, l'honneur est *infini ;* infini ! pourquoi ? Parce que Rimouski est un chef-lieu ! Il est vrai qu'il est *tant orgueilleux*, et que, lorsqu'on est tant orgueilleux, et qu'on a un honneur avec cela, cet honneur ne peut être autre qu'infini. Voilà comment les choses s'expliquent.

*
* *

En veine de faire des citations, l'auteur de la " Chronique" reproduit, quelques lignes plus loin, une description de Rimouski par M. J. M. Lemoine, cet incomparable écrivain qui écrit dans les deux langues, française et anglaise, c'est-à-dire qu'il a trouvé le moyen d'écrire l'anglais avec des mots français, et le français avec des mots anglais. C'est ce tour de force qui fait que le lecteur est toujours dérouté, mais toujours

porté à l'indulgence. Si c'est un anglais qui lit: "Ce n'est pas étonnant, se dit-il, que M. Lemoine écrive comme cela ; l'anglais n'est pas sa langue." Lorsque c'est un lecteur canadien-français: "C'est curieux, pense-t-il, *Lemoine* est pourtant un nom français.... ; mais évidemment, l'auteur est anglais." Entre les deux lecteurs, M. Lemoine s'échappe, comme un homme qui a joué un tour, et il recommence à quelques jours de là sans que le public puisse jamais avoir le mot de l'énigme.

Voici comment il décrit Rimouski, dans son "Album du Touriste" :

Rimouski, *comme* chef-lieu d'un grand district judiciaire, *comme* siége épiscopal, *autant qu'à titre* d'une des principales stations du chemin de fer intercolonial, jouera, *nul doute*, dans l'avenir, un rôle important......Deux mesuses vitales pour Rimouski sont, érection en eaux profondes d'une jetée....et création d'un hâvre de refuge pour les vaisseaux de long cours."

Je donnerais tout au monde pour connaître l'inventeur de la pioche dont on peut se servir pour écrire dans un style pareil, pour oser faire des descriptions surtout, genre extrêmement difficile et qui demande un pinceau aussi délicat qu'exercé.

Evidemment l'auteur de la "Chronique" est sans pitié pour ceux qu'il reproduit; heureusement qu'il rachète cette cruauté dès la page suivante en citant un autre écrivain, celui-là vrai coloriste, qui a peint

Rimouski en deux mots saisissants : "*Le panorama*, dit-il, *en est des plus enchanteurs, et mérite grandement d'attirer l'attention de l'étranger amateur de la belle nature.*"

Il n'y a pas un autre endroit au monde dont on pourrait dire quelque chose d'aussi précis, qui peigne plus exactement la physionomie de ce que l'on représente et l'impression qui en résulte. Par ces citations le lecteur peut juger de l'ouvrage lui-même, pauvre petit oiseau sans plumes, chétif, qui est éclos on ne sait comment et qui n'a d'autre mérite que le récit de quelques faits isolés, perdus au milieu d'une longue et lourde psalmodie faite en langue canadienne dans le cours de 250 pages.

Mais revenons à notre sujet.

***

Le nom de RIMOUSKI, paraît-il, est emprunté à la langue des micmacs et veut dire, soit *Rivière de Chien*, soit *Terre à l'Orignal.* On voit qu'il y a de la marge entre ces deux interprétations. Le commentateur le plus conciliant trouverait malgré lui qu'une rivière de chien n'est pas absolument la même chose qu'une terre à l'orignal, mais qu'à cela ne tienne ; il y a moyen de s'entendre ; laissons la rivière au *chien* et la terre à l'*orignal*, et sauvons-nous des querelles

d'étymologie qui sont d'autant plus difficiles à résoudre qu'on leur cherche plus de solutions. Le langage moderne, du reste, est aussi amphigourique, aussi micmac que l'ancien sous ce rapport. Ainsi, lorsque vous dites : " J'ai un mal à la tête de chien," celui qui vous entend n'est pas plus avancé que si vous lui disiez : " J'ai un torticolis d'orignal qui me visse le cou dans les épaules." Il en est ainsi de tant d'autres choses que ce n'est vraiment pas la peine de se tourmenter pour en découvrir l'origine.

* *
*

C'est à cinq milles environ de la ville de Rimouski que se trouve la fameuse Pointe-au-Père d'où un télégraphiste, aux ordres du gouvernement, signale le passage des navires et steamers d'outre-mer. J'écris à dessein " Pointe-*au-Père*, et non pas Pointe-*aux-Pères*, comme on le fait généralement par erreur. Ce nom vient en effet de la première apparition, sur le rivage de Rimouski, du père Henri Nouvel qui y débarqua, le 7 décembre 1663, et y célébra la première messe qu'on y eût encore entendue. Il n'y a pas lieu cette fois à une savante dissertation étymologique, et le lecteur nous saura gré de rectifier à si peu de frais une petite erreur d'orthographe qui n'a jamais eu de conséquences, mais qui n'en est pas moins une erreur et, à ce titre, doit être signalée pour

l'édification des traducteurs de dépêches, espèce d'hommes de lettres que j'estime beaucoup et qui ne me le rendent guère.

* * *

Quelques mois après l'arrivée du seigneur René Lepage était venu se fixer à Rimouski un autre colon, du nom de Pierre St. Laurent. Ces deux hommes ont été chacun la souche de deux familles dont on ne compte plus les membres. Rimouski est peuplé tout entier de St. Laurent et de Lepage, et le grain en est resté bon. Ils n'ont pas l'air de vouloir s'éteindre de sitôt ; feu Abraham les reconnaîtrait vite pour des gens de sa race ; on dirait qu'ils ont l'instinct de leur mission patriarchale là où la Providence les a conduits ; toute une famille de Lepage en effet porte des noms de patriarches, et cette famille est si nombreuse que l'Ancien Testament n'a pu lui fournir assez de noms ; il a fallu en emprunter au calendrier moderne, ce qui n'a pas été fait sans répugnance, pour des Lepage surtout, les conservateurs les plus endurcis de la province.

Quant aux St. Laurent, ils le disputent non pas, si l'on veut, aux sables de la mer, mais du moins aux oiseaux du ciel. Il y en a de semés partout, de tous les états et de toutes les conditions. Mon hôtelier, celui-là même qui tient l'hôtel Rimouski, en est un. Je vous le recommande entre tous, d'autant plus que si vous alliez à Rimouski sans indication préliminaire,

vous ne sauriez lequel choisir des nombreux, trop nombreux hôtels qui s'y trouvent. Celui de M. St. Laurent est le plus ancien et il est le seul qui ait conservé son patronage d'autrefois, qui se maintienne dans des conditions de prospérité relatives. Les autres périclitent, ou *s'arrachent*, comme on dit ici, péniblement. Leur nombre dépasse de beaucoup les besoins de la localité, et même ceux des voyageurs ; comment, du reste, voulez-vous qu'ils résistent à l'invasion des caboulots, des buvettes improvisées, des *bars* d'occasion qui se dressent de tous côtés dans la petite ville ?

C'en est un vrai fléau ; on en compte un à toutes les quatre ou cinq portes. Quiconque ne peut réussir, dans l'industrie qu'il exerce, à mettre les deux bouts ensemble, se fait à moitié aubergiste et tient un petit débit de bière et de *gin* où les jeunes gens vont *s'ouvrir l'appétit*, après comme avant le repas, ou terminer la soirée par un *night cap*, sorte de conclusion qui recommence toujours. Jusqu'aux barbiers qui font ce commerce ! Il y en a deux dans l'endroit, et tous deux débitent avec passion. D'une main le rasoir, de l'autre la bouteille ; savonnette et flacon ! " Entrez, messieurs ; que désirez-vous ? Une barbe ou un cocktail ? Ici, l'on rase, ici l'on boit ; on mange même : voici du jambon, voici du saucisson, voici des huîtres ; allez-y." Comment résister à des Figaros pareils, à des Figaros restaurateurs ? Le barbier aubergiste ! Que reste-t-il à faire à Rimouski après avoir produit un pareil type ?

Il n'y a à peu près que les joueurs d'orgues de Barbarie qui ne tiennent pas de *bars*, et, encore, on n'en saurait répondre. Cela vient de ce qu'à Rimouski il n'y a pas de licence accordée pour la vente des boissons au détail ; de sorte que tout le monde a le droit d'en vendre et que l'hôtelier n'a pas celui de se plaindre ; il est obligé de subir cette compétition et de tâcher de la vaincre à armes égales, ce qu'il ne peut guère espérer, parce que le patronage est trop restreint et que, du reste, il se porte dans tous les sens, suivant l'inclination du moment.

Les gens de Rimouski ont trouvé instinctivement le meilleur moyen de combattre le commerce des liqueurs fortes ; c'est par l'abus même. Il n'y a pas de restriction ni de pénalité qui vaille ce remède-là. C'est en vertu de ce principe que se fait le traitement des ivrognes dans certains établissements d'Allemagne et des Etats-Unis. On met de la boisson forte dans tout ce que le malade mange et dans tout ce qu'il boit, et, au bout de quelque jours, il n'y tient plus. L'odeur, le seul aspect de la boisson lui donne des crises ; on continue jusqu'à ce que décidément il aime mieux se laisser mourir que de boire ou manger quoi que ce soit qui contienne une goutte de la maudite liqueur. Alors, il est guéri pour toujours, ou, du moins, pour bien longtemps, et il peut quitter la maison de santé. C'est ainsi que le nombre excessif des endroits où l'on peut boire finira par en donner le dégoût. Ce ne sera plus traiter un ami que

de lui offrir une chose qu'il peut avoir à toutes les trois ou quatre portes, et quand on n'aura plus de prétexte pour boire inutilement, pas même celui de faire une politesse, on se lassera bientôt d'habitudes qui font perdre le temps, qui détruisent les facultés, abrégent la vie et portent avec elles une foule de vices.

* *
*

Si aujourd'hui, en l'an de grâce 1877, le nombre des Lepage et des St. Laurent est aussi grand que celui des coquilles sur le rivage, il n'en a pas été toujours ainsi. Ces patriarches ont procédé d'abord avec circonspection et mesure. On voit en effet que, lors de la conquête, plus de soixante ans après sa fondation, Rimouski ne comptait pas encore quatre-vingts personnes, ce qui était tout-à-fait insuffisant pour repousser l'invasion anglaise.

Lorsqu'en 1791, la métropole nous accorda une contrefaçon de régime constitutionnel, le Canada fut divisé en circonscriptions électorales, et l'on donna le nom de Cornwallis au comté qui comprenait alors les trois comtés actuels de Rimouski, de Témiscouata et de Kamouraska. Quatorze députés, dont quatre furent réélus, ont tour à tour représenté ce comté jusqu'à l'union des deux Canadas en 1841. Depuis, il y a eu

dix représentants du comté de Rimouski ; les deux qui siégent actuellement sont, l'un au parlement fédéral, M. le Dr. Fiset, l'autre au parlement local, M. Alexandre Chauveau. Tous deux voient leur popularité s'accroître de jour en jour ; appuyés l'un sur l'autre, ils peuvent braver toutes les oppositions, au point qu'on ne sait pas encore quelle est celle qui oserait se produire. Tous deux, appartenant à ce conservatisme mitigé, plein de correctifs et de nuances, qui admet toutes les réformes et tous les progrès qui ne sont pas intempestifs ou violemment poursuivis, conviennent admirablement à un comté qui a presque toujours été conservateur et qui, petit à petit, s'éclaire et se forme aux idées libérales. Sans être un *rouge*, dans l'acception absolue de ce mot, le Dr. Fiset donne son appui constant au cabinet McKenzie, tandis que M. Chauveau retire sans éclat le sien au gouvernement de Boucherville et facilite la marche de son comté vers des idées plus saines et plus indépendantes. On ne peut que leur souhaiter à tous deux le succès, d'autant plus que c'est chose facile et que ce succès semble assuré pour longtemps. Heureux candidats qui n'auront à craindre que quelques légers mécomptes et quelques nuages furtifs qui se dissiperont dans la sérénité d'un ciel politique fait expressément pour eux !

***

En 1831, l'ancien comté de Cornwallis fut divisé en trois comtés nouveaux, ceux de Rimouski, de Témiscouata et de Kamouraska. Le comté de Rimouski seul n'a que cinquante-cinq lieues de front sur une profondeur qui atteint parfois soixante milles : cela équivaut à un petit état européen de deux à trois millions d'âmes. Sir Edmund Head, gouverneur du Canada, en fit un district judiciaire en 1857 et la fondation du diocèse eut lieu dix ans après, avec Mgr. l'évêque Langevin pour premier titulaire. Si le comté de Rimouski seul a les dimensions d'un petit état, que dire du diocèse qui comprend en outre l'immense comté de Gaspé, celui de Témiscouata et toute la région du nord depuis la rivière Portneuf, vis-à-vis Rimouski, jusqu'au Labrador ? Ce n'est pas absolument réjouissant que d'avoir une pareille perspective devant soi, lorsqu'on entreprend de faire une tournée apostolique ; heureusement que les Lettres Pastorales peuvent y suppléer, et que l'administration diocésaine va toute seule dans le pays du monde le plus aisé à gouverner religieusement !

Maintenant, il ne me reste plus grand'chose à dire sur le compte de Rimouski et j'aurais à peu près épuisé mon sujet si l'Intercolonial, dont j'entends le roulement s'approcher de seconde en seconde, ne m'apportait une dernière ressource avant que je ne m'envole avec ma chronique vers la métropole, impatient de revoir des murs et de faire respirer la poussière à mes poumons gonflés des senteurs du varech.(1)

Quelle belle, quelle bonne et excellente voie que celle de l'Intercolonial qui s'étend depuis la Rivière-du-Loup ou Fraserville jusqu'à Halifax ! Son parcours, en ligne droite, est exactement de cinq cent soixante milles. On dit qu'elle est la ligne la mieux faite, la plus complète et la plus solide de toute l'Amérique. Elle n'a pas été construite en effet dans un but de spéculation, ni terminée à la hâte afin de rapporter au plus tôt des bénéfices. Elle a été l'œuvre d'un gouvernement qui avait alors pour objet d'en faire une voie militaire avant tout, sans songer que jamais elle pourrait payer même ses frais. Eh bien ! il est arrivé que, dès la première année, le nombre des passagers et le commerce de fret ont suffi pour combler toutes les dépenses, moins quelques milliers de dollars, sur un montant total de sept cent mille piastres. (2)

---

(1). Ceci était écrit à Rimouski même, l'été dernier.

(2). Au mois de novembre dernier, 1877, le coût du transport des passagers sur l'Intercolonial a été de $31,363,95, celui du fret $70,156,77 et des malles $6,033,07, ce qui donne une augmentation de $7,565,61 sur le mois correspondant de 1876. Dans cette

On ne se figure pas la quantité de fret qui passe tous les jours sur l'Intercolonial, entre Halifax et la Rivière-du-Loup. Ce sont des suites de trains qui n'en finissent plus, et cela quatre fois par jour, deux fois en chaque sens, sans compter l'Express qui ne met que vingt heures à parcourir ses 560 milles. Les rails sont en acier, les ponts élégants autant que solides ; on sent que rien n'a été épargné pour faire de cette ligne un véritable monument de l'industrie moderne ; on n'y reçoit ni les secousses ni les heurts qui sont l'accompagnement habituel de tout voyage sur le Grand-Tronc, et lorsqu'on quitte ce dernier pour prendre l'Intercolonial, c'est comme si l'on sautait d'une charette sur un quatre-roues bien coussiné.

Ce que fera l'Intercolonial pour l'avenir du *Dominion*, on ne saurait en avoir dès maintenant une trop haute idée. La vallée de la Métapédia, un des futurs greniers du pays, qui était absolument sauvage et déserte il y a quelques années, est maintenant habitée sur la plus grande partie du parcours de la ligne ; les chasseurs et les pêcheurs qui parcouraient autrefois ses magnifiques lacs et ses forêts giboyeuses, commencent à diriger ailleurs leurs pas ; ils ne s'y reconnaissent plus. Le voyage à Halifax, auquel on ne pensait jamais jadis, qui prenait cinq jours il n'y a pas plus de

---

dernière année, le transport du fret, durant le mois de novembre, n'avait rapporté que $57,335,95, mais celui des passagers, en revanche, avait donné quatre mille dollars de plus que durant le même mois de 1877.

deux ans, qui n'avait aucune espèce d'attrait, est aujourd'hui devenu d'occurrence journalière. Il y a constamment des gens du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Ecosse qui se rendent dans nos principales villes, et vice-versâ. Nous devenons familiers avec les ressources, les développements et les mœurs de ces provinces maritimes qui ne nous intéressaient jadis que de loin en loin, et dont nous ignorions à peu près la situation politique et commerciale. Une ligne de chemin de fer oblige à connaître la géographie et les conditions générales des pays avec lesquels elle vous met en rapport ; ainsi, grâce à l'Intercolonial, nous allons être désormais en relations constantes avec les provinces maritimes et les îles du Cap Breton et du Prince-Edouard ; et ces provinces éloignées ne nous paraîtront plus comme les extrémités à peine sensibles d'une vaste confédération, mais comme partie intégrante de nous-mêmes, vivant de notre vie, confondues dans des aspirations communes, grandissant et se développant avec nous.

* *
*

Voilà quel est le résultat déjà fort appréciable d'une ligne qui ne fonctionne que depuis un an, et qui, contrairement à toute attente, deviendra avant longtemps une source de profits pour le trésor en

même temps qu'elle est un bienfait incalculable pour toute l'Amérique anglaise. Et que n'a t'on pas fait poür en empêcher l'exécution ! Combien d'hommes éminents dans la politique n'ont pas cessé de la condamner, de la dénoncer dès l'origine comme une cause future de banqueroute, comme la plus grande inutilité, sinon la plus grande absurdité qu'on pût concevoir ! Combien d'anathèmes et de sarcasmes n'ont-ils pas usé contre elle ! L'Intercolonial n'en est pas moins construit ; il a coûté vingt millions ; eh bien ! soyons-en heureux et fiers. Il rapportera en proportion de ce qu'il a coûté ; il va être le grand moteur qui mettra en mouvement tout un système de communications multipliées entre les parties diverses du Dominion ; il va être la grande artère principale de deux provinces importantes, à laquelle se ramifieront bientôt une foule d'autres artères secondaires dirigées dans tous les sens ; enfin, il va être le véhicule d'un énorme commerce qui ne fera que prendre avec les années des proportions de plus en plus merveilleuses.

LE "TEETOTALISME"

—

De toutes les aberrations, voilà certainement la plus irritante. Qu'on soit maniaque tant qu'on veut, je n'y peux rien ; mais vouloir imposer sa manie à tout le monde, c'est un peu prétentieux, et je m'insurge.

Il y a, à l'heure même où j'écris, dans la bonne ville de Québec, (*bonne* est une manière de parler) un individu, du nom de Rine, qui prêche la tempérence à outrance, une tempérance forcenée, furieuse, qui oblige tous les hommes à ne boire que de l'eau froide, comme si Noé, le sauveur de l'humanité, n'avait pas, depuis quatre mille ans, protesté contre cette bêtise impie, contre cette ingratitude envers les

présents du Créateur. Il paraît que ce M. Rine a tellement bu jadis qu'il a réussi à être écœurré de la boisson et qu'il s'en venge sur le r ste des humains. Ainsi, voilà un monsieur qui veut absolument me faire jeûner, moi, parce qu'il n'est pas capable de manger, lui, sans se donner des indigestions ! Et cela se prêche, et le " teetotalisme " devient une doctrine, et l'on voit de formidables croisades organisées sur tout le continent pour faire rentrer sous terre le seigle et la vigne. On en est envahi ; pas une ville n'y échappe. et ce n'est pas du teetotalisme seulement qu'on devient la proie, mais encore de toutes ses conséquences, qui semblent être l'abstinence sous toutes les formes, la privation volontaire ou forcée d'une foule de choses, surtout le dimanche. Oui, en effet, il ne peut y avoir que des abstinenciers pour faire du dimanche ce qu'il est dans la plupart des villes anglaises et américaines.

La défense de boire le dimanche n'est qu'un premier pas ; on dirait presque que ce n'est qu'un prétexte pour arriver plus sûrement à l'interdiction de tout le reste. En effet, dès qu'un homme fait le sacrifice d'une habitude ou d'un goût, pendant vingt-heures de la semaine, il peut bien en faire d'autres. C'est ainsi que se développe cette succession vraiment merveilleuse de suppressions et d'interdictions qui, si elle continuent, feront du dimanche un jour abhorré et en rendront une nouvelle définition nécessaire ; on dira : " Le dimanche est un jour où l'homme est privé de tous ses droits."

* *
*

Il y a bon nombre de villes américaines qui, grâce aux abstinenciers, sont devenues absolument ridicules, tout-à-fait inhabitables le jour du Seigneur. Les nôtres ne tarderont pas à l'être également, elles ont déjà bien commencé ; voyez par exemple Ottawa ; il n'y est même plus permis de se promener le jour où l'on n'a rien à faire, et les cochers sont tenus, de par injonction municipale, de laisser leurs stations désertes.

Oh ! les conseils de ville ! Quelle bonne pâte, quels instruments excellents de teetotalisme ! Il est impossible que le nôtre échappe longtemps à la tentation de nous encarcaner, de nous museler et de nous presser comme des bottes de foin le dimanche, afin de pouvoir répondre de notre salut éternel dont on le convaincra aisément qu'il a charge. Il en a déjà donné un commencement de preuves, au printemps de 1875, en faisant fermer les hôtels le jour dominical et tous les soirs de la semaine à onze heures.

Personne n'osera contester à nos conseillers municipaux la profonde sagesse qu'ils apportent dans l'administration de la ville, mais ce qu'on ne pourra se lasser d'admirer, c'est le discernement avec lequel la loi prohibitive a été adoptée et l'époque qu'on a

choisie pour la mettre à exécution. C'est justement au commencement des chaleurs, dans la seule saison où les étrangers viennent nous visiter, alors que les soirées ne commencent guère avant neuf heures et demie, que la circulation est encore abondante dans les rues longtemps après que le conseil municipal a fini ses éloquentes séances, c'est à cette époque-là précisément où la vie reprend parmi nous, que les hôtels, seuls endroits de la ville qui accusent une certaine existence sociale, ont dû faire le vide et les ténèbres.

Nous ne savons où passer les soirées, (tout le monde ne se couche pas à l'heure des poules, tout le monde n'a pas le bonheur d'avoir des yeux de conseiller municipal qui se ferment à heure fixe dans toutes les saisons,) nous sortons à peine de l'écrasante monotonie de six mois d'hiver, nous voulons jouir un peu du temps ; pour nous, les jours doivent être doubles dans la belle saison afin de compenser six à sept mois d'engourdissement ; nous cherchons de tous côtés quels sont les établissements publics où l'on puisse se rencontrer, causer, discuter, passer en revue les événements, jeter un regard sur le monde, mener enfin la vie d'hommes civilisés, comme nous croyons l'être, et nous ne trouvons rien, rien que les hôtels, et ce seul refuge, ce dernier centre de réunion nous a été enlevé à l'heure même où chacun, las de la promenade, énervé par la chaleur, sent le besoin d'un entretien agréable à côté d'un bon verre qui appelle le sommeil et asseoit le système nerveux pour la nuit !

*
* *

Pauvres hôteliers qui paient de lourdes, de très-lourdes taxes, et qui mangent l'hiver ce qu'ils gagnent l'été, nous les plaignons ! Avant longtemps sans doute, Québec n'aura rien à envier aux lugubres et funèbres villes de la Nouvelle-Angleterre qui, le dimanche, sont comme autant de tombeaux refermés sur des êtres vivants. Est-ce là l'idéal qu'ont cherché nos conseillers de ville et n'auraient-ils fait que remettre à plus tard de marcher jusqu'au bout sur les traces des Puritains ? Car il faut bien qu'on le sache ; sur cette pente comme sur celle de la fausse dévotion, il est difficile de savoir où arrêter. La vertu extérieure a des exigences incontentables ; on commence par prohiber la vente des boissons, et l'on arrive aux magnifiques résultats que tout le monde connaît, la loi éludée, bafouée, l'hypocrisie encouragée et l'amour funeste de l'alcool se déguisant sous mille formes pour se satisfaire davantage. Puis, on fait disparaître les chars urbains, comme il en a été question sérieusement à Montréal, ville de haute moralité, puis les voitures de louage, comme cela se pratique dans bien des villes américaines, puis, l'exercice du piano, cet instrument si indécent que, dans plusieurs cités de la Nouvelle-Angleterre, on le recouvre d'une vaste tunique et qu'on lui enveloppe soigneusement les *jambes*,

pour que la seule vue de cet objet servant à des divertissements profanes ne trouble pas les regards détournés de la terre.

Après les prohibitions, qui sont purement négatives et qui consistent dans l'interdiction de faire certaines choses, viendra l'obligation positive, formelle, de faire certaines autres choses, comme de ne se montrer en public qu'aux heures de l'office divin, de faire sa cuisine avant le lever du soleil, d'être debout avec les coqs, d'empêcher son chien d'aboyer, de marcher en glissant, de se laver comme les chats afin de faire le moins de bruit possible, enfin, de n'ouvrir la bouche que pour chanter des psaumes n'importe sur quel ton.

Voilà le dimanche tel qu'il sera inévitablement dans cinq ans d'ici, pour peu que nous voulions avoir autant de vertu qu'il est possible d'en montrer. Aussi, il faudra voir alors comme les gens se jetteront tête baissée dans tous les excès, afin d'échapper à l'ennui, l'ennui, ce patient tentateur auquel résistent guère les vertus modernes.

Or, c'est là précisément ce que nous voudrions empêcher, et, pour cela, nous allons faire à notre tour un peu de morale, car nous supposons bien que c'est au nom de la morale que se font les prohibitions dominicales, et que c'est avec des arguments prétendus moraux qu'on tourne nos conseillers de ville en vrais Dracons promenant le fer rouge dans tous les gosiers. Voyons un peu.

Une loi, pour être respectée et avoir de l'autorité, doit s'appuyer sur une nécessité, sur un besoin, soit pour protéger des droits, soit pour sanctionner de bonnes habitudes ou empêcher des abus qui troublent l'ordre public. Toute loi, faite uniquement pour imposer ou pour contraindre, est vexatoire et immorale, immorale, oui, certes. Prenez pour exemple New-York; depuis que la vente des liqueurs y est interdite le dimanche, on voit la foule, une foule énorme quitter la ville et se rendre à Holyhead et à Staten Island et y faire d'épouvantables orgies souvent accompagnées de rixes et de crimes. Le soir, tout ce monde-là revient à la ville, et il faut voir alors quel spectacle présentent les ferry-boats et les rues qui bordent les quais!

Cette conséquence est toute naturelle et il serait surprenant qu'il n'en fût pas ainsi. Laissez aux hommes l'usage ordinaire, quotidien d'une chose ou d'un droit quelconque, il est rare qu'ils en fassent un abus; la licence, dans ce cas, est exceptionnelle, et ce n'est pas pour l'exception qu'on doit faire les lois. La répression, qui est un châtiment, ne doit s'appliquer qu'aux délits; or, on en fait ici une mesure générale qui atteint tout le monde. Pour justifier une loi comme celle qui interdit la vente des liqueurs le dimanche, il faut l'existence de graves

abus de nature à troubler l'ordre ou la décence publics. Comment les abus sont-ils constatés ? Par la plainte qu'on en fait ou par le cri général qu'ils soulèvent. Or, quels sont les citoyens paisibles, quelles sont les familles que la vente des liqueurs a troublés le dimanche plus qu'aucun autre jour de la semaine ? Le commerce des liqueurs est mauvais en soi ou il est indifférent : s'il est mauvais, qu'on le supprime tout-à-fait ; s'il est indifférent, en quoi peut-il l'être moins le dimanche qu'un jour quelconque de la semaine ?

En vain l'on voudrait assimiler la vente des liqueurs au verre à celle de toute autre marchandise, on n'y parviendra pas. Ce n'est pas une question de commerce que nous examinons en ce moment ; c'est une simple question de nutrition quotidienne, c'est un besoin qui se renouvelle tous les jours comme tout autre besoin physique, et dont on ne peut prévoir les exigences. On a souvent aussi bien besoin d'un verre de cognac ou de vin qu'on a besoin d'un rosbif ; alors, il vaut autant supprimer les restaurants et les tables d'hôte que les buvettes.

Il y a des abus, dira-t-on. Soit, mais faut-il supprimer une chose, parce qu'elle donne lieu accidentellement à un abus ? N'y a-t-il pas d'autres moyens à employer ? Ne peut-on pas sévir contre les hôteliers qui donnent à boire à ceux qui sont en état d'ivresse ? Et l'abus, dans le cas qui nous occupe, a-t-il jamais été porté si loin qu'il donne lieu à un scandale ou à un trouble public ? Au contraire, les citoyens de

notre ville n'ont eu qu'à se féliciter jusqu'aujourd'hui de la manière paisible et digne avec laquelle le dimanche est observé ; l'intérêt même des maîtres d'hôtel est d'empêcher tout abus provenant de la vente des liqueurs au détail, et nous serions fort surpris d'apprendre que tel ou tel cas d'ivresse provient de la boisson servie inconsidérément dans l'un des hôtels respectables de notre ville.

* *
*

Mais qu'importe ! Supposons que cela fût ; aurait-t-on remédié au mal en faisant fermer toutes les buvettes ? Non, l'expérience nous montre au contraire que le mal n'est q'aggravé ; tout le monde se donne la main pour éluder une loi dont chacun sent l'injustice tant que la vente des liqueurs au détail n'est pas absolument prohibée : les agents de l'autorité eux-mêmes sont souvent obligés de fermer les yeux, quand ils ne vont pas jusqu'à participer au délit, comme cela se voit souvent dans plus d'une ville, et c'est ainsi qu'une loi, faite au nom de la morale et de l'ordre, va directement contre son objet, et devient plus immorale que l'absence même de toute loi.

Il est si déraisonnable de défendre aux gens un usage convenable des boissons un jour plutôt que les autres, que personne n'en attribue la prohibition

au sentiment de la décence ou de la morale publique ; on en cherche le motif dans un besoin pécuniaire et on accuse les conseils de ville de chercher à se faire, par des amendes faciles à imposer, une nouvelle source de revenus. On dit que l'on compte sur la désobéissance des hôteliers et sur celle du public pour faire arriver de temps à autre quelques centaines de piastres dans le coffre municipal; pour ne pas décourager complètement les hôteliers, on tolèrera pendant plusieurs semaines qu'ils éludent la loi, comédie fort pratiquée à Montréal, puis on les frappera tout à coup, on les laissera ensuite se refaire de ce qu'il leur en coûte, et l'on recommencera.

Au lieu de permettre un commerce légitime et modéré, qui ne peut avoir qu'exceptionnellement de mauvais effets et ne mener que rarement à des abus passagers, on crée un grand mal pour en corriger un petit et l'on inflige un remède mortel, car rien n'est plus immoral qu'une loi que personne ne respecte, et rien ne corrompt plus une population que l'habitude de désobéir aux lois ou de les éluder.

Au mal de prendre un verre de boisson, puisque c'en est un, l'on ajoute celui de faire fi de la loi qui le défend ; il est donc facile de voir que, de quelque côté qu'on l'examine, une pareille prohibition, loin de répondre à son objet, lui est directement opposée et devient plus condamnable, plus immorale que le vice même qu'elle prétend faire disparaître.

⁂

En voulant décréter l'abstinence, on donne à l'intempérance une impulsion plus grande et on lui fournit des excuses, car le bien même, dès lors qu'il est imposé, devient odieux. On ne peut pas condamner à la sobriété, parce que c'est faire de la sobriété un châtiment, c'est la dépouiller de toute vertu, c'est la rendre indigne d'être recherchée pour elle-même, et, par conséquent, enlever tout mérite à ceux qui la pratiquent. Dès lors que l'abstinence devient la loi, l'intempérance n'est plus qu'une contravention ; le principe moral est détruit, et une hypocrisie plus ou moins habile ne tarde pas à se glisser dans les actes, comme il en est toutes les fois qu'on veut imposer la vertu ; la contrainte n'amène que le relâchement et le dévergondage, sous des dehors trompeurs qui cachent une corruption plus profonde. Ce n'est pas avec des lois qu'on établit les mœurs, et les goûts et les habitudes seront toujours au dessus de toutes les prescriptions ; il y a du reste, dans les mille moyens mis en œuvre pour éluder les lois prohibitives des boissons fortes, comme une protestation de la conscience gênée dans le choix libre de ses actions, et comme une réclamation déguisée de ceux qui savent modérer leurs goûts contre la tyrannie aveugle qui ne connaît pas de différences.

*
* *

On n'a jamais raison d'entrer en lutte avec la nature, parce qu'un certain nombre d'hommes abusent de ses dons et tournent en maux ce qu'elle leur offre en bienfaits. Ce qui est un abus se corrige de soi même ; dans tous les cas, les lois ne sont pas faites pour l'exception, et l'on ne peut priver le très-grand nombre d'un usage légitime afin de punir la minorité de ses excès.

Qu'ont produit au reste toutes ces lois aussi barbares que ridicules dans les pays où l'on en a fait l'expérience ? Le contraire de ce qu'on attendait d'elles. Voyez dans le Maine, par exemple, la ville de Lewiston qui, la première, a arboré le drapeau de l'abstinence totale ; les plus récentes statistiques établissent que c'est la ville la plus adonnée à l'ivrognerie de tout le continent américain. Voyez en Angleterre ; il y a trois ans, sur la demande de plusieurs centaines de ministres de l'église établie, l'Archevêque de Cantorbéry a demandé la formation d'une commission pour étudier les remèdes à porter aux progrès de l'intempérance qui, on le sait, fait d'épouvantables ravages dans toutes les classes de la société anglaise. Il a proposé des licences, une surveillance rigoureuse sur les maisons publiques et d'autres moyens également futiles ; mais l'évêque de Peterborough a démontré l'inefficacité de

toutes ces entraves ; il a démontré que l'intervention du parlement ferait plus de mal que de bien, et que le meilleur remède était dans une éducation plus répandue des masses en même temps que dans le bon exemple. De son côté, le marquis de Salisbury, parlant au nom du gouvernement, a dit que le parlement avait fait tout en son pouvoir pour contraindre le peuple à la sobriété, mais que chaque effort avait été suivi d'un accroissement d'intempérance. En 1828, le cabinet Wellington avait cru faire une grande réforme en obligeant les auberges à obtenir des licences, ce qui n'a pas empêché que les auberges ne devinssent la pire plaie de la nation ; et il en a été ainsi du reste toutes les fois que la loi a voulu intervenir.

Non, mille fois non ; ce ne sont pas les lois qui corrigent les mœurs ; elles peuvent les contrarier, mais jamais les détourner de leur cours ; et quand l'homme n'a plus d'autre frein que la loi, il ne tarde pas à en perdre le respect, parce que l'obéissance à la loi suppose avant tout un principe moral qui fait reconnaître en elle une sanction légitime et nécessaire, et non pas une simple mesure vexatoire. L'idée de traiter tous les hommes comme s'ils étaient des ivrognes est un peu trop monstrueuse pour conquérir les esprits, et l'on ne peut attendre d'elle que des effets aussi monstrueux que son principe.

*
* *

L'abstinence et la tempérance sont deux choses bien différentes ; la première est une violation des droits que Dieu nous a donnés d'user de ses dons ; la deuxième est l'exercice même de ces droits dans la mesure qu'il convient à des êtres intelligents et raisonnables ; or, on ne peut obliger à cette mesure en décrétant des lois farouches qui visent l'exercice légitime et modéré aussi bien que l'abus. C'est vouloir réduire tout à un même niveau et ne voir dans les hommes, sans exception, qu'un amas de brutes incapables de se gouverner, incapables de faire la moindre distinction dans les choses qu'ils doivent ou ne doivent pas faire ; c'est leur enlever leur libre arbitre, et par conséquent toute responsabilité, et par conséquent le principe moral qui les conduit pour le remplacer par le fatalisme.

* *
*

Voilà ce que veulent les Teetotalers, ces instruments d'un fanatisme nouveau qui prétend régénérer la société et apporter à l'homme la perfection en le rendant assez sec pour la combustion spontanée ;

despotes étroits et ridicules qui se croient appelés à refaire la création et qui travaillent, de concert avec le philoxera, à faire disparaître la vigne, l'un des plus généreux dons de la Providence.

Qu'ils continuent leur œuvre, nous n'en avons souci. Il restera toujours quelque chose, avant la fin des siècles, pour arroser les pauvres humains à qui le Teetotalisme fait tirer la langue.

LE VIEUX GARÇON

—

On a beau dire, il n'a pas d'excuse. Un homme a le droit de rendre une femme malheureuse, au moins à partir de trente-six ans : passé cet âge, s'il n'en a pas usé, qu'il soit anathème et que tout le monde lui jette la pierre.

Rien ne peut plus le protéger contre la vindicte générale, oui, générale ; celle des jeunes filles qui l'ont attendu tour-à-tour et peut-être ensemble, sans le savoir ; celle des femmes qui ne lui pardonnent pas d'avoir été redoutable, et celle des hommes qui lui en veulent de s'être affranchi de la loi commune, de ne prendre aucune part des inquiétudes et des responsabilités de la famille, tout en se réservant large et fa-

cile la part des avantages et des agréments de la vie. Ils le jalousent et le détestent ; ils le regardent comme une superfétation, une excroissance sociale ; ils le comparent à la mouche qui se pose sur le miel, sans souci et sans remords, occupée uniquement de se repaître. Ils le voient de toutes les fêtes, assis à tous les banquets, jouissant de tous les plaisirs, et ils se demandent ce qu'il lui en coûte, par quel équivalent d'ennuis domestiques et de compensations tracassières il paiera tout ce bonheur apparent. On ne pardonne pas au célibataire d'avoir l'air exempt des misères générales, de se faire un trône indépendant au sein des arrière-pensées qui assaillent les autres hommes, et des retours vexatoires qui menacent chacun de leurs plaisirs.

* *
*

Que vient-il faire au milieu de nous, lui qui n'est pas des nôtres ? Si son existence est à part, pourquoi vient-il la confondre avec l'existence de tous à l'heure précise des réjouissances ? Pourquoi ne vient-il que pour cueillir, et que lui en coûte-t'il pour ramasser toutes ces fleurs, lui qui n'a creusé aucun sillon ? Ce qu'il lui en coûte ! Ah ! Vous ne le savez pas, vous qui le voyez mêlé aux mascarades de la vie, comme si elles n'avaient pas de lendemains ; vous qui le voyez à toutes les fêtes, à toutes celles qui paraissent, oui ;

mais les fêtes véritables, celles du foyer à certaines heures inattendues, les fêtes qui, seules, contiennent du bonheur et qui sont les vôtres, uniquement les vôtres, les a-t'il jamais connues? les connaîtra-t'il jamais? Ces joies profondes et intimes, où aucun regard étranger ne pénètre, dont l'affection est la base et qui n'ont besoin de rien en dehors d'elles pour être complètes, il n'a pas même l'espoir de jamais les goûter tout en les comprenant! A lui seul elles sont interdites, non pas tant qu'il l'ait voulu que parce qu'il les a trop désirées peut-être, et qu'il en a ambitionné une part plus forte que ce qu'aucune femme pouvait lui offrir. Il a élevé trop haut ses vœux, et maintenant il n'a plus le droit d'en former aucun; le moindre de ses vœux serait aujourd'hui dédaigné et il ne lui reste plus qu'à se tenir à l'écart, condamné pour toujours par le bonheur des autres.

* * *

Pauvre hère, trop longtemps resté à l'affût, maintenant au rebut! Il n'a même pas d'âge, car il a vécu les années que le ciel lui avait données pour le bonheur; le reste ne compte pas. Il n'a pas de foyer, ou bien ce foyer est désert, comme le bois que les oiseaux ont fui, comme le rivage qui n'a plus de murmures. Jamais l'ange n'y vient étendre ses blanches ailes ni jeter un rayon de son sourire.

Quoi de plus lamentable, de plus poignant que son logis, à cette heure avancée de la nuit où il se décide à y revenir, après avoir cherché en vain toutes les distractions qui peuvent lui faire oublier son éternelle solitude ! Mille fantômes l'attendent, qui assiégent le chevet de son lit, les fantômes inexorables de son passé, sourds comme le remords, et il se couche en entendant ces milliers de voix qui lui rappellent tout ce qu'il a perdu, tout ce qu'il a refusé de bonheurs doux, simples et consolants.

Voilà les compagnons de sa vie, et ces compagnons sont des spectres ! Il a connu tous les désenchantements, et peut-être lui reste-t-il encore un long chemin à parcourir. S'il regarde en arrière, il ne voit même plus la trace des fleurs maintenant flétries qui s'épanouirent un jour sous ses pas.

Il est seul. Oh ! Etre seul, c'est être avec la mort. A vingt ans, à vingt-cinq ans, à trente ans même, on vit encore avec l'imagination qui aide à peupler l'avenir d'une foule de rêves enchanteurs, et qui montre des rivages dorés par le soleil là où il n'y a que sècheresse et désolation. Il est dans l'existence des âges bénis où l'on se console de tout parce qu'on a l'avenir devant soi, parce qu'on croit qu'il renferme tous les trésors dont le cœur et l'ambition sont avides.

Et maintenant est venu l'âge froid où chaque espoir se tourne en dérision, où chaque illusion prend la figure d'un démon railleur. Le temps est implacable, il détruit tout. Mais ce qui est plus horrible encore,

c'est de survivre à ce néant de soi-même, c'est d'assister à tous les plaisirs sans en goûter aucun, c'est de regarder l'amour radieux, épanoui, transporté, et savoir qu'il n'est qu'un mensonge, qu'il se brise contre le moindre écueil, comme le flot souriant, longtemps bercé sur le dos de la mer, vient éclater sur le premier obstacle du rivage et disparaît.

***

Tout est envolé, tout a fui. Il reste le souvenir. Oh ! l'horrible expiation, l'implacable retour du passé qu'on croyait pour toujours disparu ! Qui a jamais voulu mesurer cet océan sans fond et sans bornes, le souvenir ! Jamais, nulle part, on ne peut y échapper ; il n'est pas de plage sur terre où l'on puisse trouver l'oubli, ni d'années ajoutées les unes aux autres qui effacent une seule heure de félicité. Dieu a été injuste envers l'homme ; il lui a donné des espérances bornées, et des regrets infinis. Partout la douleur l'accompagne, tandis que ses joies se mesurent à la durée du songe. Il n'est heureux que le temps d'y croire, mais il est malheureux toute sa vie du bonheur perdu.

Plus durable que toutes les années entassées, plus profonde que tous les sillons du temps est la trace des émotions puissantes. La mer passe en vain sur une

souillure sans pouvoir l'enlever; ainsi le temps sur la blessure qui est au fond de l'âme.

* *
*

On se souvient surtout à l'âge où tous les rêves ont disparu, à cet âge où l'on ne peut plus vivre que de ce qu'on a été, et où l'on respire encore alors qu'on n'est plus qu'un spectre. L'avenir n'a plus ni sourires ni promesses, mais les regrets enveloppent le passé d'un mirage, semblable à celui dont la rosée du matin enveloppe les plages lointaines; dans ce mirage vite évanoui flottent encore quelques images fugitives, images de ce qui fut autrefois des réalités bien chères
....

Mais c'est là la dernière illusion, et la nuit ne tarde pas à se répandre dans l'âme, comme le sommeil sur les yeux du vieux garçon qui finit par s'endormir dans sa chambre solitaire, au milieu de tous les fantômes qui l'entourent et qui s'envolent dès qu'il leur échappe.

Seule, l'ombre de ses créanciers l'accompagne jusque dans le songe et lui donne le cauchemar. Alors il rêve qu'il est le père de dix enfants, il jette un cri terrible et se réveille en sursaut dans un océan de sueurs froides.

Depuis vingt ans il a de ces rêves-là qui l'ont toujours empêché de se marier.

L HOMME

—

L'homme !—" Animal raisonnable," a dit un fou.—" Bête à deux pieds sans plumes," a dit Platon, voulant établir une différence entre l'homme et l'oie ; d'où l'on ne peut toutefois conclure rigoureusement que l'homme est un gorilla.—" Intelligence servie par des organes," dit un philosophe moderne qui croit avoir trouvé enfin la définition exacte. Vraiment !" Connais-toi toi-même," nous dit une philosophie plus sage et plus élevée. Oui, mais comment ? Nous avons en nous des mondes d'idées, de sentiments, d'impressions et de passions. Comment saisir tout cela de façon à pouvoir le définir ? L'homme renferme en petit en lui tout ce qu'il y a dans la nature entière.... et l'on voudrait définir ce petit univers pensant !

Pour ne parler qu'au point de vue de l'histoire naturelle, connaît-on seulement toutes les espèces d'hommes qui existent ? Non ; les explorations géographiques en ont fait récemment découvrir de nouvelles, absolument inexplicables, absolument impossibles à rattacher à aucun type primitif, dans le centre de l'Afrique et au bout de l'Asie, dans l'île de Ceylan. Et puis, quelle différence n'y a-t'il pas encore entre un homme et un autre ! *Homo homini quid præstat ?*

∴

Depuis des milliers d'années, depuis peut-être des centaines de siècles que l'homme a paru sur la terre, il en est encore à se demander lui-même ce qu'il est. Est-il une émanation directe de la divinité, analogue à d'autres émanations également répandues sur tous les autres globes ? Est-il simplement le plus haut degré de la création parmi les êtres de notre planète ? Eternel, éternel problème ? Nous aurons fouillé la nature dans ses abîmes, mesuré les astres, fixé leurs évolutions, défini leurs lois ; nous aurons connu parfois même jusqu'aux éléments qui les composent, et toujours l'homme, abîme plus insondable que les milliards de mystères qui l'entourent, défiera la raison et la science. Son histoire écrite remonte à quatre mille ans à peine ; mais il a une autre histoire, attestée par

les découvertes géologiques, qui remonte bien au-delà. La philosophie s'est épuisée en hypothèses ; tous les systèmes ont cherché tour-à-tour à expliquer cette étrange merveille, mélange mystérieux d'intelligence et de matière, mais aucun n'a pu donner cette explication tant désirée, parce que c'est le propre des systèmes de ne démontrer que leur impuissance.

***

Tant que le champ reste ouvert à la science, les systèmes sont vains ; chaque progrès qui se fait les détruit un à un, et il ne reste debout que la preuve de notre présomption. La philosophie, mot prétentieux, n'est que la fumée de notre orgueil ; la science seule est la vraie philosophie, elle seule porte le flambeau dans la nuit qui nous entoure et nous apprend à ne pas juger l'être que nous ne connaissons pas, mais à l'étudier. Aussi l'on peut dire que la vraie philosophie, celle qui ne se borne pas à des spéculations oiseuses, à des hypothèses poétiques, à des conceptions gratuites, n'a que trois siècles d'existence ; elle est née avec Bacon qui indiqua l'expérimentation comme le seul moyen de nous éclairer, et elle a grandi avec Descartes qui a prescrit la méthode dans la recherche.

Mais hélas ! L'expérimentation et la recherche n'ont fait que reculer les bornes de l'inconnu, et ont préci-

pité l'homme en face de mystères sans cesse renaissanst, qu'il n'eût même jamais soupçonnés avant d'avoir mordu au fruit fatal de la science.

Plus le malheureux sait, plus il s'aperçoit qu'il ne sait rien ; plus il apprend, plus il s'aperçoit qu'il lui reste encore et toujours à apprendre. C'est l'infini, l'effroyable infini, qui se déroule devant lui au fur et à mesure qu'il y pénètre, et qui recule, recule de plus en plus à mesure que son regard embrasse davantage. Alors, à quoi bon apprendre si, à chaque pas que l'on fait, on est de plus en plus convaincu de son ignorance? Remonter éternellement le rocher de Sysiphe, toujours aspirer et ne jamais atteindre, quel lot que le nôtre et se peut-il qu'une aussi horrible destinée se continue indéfiniment sous d'autres formes futures ?

***

Que peut acquérir de science la plus longue vie dont toutes les minutes sont employées? Que peuvent apprendre toutes les existences réunies ? Plus l'homme comprend l'immensité, plus il se sent petit ; quand il a employé, pour mesurer les distances de l'espace, des chiffres qui expriment des nombres incalculables, il est comme s'il n'avait rien fait. L'espace continue toujours devant lui, l'espace où des milliards de milliards de mondes, pour la plupart des millions de fois

plus grands que la terre, s'agitent et tournent comme des grains de sable sans jamais se rencontrer. Et cependant l'homme, infiniment petit, sonde ces profondeurs infiniment grandes. Quoi ! il les tient rassemblées dans un verre de lunette qui n'a pas même un pied de diamètre ! A quatre-vingts millions de lieues du soleil, il en analyse l'atmosphère, et il a pu calculer des distances telles que la lumière d'étoiles, placées au terme de ces distances, mettrait cinq millions d'années à nous parvenir, en faisant 78,000 lieues par seconde. Et cela n'est rien.

Où donc est quelque chose ? Là, dans cet insaisissable qu'on appelle l'esprit et qui se rend compte. Exister sans se rendre compte, c'est comme le néant. Voilà pourquoi la pensée est divine ; voilà pourquoi l'intelligence est le souffle même de Dieu.

Mais quelles horribles profanations l'homme ne fait-il pas sans cesse de cet attribut divin ? Il n'y a pas une chose, quoi ! il n'y a pas un seul aspect des choses qu'il ne défigure, qu'il ne rende méconnaissable, auquel il ne prête, pour le dénaturer, toutes les violences qui s'agitent en lui-même, tandis qu'il serait si facile, en ne troublant pas la vérité qui fait l'harmonie universelle, de conserver l'union et la paix qui assurent le bonheur !

*
* *

L'homme est son propre ennemi, parce qu'il veut constamment être celui de son semblable. Cette vérité, éclatante s'il en est, simple et nette, est la plus difficile à faire comprendre. De l'envie viennent tous les maux, toutes les animosités; les luttes pour le droit et pour le progrès elles-mêmes gardent à peine leur caractère transcendant au sein des rivalités et des ambitions de ceux qui s'en font les défenseurs, et c'est ainsi que même les plus grandes conquêtes de l'esprit sont souvent abaissées par l'égoïsme des mobiles.

Et pourtant, quel admirable et quel ravissant spectacle que celui de tous les hommes se donnant enfin franchement la main, et concourant ensemble à l'avancement des idées, au progrès général des sciences, à la lumière sur toutes choses! Du coup, quel effondrement de préjugés, de passions et d'intérêts imbéciles, qui sont dans le chemin de l'homme comme des montagnes qui s'entassent les unes sur les autres devant le lever du soleil! Qu'il soit compris une seule minute que l'intérêt momentané et exclusif, qui est la règle la plus commune des actions humaines, est aussi inintelligent qu'il est mesquin, et de suite il se fait un effort général de toutes les volontés vers la concorde, cette cause féconde de tous les progrès.

